

BRUNEAU DE LABORIE



Chasses

en

Afrique Française

CARNETS DE ROUTE



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS

GÉOGRAPHIQUES, MARITIMES ET COLONIALES

184, Boulevard Saint-Germain (vi^e)

—
1929

CHAPITRE II

EN PAYS SARA

29 *avril*. — J'ai quitté Fort-Archambault avant-hier, et pour banales qu'aient été ces deux étapes, les possibilités cynégétiques du pays se sont déjà révélées à moi : empreintes d'antilopes et d'un lion sur la route ; rencontre, hier soir, à Goto Béri, où j'ai couché, d'un chasseur de Beso, le chef de Kiya-bé. Beso lui a donné un fusil Gras et quatre cartouches pour l'approvisionner de viande. Il s'est fait fort de me montrer des buffles aujourd'hui. Je l'ai engagé. J'ai, je ne sais pourquoi, de cet animal, une appréhension à laquelle je veux mettre fin sans tarder.

A cinq heures du matin, il vient me chercher. Il a troqué son arme contre le fusil 86 d'un de mes gardes. Je lui confie quelques cartouches. Il a avec lui plusieurs indigènes munis de longues sagaies qui, entre leurs mains, sont redoutables.

Il m'annonce qu'il va d'abord me conduire sur le bahr (1) Keïta, tout proche, où nous trouverons des hippopotames, et peut-être mieux. Nous y sommes bientôt : des traces d'hippopotames anciennes, celles d'un troupeau de buffles de la veille, un crocodile, deux gazelles. Je néglige le crocodile, qui n'offre qu'un coup de fusil sans intérêt, et

(1) Le mot bahr, dans le dialecte arabe local, correspond à l'arabe régulier bahr, mer, et à l'arabe régulier nahr, fleuve. Je l'ai entendu employer pour désigner des cours d'eau, à sec ou non, et des lacs importants. Le mot *minia* est usité pour des chapelets de mares que M. Auguste Chevalier définit comme d'anciens cours d'eau ensablés, des « rivières fossiles ».

La nuit tombe. Je rentre me coucher. Un petit scorpion jaune cherche aventure, dans un coin de ma case. Je m'empresse de mettre fin à ses jours.

30 avril. — Nous sommes prêts de bonne heure. Nous allons, cet après-midi, quitter la piste d'étapes pour nous engager dans la brousse et nous rapprocher de notre terrain d'opérations.

Je songe, chemin faisant, au buffle d'hier. On m'a dit que ces animaux, blessés, allaient s'embusquer un peu plus loin, guettaient l'approche du chasseur, et se précipitaient furieusement sur lui dès qu'il passait devant eux. Je trouve tout cela bien compliqué pour un cerveau si fruste. Si faible que soit la valeur de mon opinion en la matière, je conçois plutôt l'animal, blessé, fuyant sans arrière-pensée devant le danger ; s'arrêtant lorsque la fatigue et la douleur le contraignent au repos ; et, par un instinct naturel, choisissant alors un endroit qui soit à la fois un ombrage et une cachette. Comme cet endroit ne se trouve pas toujours sur son chemin, il arrive souvent qu'il ait, le moment venu, à le chercher à droite ou à gauche, en revenant même un peu, s'il le faut, sur ses pas — ce à quoi il a d'ailleurs naturellement tendance pour tourner la tête du côté de ses poursuivants : — et voilà l'embuscade réalisée sans tant de machiavélisme (1). En principe, pour expliquer la conduite d'un animal, il faut choisir les mobiles les plus simples.

A peine avons-nous quitté la route pour nous engager sur un étroit sentier, que la présence d'une faune de plus en plus intéressante s'accuse : traces d'un buffle, de deux girafes ; un serpent passe, plusieurs antilopes de petite taille se montrent. L'une est à vingt mètres du chemin. Au lieu de fuir, elle se couche tranquillement à notre approche et nous regarde avec intérêt. J'apprécie Paki, qui trouve très normal que je ne tire pas sur elle.

Bientôt, une grosse tornade menace, et nous nous hâtons. Elle éclate comme nous arrivons au petit village d'Alakaba. Mes gens, partis d'avance, m'ont précédé ; ma case est prête. J'entre. Derrière moi, l'ouragan, des nuages de sable, le tonnerre, des torrents de pluie.

(1) Lire, à ce sujet, la remarquable *Note sur le gros gibier de nos Colonies*, Tours, 1913, de M. le Vicomte Edm. de Poncins, qui, avant moi, a exprimé cette opinion, avec l'autorité qui s'attache à sa grande expérience.

J'emploie une heure à causer avec Paki. Denis nous sert d'interprète. Je note les mots par lesquels il me dira qu'il faut m'arrêter, venir, m'en aller, tirer, les noms des principaux hôtes de la brousse : éléphant, rhinocéros, buffle, lion, panthère, girafe.

1^{er} mai. — Courte étape. Traces anciennes de rhinocéros et de girafes. Vu deux bubales, que je néglige encore pour donner à Paki le sentiment de ce que je désire — c'est-à-dire l'un des animaux que j'ai nommés hier.

Nous commencerons à chasser demain.

2 mai. — Réveil, départ. Paki a recruté quatre pisteurs. Chacun d'eux est porteur d'une longue sagaie, au fer large comme la main. Je lui ai donné un fusil ; mon boy Somali me suit, portant le mien. Très loin derrière nous, marche un petit groupe d'hommes du village, dont le rôle se bornera à faire la liaison en cas de besoin et, si la chance m'est favorable, à rapporter la viande de l'animal tué.

Je fais seller, pour gagner à cheval l'endroit où commencera la chasse. Mais Paki exprime le désir que je renonce à cette manière de procéder. La présence d'un cheval, paraît-il, est défavorable à l'influence de son gri-gri. Je regrette cette fâcheuse incompatibilité d'humeur, mais je m'incline avec déférence, et je pars à pied ; je ne veux pas contrarier Paki.

Nous nous engageons presque immédiatement dans la brousse, faite d'arbustes au feuillage clair, bien séparés les uns des autres ; la marche est facile. Le soleil est encore au-dessous de l'horizon, mais le ciel, sans nuages, annonce une matinée tranquille.

Paki et les quatre pisteurs ont les yeux fixés à terre ; je suis, en m'attachant à faire le moins de bruit possible. Au bout d'une heure et quart d'une marche silencieuse et rapide, pendant laquelle le caractère du paysage ne se modifie que par l'apparition de quelques grands arbres et, çà et là, de petites clairières où croît une herbe jaune, des traces de rhinocéros, de buffles et de girafes commencent à se révéler sur le sol.

Ce n'est pas tout. Encore faut-il qu'elles soient de bon temps, et toutes celles que nous voyons datent de plusieurs jours.

Mais le hasard se met avec nous. Les pisteurs, brusquement, s'immo-

bilisent, se baissent, avec des gestes qui me recommandent les précautions. Paki se retourne vers moi, me fait signe de m'approcher. L'instant est venu. Je me hâte, attentif à éviter les branches, dont le bruit trahirait ma présence, et j'aperçois, à quatre-vingts mètres environ, à travers les feuilles, une masse grise immobile, qui se dessine mal dans l'ombre et ne se révèle guère que par sa couleur.

— « Djiamous », me dit Paki, très bas.

Je connais déjà ce mot.

C'est un buffle.

J'ajuste, je tire avec un peu de hâte, comme il arrive souvent en pareil cas. La bête ne réagit pas et part au trot, ne cherchant qu'à fuir. Paki me dira plus tard qu'elle est grièvement blessée, parce qu'elle dodeline de la tête, comme étourdie.

Nous la perdons tout de suite de vue dans les arbustes, et nous prenons sa piste ; le sol est assez mou, les empreintes très visibles ; il y a du sang par endroits. Paki marche le premier ; je le suis, puis Somali, puis les pisteurs ; depuis un certain temps déjà les hommes du village sont hors de vue. « Le buffle, dit Paki, ne marchera pas longtemps. Il va aller se cacher et s'arrêtera. »

Des yeux, il scrute la brousse avec un soin extrême. Chaque fois qu'un buisson l'obscurcit, les pisteurs se déploient en tirailleurs, de manière à voir obliquement s'il n'y a rien derrière ; puis nous passons. J'ai à la main mon fusil tout armé. L'animal semble très retors. Deux fois sa piste nous ramène au même point, après une large boucle latérale. Mais voici que les traces de sang cessent ; il a dû se former un caillot.

Il est assez rare que les grands animaux tombent sur le coup. Touchés au cœur, ils ont souvent encore près d'une demi-heure de survie ; aussi la poursuite de la bête blessée tient-elle généralement une place importante dans la chasse, dont elle est d'ailleurs souvent la partie la plus délicate.

Bientôt un obstacle imprévu nous arrête. Les empreintes nous conduisent devant un grand fourré, si épais qu'on n'y peut voir à deux mètres. Notre buffle y est incontestablement entré. Le suivre est impossible, nous l'aurions sur nous avant même de pouvoir nous mettre en défense. Il faut aviser.

Il importe d'abord de savoir si l'animal est resté dans le fourré ou s'il n'a fait que le traverser. Pour cela, un seul moyen : en faire le tour. Nous y employons vingt minutes. Pas d'empreintes de sortie, le buffle est donc là.

Mais voici de l'imprévu. Au moment même où nos constatations viennent de nous imposer cette conclusion, Paki qui, depuis un moment, regardait le sol, s'éloigne très vite, courbé en deux, en me faisant signe de ne pas bouger ; les pisteurs le suivent aussitôt et je reste seul avec Somali, sans comprendre. Peu après, un pisteur revient, m'appelle, me mène doucement au pied d'un arbre ; dans les branches est Paki, qui fixe un point ; et je vois bientôt, à soixante mètres, deux grandes oreilles en cornet et un bout de corne noir et pointu qui émergent de hautes herbes jaunes, au milieu d'une petite clairière dont la lisière est tout près de nous ; c'est un rhinocéros ; il est immobile.

La chance nous favorise décidément ce matin.

Je tire au jugé. Oreilles et corne sombrent dans les herbes, reparaissent aussitôt, et, toujours seuls visibles, s'éloignent rapidement.

Paki descend de son arbre avec l'agilité d'un singe, et, vite, nous suivons. La clairière est promptement traversée, une végétation basse, de nouveau, nous entoure, nous décrivons un arc de cercle, et nous voici devant un fourré — notre fourré de tout à l'heure. Le rhinocéros, lui aussi, vient d'y pénétrer.

Alors, pour la seconde fois, nous en faisons le tour ; nous ne trouvons toujours pas trace de sortie.

C'est de moins en moins le moment de nous y aventurer.

Il n'y a plus qu'un parti à prendre : mettre le feu aux herbes, et attendre. Nous sommes précisément sous le vent.

Je donne des allumettes à l'un des pisteurs, qui s'éloigne ; malheureusement, le fourré est entouré lui-même d'arbustes et de petites broussailles, de sorte que le regard ne peut en embrasser toute la largeur ; il faut nous disperser, chacun surveillant un secteur. Je reste avec Paki et Somali, les pisteurs prennent des intervalles. Le moment est captivant. Bientôt, de cette brousse, vont surgir, chassés par le feu, deux des animaux les plus puissants de l'Afrique. Si j'ai la chance d'en abattre un, dès cette première chasse, quelle satisfaction, quels espoirs pour les jours suivants !

Des crépitements secs, lointains encore, se font entendre, et une fumée s'élève derrière les arbres, se rapprochant peu à peu. Je tiens mon fusil prêt, et je ne quitte pas le fourré des yeux. Lequel des deux vais-je voir d'abord ? Sera-ce le buffle ? Sera-ce le rhinocéros ? Ce ne devaient être, à leur sortie du moins, ni l'un ni l'autre.

Le pisteur le plus proche ne tarde pas à appeler Paki : « Le rhinocéros vient de passer, et il s'est arrêté tout près. » Son doigt tendu indique une direction.

Pendant que je cherche vainement à distinguer, un mouvement se produit dans les feuilles, une masse grise se détache, qui s'éloigne rapidement. Je tire un peu au hasard, et je vois, dans une petite clairière, se profiler un instant l'énorme bête, avec ses cornes, une longue et une courte, sur le nez ; elle fuit d'un lourd galop.

Paki s'élançe derrière elle. J'essaie vainement de le suivre, il va trop vite. Je m'accroche aux branches, aux épines, je ne trouve pas les passages ; je le perds de vue, et je reste seul avec Somali et un des pisteurs.

Je commence à sentir la fatigue. Il est près de deux heures, et nous marchons, presque sans arrêt, depuis le matin, dans des conditions d'attention soutenue, de tension nerveuse, qui augmentent la dépense physique, tout en retardant le moment où elle devient sensible. Le soleil est lourd et brûlant, cette petite brousse claire n'abrite pas ; la chaleur est suffocante.

Je décide de prendre un peu de répit. Je m'en remets au hasard du moment où je pourrai rejoindre Paki ; et nous marchons avec lenteur, dans la direction générale de la piste, silencieux, partageant notre attention entre les broussailles avoisinantes et le sol où chacun ici, homme ou bête, inscrit son passage. Il est uni, sablonneux, presque sans herbe. Tout autour de nous, devant, derrière, des arbustes, toujours de faible hauteur, qui laissent entre eux des chemins, mais nous obligent à de continuels détours ; de temps à autre, un arbre plus grand. Tout cela coloré d'une lumière ardente, sauf en quelques endroits où la végétation se resserre et forme de petits fourrés très denses.

Mon repos, toutefois, n'est que de courte durée.

Mon guide s'arrête net. — Qu'y a-t-il ? Il me montre du doigt, par terre, une empreinte de rhinocéros. Comme elles sont nombreuses et

que je suis encore trop novice pour juger exactement de leur degré de fraîcheur, je la regarde distraitement, remercie d'un signe de tête, et me dispose à continuer. Il m'arrête encore, d'un geste d'alarme, se baisse en hâte et, courbé en deux, s'écarte rapidement. A ce moment même, j'entends un galop pesant sur ma droite, un bruit de branches brisées qui se rapproche très vite, et j'aperçois, à quarante mètres à peine, à travers le feuillage, une masse sombre, emportée par un puissant élan, et qui, à toute vitesse, arrive sur nous. Je n'ai pas le loisir de réfléchir, elle n'est déjà plus qu'à vingt mètres. J'épaule en toute hâte, je tire : la bête fait un brusque détour, se jette à gauche quand elle n'est déjà plus qu'à quelques pas de moi, et disparaît.

C'est le baptême du feu, et il a été si inattendu, si rapide, que j'ai à peine eu le temps d'en sentir l'émotion. Néanmoins, je me rends compte maintenant qu'un animal qui charge peut être redoutable. Lorsqu'on y songe d'avance, l'imagination montre volontiers les choses sous une apparence schématique : une plaine, et dans cette plaine une bête qui fonce sur vous, bien visible, venant d'assez loin : on a tout le temps d'aviser.

En réalité, on ne voit presque rien. On entend le bruit de l'animal qui arrive, et il faut arrêter ou éviter une masse aux contours mal définis qui se déplace très vite, couleur d'ombre dans l'ombre des feuilles, masquée en grande partie par elles ; généralement, en outre, les broussailles, les herbes, limitent assez étroitement, pour le chasseur menacé, la possibilité de déplacements rapides.

Dans l'instant arrive Paki, que les trois autres pisteurs ont rejoint. Le buffle, me dit-on, est sorti par l'extrémité la plus éloignée du fourré. Il est trop loin, il faut l'abandonner. Quant au rhinocéros, c'est sa piste même qui vient de conduire Paki ici. Je comprends ce qui est arrivé : il s'était abrité dans un buisson ; nous sommes passés par hasard tout près de lui ; il nous a sentis et il a chargé.

Je l'ai touché à l'épaule, la blessure saigne ; il y a, tous les quatre ou cinq mètres, un peu de sang sur les tiges de l'herbe jaune ou sur le sol. Ma balle a pénétré profondément, car son affaiblissement est manifeste. Ici il s'est arrêté, les empreintes sont appuyées et le sang forme une petite mare ; là, là encore, il s'est couché.

Le voilà !

Tout le monde s'arrête.

Sous un arbre un peu plus élevé que les autres, à soixante mètres, debout, immobile, haletant bruyamment, il regarde de notre côté ; mais il ne nous sent pas, nous sommes bien placés par rapport au vent, et avec la vue, très mauvaise, propre à son espèce, il ne peut nous voir.

Je me déplace doucement d'une vingtaine de mètres, et je l'ai de profil. La tête basse, le garrot proéminent, il souffle toujours. Je dis à Paki, qui, selon mes instructions, ne doit se servir de son fusil que sur mon ordre, ou en cas de danger, de tirer aussitôt après moi ; nous ajustons, je vise le défaut de l'épaule, les deux coups partent presque ensemble, la bête tombe. Elle vit encore. De ses pattes puissantes, elle fait de violents efforts pour se relever. Elle pousse des cris, qui ressemblent beaucoup à ceux du porc. Nous approchons, et je me hâte de mettre fin à ses souffrances par une balle sous l'oreille, à une quinzaine de mètres.

Maintenant, elle est immobile, son énorme masse grise, ses deux cornes puissantes, sa tête au profil d'animal préhistorique se dessinent nettement à nos yeux. Un des pisteurs la pique de sa longue sagaie. Elle ne bouge pas. Il prend alors une poignée de sable, s'approche, la jette sur l'œil ouvert, recule vivement : l'œil ne cligne pas.

C'est fini, on peut approcher.

Je fais enlever les cornes, et les hommes du village, appelés à coups de sifflet, procèdent au dépeçage. Mon avant-dernière balle est entrée par le flanc, a traversé le cœur, et est allée se loger sous la peau, de l'autre côté, où on la retrouve ; la dernière, entrée par l'oreille, est sortie sous l'œil ; celle de Paki lui a brisé une jambe de devant.

3 mai. — Départ à cinq heures et demie ; à cheval cette fois ; Paki n'y voit plus d'inconvénient ; son gri-gri me fait cette concession.

Après une demi-heure, un grand cri : nous nous arrêtons, et deux des noirs courent en avant pour nous renseigner. Il y aurait, me dit Somali, une panthère. Nous suivons leurs pas. Les cris continuent et se rapprochent de nous. Un détour du sentier nous montre enfin deux femmes dont l'une a poussé ces clameurs ; mais de panthère, point. La question ne m'intéresse pas assez pour que je l'éclaircisse, car éclaircir une question, avec Paki, n'est pas une petite affaire. Il faut d'abord que

j'explique à Somali ce que je veux savoir ; que je m'assure qu'il n'a pas compris de travers, ce qui arrive neuf fois sur dix ; qu'il se débrouille avec Paki ; et que je comprenne sa réponse.

Mais peu après, c'est une voie de rhinocéros, toute chaude. Je renvoie mon cheval, et nous quittons le sentier. Au bout d'un quart d'heure, arrêt brusque : on me montre l'animal à cent mètres. Je le vois bien. J'épaule avec émotion. Mon coup part. Le rhinocéros s'ébranle, prend une allure allongée et rapide, et disparaît dans les broussailles. Nous nous précipitons sur ses traces : pas de sang, aucun indice de blessure. J'ai été d'une maladresse insigne. J'en serai puni par une heure de marche inutile, après laquelle Paki estime que nous n'avons aucun espoir de le rattraper. Il n'est heureusement que huit heures, et nous avons la matinée devant nous.

Bientôt, des traces de girafe. Elles sont récentes, nous les suivons. L'aspect de la végétation change. Ce sont des buissons encore, mais dont les fourrés se localisent autour de vieux arbres élevés et magnifiques ; entre eux, de petites clairières, couvertes d'herbes jaunes et hautes ; puis, c'est un paysage de forêt, sans rien de particulièrement africain, mais grandiose et sauvage. Nous y marchons avec une hâte patiente ; mais la bête conserve une avance sensible. Nous abandonnons et revenons sur nos pas. En route, passe tout près de nous, puis s'enfuit pour s'arrêter bientôt, un troupeau d'antilopes superbes, aux grandes cornes rejetées en arrière, dont la robe, au soleil, semble dorée : des bubales. L'un d'eux s'arrête au milieu d'une clairière pour nous regarder ; il est tout près, et je regrette de n'avoir pas pris mon appareil photographique.

Il est onze heures, et la chaleur est forte. Je m'arrête sous un arbre, et j'envoie chercher mon cheval pour rentrer sans fatigue.

Je déjeune au campement, et je repars à trois heures et demie pour aller jusqu'au bahr Keita, où l'on m'assure qu'il y a des hippopotames. Les obligations de ma mission ne me permettent guère plus d'une quinzaine de jours de chasse, et je n'ai pas besoin de me ménager. Nous traversons à sec, entre deux vastes mares, un bras de rivière, et vers cinq heures nous sommes au bahr. Il m'est masqué d'abord par un rideau d'arbres qui suit la ligne de sa rive, élevée de quelques mètres au-dessus de l'eau, et dont l'épais feuillage descend jusqu'à terre ; mais un souffle

bref et sonore frappe tout de suite mon attention. Je m'avance sans bruit et je découvre presque aussitôt, avec une surprise amusée, un véritable cénacle d'hippopotames. Le fleuve n'a pas plus de soixante mètres de large. Au milieu émergent une quinzaine d'énormes têtes, le plus souvent en partie, parfois entières, montrant de gros yeux, des mufles larges, des nuques brunes entre de petites oreilles presque roses, disparaissant les unes après les autres pour réapparaître peu après, toujours en soufflant avec force. Je me hâte de tirer, et n'obtiens d'autre résultat que de les voir plonger toutes ensemble. Elles ne tardent pas à revenir. Je prends cette fois tout mon temps, j'ajuste bien, et c'est, l'animal soudain disparu, une grande agitation sous l'eau, provoquant des ondulations marquées, une patte au pied massif qui émerge, tendue vers le ciel, un bout de tête, puis plus rien pendant un instant ; puis un dos de couleur claire, puis deux pattes : la bête agonise. Bientôt le calme se fait. Il n'y a plus qu'à attendre qu'elle remonte sous l'effet de la dilatation des intestins.

Au bout de trois quarts d'heure, impatientés, les indigènes qui m'accompagnent se mettent à l'eau, où ils ont pied presque partout, trouvent ma victime dans un creux, et la traînent assez facilement jusqu'au bord. Nous allons la laisser là, il est tard. A cinquante mètres, le cénacle s'est reformé, soufflant de plus belle.

4 mai. — Matinée détestable et irritante. Je rentre à dix heures, de très mauvaise humeur. Nous avons, après une heure, trouvé la voie d'un grand rhinocéros. Nous l'avons suivi pendant une heure et demie. Au bout de ce temps, j'ai vu tout d'un coup Paki courir en avant et tirer ; en même temps, j'ai entendu un souffle brusque et violent. J'ai rejoint Paki. Il m'a montré du sang, m'a dit que l'animal était couché, qu'il s'était levé à notre approche et allait fuir, mais qu'il l'avait touché au cœur et que nous étions sûrs de l'avoir. Je l'ai fait admonester vertement par Somali. Je lui ai fait dire que j'allais à la chasse, non pour le voir chasser, mais pour chasser moi-même ; que l'animal blessé par lui était devenu par là, à mes yeux, son gibier, et que je l'abandonnais. Puis, je lui ai dit de se mettre en quête d'une nouvelle piste, qu'il n'a pas trouvée, et nous sommes rentrés les mains vides. Cette petite leçon n'était pas inutile. Mais Denis m'assure qu'il a cru bien faire, comme

dernièrement le chasseur de Béso, et est très déçu. C'est plus de zèle que je n'en désire. Je lui rappelle à nouveau sa consigne : ne tirer que sur mon ordre, ou en cas de danger pressant.

Pendant qu'énervé encore j'écris ces lignes, je suis désagréablement surpris par d'étranges relents. Je sors de ma case et je me trouve en présence des hommes du village qui rapportent les morceaux de mon hippopotame d'hier. Je les fais placer sous le vent et à bonne distance, avec leur régal. Les indigènes mangent la viande jusqu'à un état de putréfaction assez avancé. « On ne mange pas l'odeur », disent-ils.

Mais on la sent. Moi du moins.

L'après-midi, je me fais conduire à une autre mare voisine, fréquentée, comme celle d'hier, par les hippopotames. En trois balles, j'en atteins mortellement deux, et tout de suite, ce sont les convulsions auxquelles j'ai déjà assisté, le pied qui sort, le ventre qui émerge, etc. Cela achève d'épuiser pour moi l'intérêt de ce gibier facile. Il faut une certaine précision, et parfois, si les animaux sont alertés et ne font que des apparitions brèves, de la vitesse ; mais, c'est surtout un exercice de tir.

Je fais ensuite, sur un arbre, quelques essais avec mon fusil, dont les écarts m'ont surpris. Je constate qu'il est d'une justesse très satisfaisante : et que ces écarts sont exclusivement mon fait. Je ne tenais pas l'arme avec assez de fermeté. Je donnais, dans ma précipitation, un coup de doigt assez sensible. Enfin une sorte d'appréhension nerveuse me faisait relever le canon au moment où je pressais la gâchette, avançant ainsi l'effet du recul ; j'en ai eu la preuve avec une cartouche qui n'est pas partie.

5 mai. — Dès le jour nous sommes en route, dans une autre direction cette fois.

Nous trouvons presque tout de suite une voie de rhinocéros. Elle nous conduit à une mare où la bête a bu peu de temps auparavant, puis remonte vers une ligne d'arbres qui ferme l'horizon ; et bientôt, à la plaine légèrement boisée où notre vision s'étendait au loin sans obstacle, succède, non plus même la brousse clairsemée des jours précédents, mais un fourré dense et presque continu. Paki vient de m'avertir que l'animal doit être très proche, et nous marchons avec lenteur, scrutant

de l'œil, à chaque pas, tous les alentours. Bientôt, il me fait signe ; je me baisse, et dans une petite clairière dont le centre est occupé par une flaque d'eau margée d'argile sèche et piétinée, je vois à trente-cinq mètres, de profil, gris comme cette argile, un grand rhinocéros qui était couché et qui vient de se lever à notre approche. Il ne nous a pas vus, et nous marchons contre le vent, de sorte qu'il ne nous sent pas. Mais il n'y a pas de temps à perdre.

Je le touche au défaut de l'épaule. Il fléchit un peu sur ses jambes, et s'enfuit. Je l'atteins une seconde fois, et il disparaît. Paki et les indigènes qui m'accompagnent se sont précipités derrière lui. Je reste avec deux hommes et mon boy, suivant le plus vite que je peux, quand j'entends Paki, qui semble arrêté, nous crier quelque chose ; Somali me traduit : on me dit de ne pas bouger et de faire attention. J'attends un peu, puis je gagne un arbre que je vois à une trentaine de mètres, car le fourré s'est un peu éclairci, et je me place derrière ; on me crie de nouveau d'attendre ; mais je suis impatient de voir, et d'ailleurs quelques pas suffisent maintenant. J'entends des piétinements, un souffle puissant ; je m'avance encore un peu, et cette fois, je m'arrête net, et j'épaule vite : la bête est à quarante mètres, dans un gros buisson ; elle s'agite, tourne, encense de la tête, comme cherchant un ennemi invisible. Ma balle, lancée un peu au hasard, doit la toucher, car elle tombe, et j'entends Paki, d'un arbre où il était grimpé — il était à dix mètres d'elle, — pousser des exclamations et parler avec véhémence. Le rhinocéros, atteint à la tête, est mort.

C'est un mâle, la corne antérieure est fort belle. Pendant qu'on l'enlève, je me fais indiquer par Paki les points les plus vulnérables (1).

Il est dix heures et demie quand nous repartons, par une chaleur torride : bientôt une seconde piste, de rhinocéros encore, mais elle date, me dit-on, de plusieurs heures, et au bout de quelques instants, vaincu par l'ardeur du soleil, dans cette brousse basse qui arrête le vent sans donner d'ombre pour la hauteur d'un homme, je me résous à rentrer. Les environs de mon camp sont transformés en boucherie. Je trouve toute une installation de fortune, une longue claie supportée par des piquets, où l'on fait sécher de la viande au-dessus d'une ligne de foyers ;

(1) Voir l'appendice n° I.

et, sur une natte, devant ma case, les têtes des deux hippopotames d'hier, qu'on est allé chercher. Tous les villages voisins, en outre, ont été largement approvisionnés.

6 mai. — J'ai mangé hier soir du filet de rhinocéros. Viande foncée, comparable à celle du bœuf, à condition de n'être pas trop difficile.

Nous quittons Kiokoi — c'est le nom du village — au petit jour, nous traversons, à quatre kilomètres de là, Bembé — quelques cases — et, après avoir suivi un étroit sentier, nous entrons dans la brousse pour faire le bois. Bientôt, voici le bahr Hadid, à peu près à sec au point où nous l'abordons : un chenal étroit, où nous descendons par une rive terreuse, presque à pic, d'une dizaine de mètres de hauteur, une dépression couverte d'herbes, et plus loin, à deux cents mètres, l'autre rive, où les érosions de l'eau ont mis à nu les racines de grands arbres, et que nous escaladons en nous aidant de celles-ci.

En haut, c'est d'abord une vaste plaine, à l'herbe jaunie. Il s'est écoulé une demi-heure environ depuis que nous y marchons, quand Somali, qui me suit avec mes deux fusils, arrête tout le monde :

« — Zeraf ! »

Il indique du doigt un fourré qui me paraît distant d'environ quatre cents mètres. J'aperçois une étroite ligne verticale, d'une belle teinte dorée, qui se dessine très visiblement dans l'ombre du feuillage ; presque aussitôt, le profil d'un dos fuyant et la silhouette, en effet, d'une girafe ; puis une autre ligne pareille, qui s'estompe et s'efface ; puis plus rien. Je tire à tout hasard — une faute, du reste. Nous allons en hâte au fourré et nous prenons la piste. Il y en a toute une troupe. Nous les revoyons un instant, très mal, un quart d'heure après, et je perds une deuxième balle. Une demi-heure encore, et finalement, sur l'avis de Paki, nous abandonnons.

Une autre piste ne tarde pas à nous dédommager, celle d'un rhinocéros, comme hier. En avant ! Bientôt, Paki attire mon attention sur les cris répétés d'un oiseau qui se fait entendre à quelque distance, et me recommande de ne faire aucun bruit : cet oiseau est le compagnon habituel de l'animal, et celui-ci est probablement là. Un indigène me montre soudain une forme sombre, dans les feuilles, à cinquante mètres. Je repère tant bien que mal le défaut de l'épaule, je tire et je

touche certainement. Immédiatement Paki se jette en arrière et me fait signe de m'abriter derrière un arbre. Ce n'était pas le rhinocéros de chasse, mais un énorme buffle, sur lequel nous sommes tombés par hasard.

J'entends un lourd galop qui vient : la bête nous charge. Puis je la vois très distinctement, à trente mètres, qui arrive vers nous. Elle essuie simultanément mon coup de feu et celui de Paki, et fait un brusque détour. Un autre buffle, plus petit, galope derrière, mais sans paraître s'occuper de nous. Nous commençons immédiatement la poursuite.

Les indices sont d'abord très encourageants : un peu de sang sur les herbes ; les traces d'une chute ; un peu plus loin, les traces d'une chute encore. Mais tout cela nous conduit devant une brousse dense, et Paki hésite à s'y engager. On constate toutefois qu'elle ne s'étend que sur une faible profondeur, et qu'il est possible d'avancer sans trop de risques de surprise. Nous la traversons sans incident, et nous nous retrouvons dans une plaine à grands arbres assez espacés, dont beaucoup forment le centre d'un petit groupe de buissons.

Nous allons lentement, en regardant partout. L'animal semble indécis, décrit des boucles. Puis il se met à marcher droit devant lui ; plus de chutes, ni de rougeurs. Nous devons perdre du terrain, car nos précautions, qu'il serait extrêmement imprudent de négliger, nous empêchent d'accélérer notre allure. Il faut renoncer. Nous nous y décidons, non sans regret, et nous revenons sur nos pas, pour nous rapprocher du village.

Chemin faisant, la piste d'un troupeau de buffles nous détourne encore. Nous la suivons quelque temps. De certaines places, où la terre a conservé de l'humidité, montent de forts relents d'étable, qui disent une station du troupeau. Mais la chance est décidément contre nous : les buffles changent de direction, et le vent, maintenant, souffle derrière eux. Il est déjà une heure et demie. Je rentre et j'arrive à quatre heures.

7 mai. — Nous retournons du côté de Bembé. La région s'est révélée giboyeuse. Je pars à cheval, et je ne mets pied à terre qu'au bout de deux heures. Nous abordons aujourd'hui la chasse par un autre endroit.

Une heure de recherches sans rien voir. Puis les empreintes récentes

d'un troupeau d'une dizaine de buffles. La piste nous mène au bord du bahr Hadid, nous le fait passer et repasser. Elle nous promène le long de sa rive escarpée : nous la montons et remontons avec elle. C'est ensuite une grande plaine à arbres espacés. Le soleil est extrêmement chaud et le temps très lourd. Je prends une demi-heure de repos et je repars.

Enfin, à deux cents mètres au moins, nous apercevons les buffles, qui paissent tranquillement. Mais ils se remettent en marche au même instant, et s'éloignent avec lenteur, en file indienne, tantôt bien visibles, tantôt disparaissant à demi derrière les arbres. Je les examine, tout en me hâtant. Ce sont vraiment de superbes animaux.

A tout hasard, craignant de ne pas trouver une occasion meilleure, je vise le mieux placé et je tire. La chance guide ma balle. Il s'effondre, et reste sur place, se débattant faiblement. Paki, sans plus s'en occuper, m'entraîne. Il m'en montre un autre, qu'on voit à peu près. Je le blesse, sans l'arrêter, et tout le troupeau disparaît dans un petit bois.

La poursuite est peu dangereuse. On voit devant soi partout. Seuls quelques arbres dont le tronc s'enchâsse dans le cône terreux d'une termitière, mettent alentour de petits bouquets de verdure. Ces arbres sont ici très fréquents. La terre qui les environne et monte souvent jusqu'à leurs premières branches ne tarde pas à alimenter toute une végétation parasitaire, et la base de chacun d'eux disparaît dans le feuillage.

J'ai l'occasion de tirer deux fois encore, mais de plus en plus loin, et je ne sais pas si je touche. En tout cas, les traces ne révèlent ni chute, ni halte, et aucun animal ne s'est séparé du troupeau.

La chaleur devient de plus en plus orageuse. Lorsque, un peu plus tard, Paki fait remarquer que midi approche, que nous sommes très loin du village, et que rien ne permet désormais d'espérer une réussite prochaine, je donne sans regret le signal du retour.

Une heure après, nous sommes près de l'animal qui est tombé d'abord.

Deux indigènes sont restés là, afin de surveiller ses mouvements. Il vit encore. Un coup de sagaie l'achève, et il expire en rendant des flots de sang.

J'admire sa puissance. Brun très foncé, le poil sec et clairsemé, assez long par endroits, c'est un type de vigueur surprenant. Le rhin-

céros, d'un modèle pourtant nouveau pour moi, m'avait moins frappé que ce boviné. La charpente est énorme ; la musculature l'est davantage. Peu de graisse. Un cou formidable, un garrot accusé, des épaules bossuées de muscles, des jambes à porter une maison : je comprends l'adversaire que peut être un pareil athlète. Le regard, terni par la mort, garde une expression méchante. Ma balle a porté plus haut que je ne visais et a atteint la colonne vertébrale. C'est un coup de maladresse heureuse.

Je me fais faire un lit de feuilles et je m'étends. Je suis comme incommodé de lassitude. J'ai une sensation d'oppression au creux de l'estomac. Mon cœur bat avec effort. Je ne puis faire un pas de plus dans cette atmosphère étouffante. Je mets deux heures à recouvrer mon état normal. Dans l'intervalle, les gens de Bembé sont arrivés. J'ai chargé Paki de répartir la viande équitablement. Aujourd'hui, c'est leur tour.

On défait la bête. Des oiseaux de proie, accourus de tous les points du ciel, décrivent des cercles au-dessus des découpeurs, puis vont se poser sur les arbres voisins. Pendant une suspension de l'opération, ils s'enhardissent, descendent les uns après les autres en vol plané, et passent au-dessus du buffle à le toucher ; mais aucun ne s'arrête, nous sommes trop près, notre présence les inquiète. Seule une corneille, une de ces corneilles noires et blanches communes en Afrique, se pose hardiment à un mètre de l'animal, nous jette un regard vif, et, d'un petit saut dégagé, s'en approche avec décision. Un bâton bien lancé la met en fuite.

Mon cheval, que j'ai envoyé chercher, arrive à cinq heures. Seize hommes, deux par deux, sur des troncs d'arbustes, transportent les morceaux séparés. Je cherche des yeux la tête, que je me suis fait réserver pour la photographier et prendre les cornes. Je ne la vois pas. Où est-elle ?

— « On la laisse là, me dit-on. On viendra demain la chercher. »

A coups de sifflet, j'arrête les couples de porteurs déjà dispersés. Ainsi je comble tout ce monde de viande, et c'est ma part qui passe en dernier.

Je les fais d'abord morigéner par Somali. Puis, je charge deux hommes de la tête, je les place en avant des autres, et j'avertis que s'ils



Pêlicans près du confluent du Logone et du Chari



La case du chef à Kiyabé



Femmes Saras portant le soudon



Buffle



Girafe



Rhinocéros



s'arrêtent pour se reposer, tout le convoi devra faire de même, de manière qu'elle arrive la première. Cet ordre, aussi indiqué d'ailleurs par la nature que par le protocole, est respectueusement observé jusqu'au village.

9 mai. — Une tornade m'a immobilisé hier toute la journée. Ce matin, j'ai fait une petite étape, car mes coups de fusil d'avant-hier ont dû achever de mettre en fuite le gros gibier des alentours, et je me suis installé à Komda. J'avais fait prévenir le chef de mon arrivée, afin que, selon l'usage, on préparât la ration de mes porteurs. Mais je le trouve seul. Il a laissé partir tout son monde, je ne sais où. Ces peuplades sont assez sauvages, et le blanc reste pour elles l'indésirable.

L'après-midi, je suis sur pied à trois heures et demie. Je renvoie mon cheval à la première mare, je la traverse, et je m'engage dans une brousse assez épaisse, mais où l'on voit très suffisamment. Le vent vient de l'Ouest. Je note dans ma mémoire que s'il faut manœuvrer devant un animal, je devrai, pour n'être pas senti, placer ce dernier entre le soleil et moi — ou me mettre entre mon ombre et lui. Après une heure et demie de marche sans rencontrer autre chose que des empreintes de la veille, celles notamment d'une troupe de cinq ou six girafes, le hasard nous met en présence d'un rhinocéros qui, à cinquante mètres environ, mange les branches d'un arbuste dont il est très friand. Rien ne nous a laissé prévoir cette rencontre.

Il ne nous a pas entendus. Je vise au cœur et je tire. Il prend sa course, je le touche de nouveau à l'épaule. Il tombe trente mètres plus loin. Les indigènes l'entourent. Comme il est encore menaçant, personne ne veut approcher, et on me demande de l'achever d'abord — ce que je fais, d'une balle dans la tête, à distance. C'est un assez gros mâle.

Je constate à cette occasion l'effet des balles, légères pourtant (1), dont je me sers. Celle du cœur a traversé et est venue s'arrêter sous la peau, de l'autre côté, après s'être très légèrement infléchie. Celle de la tête est entrée par le cou, sous l'oreille gauche, et est ressortie au-dessus de l'œil droit.

Je n'ai pas manqué, au retour, de faire porter un morceau de choix

(1) 12 gr. 75, calibre 8 millimètres.

à la femme d'Abdallah, l'un de nos auxiliaires habituels, qui, frappé du coup de foudre, s'est marié la veille au village.

La jeune épousée est grande et bien faite. Elle porte, enchâssé dans sa lèvre inférieure, percée et distendue progressivement depuis son adolescence, un plateau de bois circulaire d'un diamètre de douze centimètres ; cet ornement a nom *soundou*. Un autre, plus petit, sept centimètres seulement, pare sa lèvre supérieure. Le tout se tient horizontalement et forme une sorte de bec de canard, très arrondi et très plat. Entre les deux *soundous* passe le long tuyau de fer d'une pipe à fourneau de terre haut et étroit, dont elle tire d'énormes bouffées. Son costume se compose d'un tampon de la grandeur du creux de la main, placé devant elle, et d'une branche de feuillage, qui, à la même hauteur, pend par derrière. Telle quelle, elle a beaucoup de grâce, et donne le sentiment d'une élégance de bon aloi.

Mais à peine lui a-t-on remis mon présent, qu'elle arrive. Elle s'accroupit, dans une humble posture. Une odeur indéfinissable vient offusquer mon odorat. Elle me rapporte le morceau de rhinocéros. On me traduit ses explications.

Le père de son père, me dit-elle, était le fils d'un rhinocéros. C'est très commode dans certains cas, parce qu'elle n'a rien à craindre de ces animaux. En revanche, si elle mangeait de leur chair, elle mourrait immédiatement.

Après cela, comment insister ?

J'ai toujours été plein d'indulgence pour les superstitions de ces humbles, lorsqu'elles ne m'apparaissaient pas comme nuisibles, et je n'en ai jamais ri. Même erronées, elles peuplent leur vie d'images parfois consolantes ou rassurantes, en tout cas toujours pittoresques. Certaines d'entre elles y mettent une couleur et une poésie, des espoirs aussi, que je n'aurais pu remplacer par d'autres.

Toutefois, comme je n'ai pas la même parenté, je dîne avec appétit, pour ma part, de bouillon, d'une tranche de l'animal et de riz.

Nuit tranquille.

10 mai. — Départ à l'aube.

Quand le soleil se lève, le paysage est charmant : une succession de très petites clairières, avec, entre elles, de grands arbres isolés, où

grimpent des lianes, et qu'entourent, sur quelques mètres de rayon, de hautes herbes soyeuses d'un blond pâle ; entre ces arbres, sur un sol noir, plan par endroits comme un tennis, un gazon ras, d'un beau vert sombre, plus sombre encore lorsque ses brins, moins denses, laissent paraître dans leurs intervalles cette couleur étrange de la terre : on croirait un étang mystérieux, semé d'îles dorées que de lourds ombrages défendraient contre l'éclat du jour.

Nous traversons un bahr, à sec, et nous commençons à chercher une piste.

Pendant deux heures, rien ; toutes les empreintes que nous voyons sont anciennes. Je commence à désespérer.

Nous nous sommes engagés progressivement dans un fourré. On voit tout juste à vingt mètres devant soi ; pas un gros arbre pour s'abriter. C'est d'ailleurs un détail dont je me préoccupe de moins en moins. J'ai acquis le sentiment que, pour un chasseur de sang-froid, le meilleur des abris est son fusil ; et je cherche avant tout ma sécurité dans un bon emploi de mon arme.

Nous en sortons bientôt pour entrer dans une belle plaine aux longues herbes jaunes, avec des arbres clairsemés, et je décide de faire halte quelques instants ; mais voici que les pisteurs, qui se sont écartés sur ma droite, font des signes d'appel. Je les rejoins avec Paki. Ils sont autour d'une petite mare de trois mètres de diamètre, entourée d'un sol argileux entièrement dénudé dans un rayon du double, et profondément piétiné. Ils viennent d'y relever les traces fraîches de girafes et d'un troupeau de buffles. Nous nous reposerons plus tard.

Nous reprenons notre marche. Une minute à peine s'écoule. Paki me dit, très bas : « Zeraf ».

Je regarde, et je vois devant nous, à deux cents mètres, une grande forme alezane qu'un buisson masque à demi. Nous nous hâtons vers ce buisson, qui nous permettra de l'approcher. Nous y voici : elle n'est plus qu'à cent mètres. J'aperçois, à travers les feuilles, son profil bizarre, son immense cou, sa croupe basse, mais je la vois mal et ne puis tirer. Je me porte deux mètres plus à gauche et j'arrive à la lisière du buisson. Il n'y a plus rien entre elle et moi ; c'est une occasion sans pareille. J'épaule.

Elle a perçu un mouvement insolite, et, brusquement, elle me fait

face, pour mieux regarder ; mince et haute, elle ne m'apparaît plus que comme une sorte de long mât surmonté d'une grosse tête. Ce déplacement me surprend ; je vise le poitrail et je touche l'épaule.

Elle fait demi-tour et s'enfuit en boitant, mais assez vite. Je tire encore, avec trop de hâte. Elle disparaît.

Nous prenons la piste. Ni sang ni chutes. Pourtant sa blessure la gêne, d'après la boiterie qui, tout de suite, s'est manifestée.

Après deux kilomètres, elle reparait, déjà lointaine, disparaît de nouveau, se montre encore — très loin maintenant. Nous marchons toujours, plus lentement ; enfin, l'espoir nous abandonne ; nous nous résignons à renoncer.

Arrêt d'une demi-heure à l'ombre. J'enrage de l'émotion qui m'a fait manquer une fois de plus ce gibier de choix. Je voudrais en tuer une seule, car c'est un animal inoffensif et doux : mais une. Il y en a beaucoup par ici ; il est rare, néanmoins, qu'on puisse les approcher autant. C'est une belle occasion perdue — perdue aussi notre journée de chasse, sans doute, car il est tard ; nous sommes loin, et il faut rentrer. Je donne le signal du retour.

Mais j'ai compté sans l'imprévu. A peine avons-nous fait vingt pas que la scène de tout à l'heure se renouvelle presque exactement.

« Zeraf, Zeraf », me dit brusquement Paki, en se courbant vers le sol ; et à travers un arbre, comme tout à l'heure, j'en vois une autre, plus grande encore, à trois cents mètres à peine.

Nous avançons en hâte, et nous voici derrière un arbre à termitière. Le vent nous est favorable, et rien ne peut nous trahir — que mon adresse.

La girafe ne soupçonne aucunement notre présence ; arrêtée tout d'abord, elle se met à marcher et se dirige obliquement vers nous. Je la contemple tout à mon aise, avec sa robe très claire, semée de larges taches un peu plus foncées. Son poil brille au soleil ; il est net et lustré comme si on lui faisait du pansage tous les jours. Voici qu'elle passe derrière un arbre à base embroussaillée, qui, pendant quelques secondes, la dérobera à ma vue. Elle va déboucher, elle débouche, elle est à cent mètres, c'est l'occasion propice qui s'offre une seconde fois.

J'épaule, nerveux. Je touche au défaut de l'épaule. Elle plie sur ses jarrets, fait volte-face, part au galop. Je tire deux fois encore. Elle tombe.

Paki s'élançe. Je ne peux le suivre que lentement, malgré mon impatience ; la plaine est couverte de longues herbes couchées, résistantes, où le pied s'enfonce, puis s'accroche à chaque pas. Il arrive à elle. Elle se relève, fait un suprême effort, repart au galop, d'un galop lourd, balancé, maladroit. Je tire encore, elle retombe, et sa tête frappe le sol.

Maintenant, près de son grand corps couché, je l'examine curieusement dans ses détails. La tête est jolie et fine, avec d'immenses yeux de biche, et deux protubérances en forme de cornes, mais de cornes que peau et poil recouvrent. Je fais prendre la queue, dont les longs crins me serviront — peut-être — à ligaturer des bracelets de poils d'éléphant ; et la peau du dos, dont on tire d'inusables semelles.

Je me repose un peu, puis nous rentrons. Nous arrivons tard, mais au jour.

11 mai. — Je n'avais rencontré jusqu'ici que des rhinocéros isolés. Ce matin, de bonne heure, nous tombons presque tout de suite sur une piste de deux de ces animaux, et nous ne tardons pas à apercevoir devant nous, dans de hautes herbes jaunes, les formes des deux bêtes, couchées côte à côte, à l'ombre. Paki me conduit en silence derrière un buisson, d'où je dois tirer. Mais je ne distingue que deux masses confuses. Je ne sais où viser. Je l'interroge du regard.

Les rhinocéros, au même moment, se chargent de trancher la difficulté. Ils tournent la tête vers nous, se lèvent, et s'en vont sans hâte. Je tire deux fois : ils partent au galop, blessés tous deux, pour disparaître dans des broussailles proches. Le plus grand, touché sans doute aux poumons, souffle avec bruit à chaque foulée.

Nous les suivons. Je remarque que Paki, qui prétendait toujours, à cette phase de la chasse, me précéder d'assez loin, ne fait plus d'objection à ce que je marche auprès de lui et j'interprète, bien entendu, ce changement d'attitude dans le sens le plus satisfaisant pour mon amour-propre. Ma confiance s'accroît d'autant.

Nous rejoignons bientôt un des deux fugitifs, mais ne l'apercevons qu'une seconde ; il est sur ses gardes, nous entend, et reprend sa course.

La piste sort des broussailles, traverse une plaine, et nous mène à un petit bois qui vraisemblablement leur sert de refuge. Nous le détour-

nons : en effet, pas de trace de sortie. Mais Paki se refuse à s'y engager, et tandis que nous délibérons encore, deux de mes gens, qui guettaient plus loin, nous apportent des nouvelles intéressantes : le plus gros des rhinocéros, celui qui soufflait, est sorti et s'est éloigné ; le plus petit est sorti aussi et s'est couché dans les hautes herbes, à quelque distance.

Vite, nous y allons ; bientôt on m'avertit que l'animal est en vue. Je ne distingue rien ; nous nous dissimulons derrière une termitière et approchons encore ; on me désigne un point ; je continue à ne rien découvrir. « Tout près », me dit-on, à voix basse : « Là ! » Je suis en vain la direction d'un bras tendu. Enfin, à travers les herbes, à peine estompée, je distingue vaguement une tache grise : c'est lui ; il nous tourne le dos. Je vise lentement, je tire ; il a un sursaut et retombe. En un instant, les noirs sont sur lui, le frappant de leurs sagaies pour l'achever. Il est hors d'état de réagir, mais il pousse de longs cris. Je lui loge une balle dans la tête. C'est un mâle.

Quant à l'autre, tous nos efforts pour le rejoindre sont restés vains.

12 mai. — Il est tombé toute cette nuit une pluie torrentielle. Mais le toit de ma case n'a pas laissé passer une goutte d'eau, et le temps, ce matin, est agréable, couvert et frais. Le gibier devrait être abondant. C'est une règle assez générale, en pareil cas. Les règles ont des exceptions : nous ne trouvons absolument rien.

Le soir, les insectes me gâtent le plaisir que je prends toujours à mon repas, assez fruste pourtant. Ils ne se contentent plus de faire leurs ablutions dans mon potage. Ils se mettent à pénétrer sous le col de ma chemise, et je dois m'emparer successivement de cinq ou six petits coléoptères qui se promènent dans ce domaine réservé. Les coléoptères pullulent littéralement ici.

L'heure du sommeil arrivée, je suis tenu en éveil par le bruit que fait une maudite bestiole, que je ne vois pas, mais que j'entends et qui semble s'efforcer avec une inlassable patience de passer entre deux des seccos qui forment le mur de ma demeure, à quelques centimètres de mon lit. Je m'imagine que c'est un scorpion, et je frémis d'horreur.

Bientôt la situation devient plus grave encore : vers le milieu de la case, cette fois, je viens d'entendre un bruit de chute : un gros « ploc ». Je veux croire que c'est un lézard qui s'est laissé choir du toit. Les

lézards se livrent fréquemment à cet exercice. Mais cela arrive également aux serpents.

J'en aurai le cœur net.

Avec mille précautions, j'allonge un bras hors de ma moustiquaire, je saisis mes allumettes, j'allume mon photophore. Je ne vois d'abord que sa flamme ; puis, mes yeux s'accommodant, je distingue le sol, et rien dessus. L'auteur du « ploc » a disparu.

Je renonce à percer ce mystère. Pour me remettre de mes émotions, je me lève et je sors. La nuit est superbe. D'autres insectes donnent d'un arbre voisin, planté au milieu du champ de mil, un concert effréné, où des sons d'une intensité qui surprennent et ne ressemblent à rien, se mêlent véhémentement à d'autres cris plus connus, cigales, etc. C'est comme un hymne de vie joyeuse. Je rentre après quelques minutes, je regarde avec plaisir ma moustiquaire sans trous, je m'y engage, et, sous son abri protecteur, je m'endors enfin.

13 mai (1). — Il est six heures quand nous nous mettons en route pour la chasse.

Nous prenons un chemin différent de celui de la veille ; je rêve sur mon cheval. Nous traversons une petite plaine où les herbes dépassent ma tête. Plus loin, l'un de mes pisteurs s'écarte d'un bond et, frappant le sol de sa sagaie, tue un petit serpent, toujours mince, toujours de la même espèce, gris avec un pointillé couleur sanguine. Puis c'est, entre les grands arbres aux troncs broussailleux, le tapis vert que je connais déjà, aussi ras, mais plus joli que jamais, où de jeunes pousses, nées de la dernière tornade, mettent de larges taches un peu plus claires, ajoutant leur ton printanier au vert moyen et au vert noirâtre d'alentour. Enfin le bahr Hadid, que nous traversons chaque jour, mais presque chaque jour à un endroit différent, et l'espoir commence.

La marche est pénible, le sol humide et inégal. Le déluge de l'autre nuit a entraîné le sable, sauf aux endroits où l'ont retenu de petites touffes d'herbes, de sorte que chacune de celles-ci forme un monticule.

(1) Je commets souvent des erreurs de date au cours de mes voyages. C'est ainsi que j'ai rapporté au 13 mai, dans un article du *Figaro*, une chasse qui, en réalité, était du 10 et qu'on a pu lire ici à cette dernière date.

Mais bientôt les traces de trois buffles, toutes fraîches, nous font oublier ces détails.

Les animaux viennent de passer. Leur bouse, où Paki plonge délicatement le bout de son pied, atteste par le degré de sa chaleur qu'ils étaient encore là il y a très peu de temps. L'action va s'engager sous peu, c'est certitude.

En effet, dix minutes plus tard, on me les montre, à deux cents mètres : j'en vois très bien deux, arrêtés sous un bouquet d'arbres, avec leurs silhouettes puissantes à la lourde encolure, aux cornes massives. Ils ne soupçonnent pas encore notre présence, et nous allons en profiter pour approcher davantage.

Notre premier soin est d'interposer un gros buisson entre eux et nous, et dans la ligne de cet écran, nous marchons vers eux. Le vent est pour nous, et me réglant sur Paki, je ne prends d'autre précaution que de garder le silence ; je suis surpris qu'ils n'entendent pas nos pas, qui font bruire les grandes herbes sèches. Nous voici au point voulu. Nous nous écartons un peu sur la droite, pour découvrir le champ que nous masque le buisson : mais ils ont avancé aussi, nous ne les apercevons plus.

Nous recommençons la même manœuvre. Nous n'avons guère à craindre qu'ils nous échappent. Toutes les circonstances nous sont favorables. Normalement, nous devons les rejoindre d'un instant à l'autre.

Deux minutes plus tard, c'est fait. Je les vois tous trois, à l'ombre encore, entre des branches, à quatre-vingts mètres. Ils sont immobiles, se faisant presque face. On dirait qu'ils causent, l'attitude déjà lasse, sur leurs pieds forts. L'occasion est chauve par derrière, dit le proverbe. Je la prends aux cheveux, sans m'attarder, et je tire.

Celui que je visais est parti au galop. Je tire successivement sur chacun des deux autres, qui fuyaient moins vite, et qui se contentent d'accélérer leur allure.

Paki se met à courir dans la direction qu'a prise le premier ; les buissons semés autour de nous nous les ont presque tout de suite masqués tous trois. Je suis de mon mieux, mais je n'ai ni les jambes, ni la tenue légère, ni le souffle d'un noir. Le souffle me préoccupe surtout. Arriver haletant près d'un animal, c'est compromettre la justesse du tir. Or, il est des cas, et celui d'un buffle blessé est du nombre, où ne

pas tirer juste peut avoir de graves conséquences. C'est aussi s'exposer à se trouver fort en peine, s'il faut, devant une contre-attaque, se déplacer rapidement.

Paki, qui n'a encore qu'une faible avance sur moi, s'arrête brusquement, tire : le coup ne part pas. Il se replie sur moi en hâte, tire encore : un nouveau raté. Je ne vois pas l'animal, mais cette initiative anormale deux fois répétée, ce recul rapide, me donnent lieu de croire qu'il y a péril. Je fais les quelques mètres qui me séparent de lui. J'ai changé mon chargeur entamé par un autre, mis une cartouche dans la chambre, je dispose de quatre coups.

En effet, voici le buffle. Il galope pesamment vers nous, gêné par une blessure dont je puis ne déterminer le siège, et semble d'abord nous charger. Mais je m'aperçois presque aussitôt qu'il ne nous a pas pris pour objectifs, et ne doit même pas savoir où nous sommes, car il oblique de plus en plus, et passe finalement à notre droite. Je profite de ce moment et le jette à terre d'une balle heureuse.

Il fait, pour se relever, des efforts impressionnants, et sa tête menaçante se dresse, retombe, se redresse encore, pendant qu'il pousse des beuglements féroces. Je me hâte d'ajuster, car s'il parvient à se remettre sur ses jambes, ce sera maintenant un terrible combattant. J'entends le sifflement de ma balle qui se perd dans les arbres derrière lui. Il s'est déplacé et je ne l'ai qu'effleuré. Pourtant, il n'y a pas de temps à perdre, les deux autres sont blessés sans doute, et ses cris de fureur peuvent les attirer. Je redouble, en concentrant ma volonté, et cette fois la tête belliqueuse s'incline et vient se reposer sur le sol. Quand les indigènes restés derrière moi viennent le piquer de leurs sagaies, il n'a pas un frémissement. C'est fini pour celui-là.

Il avait absorbé toute mon attention, et c'est alors seulement que j'aperçois, couché sur ma gauche, un second animal, mort aussi : je m'arrête un moment, afin de les examiner à loisir : le deuxième est celui sur lequel j'ai tiré d'abord ; il est touché dans la région du cœur. Je les photographie. Ce sont deux mâles. Il faut maintenant s'occuper du troisième.

Nous retrouvons tout de suite sa piste. La végétation est assez claire, et nous pouvons marcher vite. Un quart d'heure, et c'est lui, sous un arbuste. Il ne bouge pas. Je tire à cent mètres, il prend le grand

galop et s'enfuit. Je l'atteins de nouveau presque aussitôt ; il roule par terre, mais après vingt secondes d'efforts, il se relève et repart à bonne allure. J'envoie une troisième balle à travers les feuilles, presque sans le voir, et il disparaît. De nouveau, Paki me dépasse en courant.

Quand, une minute plus tard, je rejoins ce dernier, malgré la véhémence mimique par laquelle il me signifie de ne pas approcher, je le trouve abrité derrière un bouquet de trois arbustes. A trente mètres, le buffle est debout et nous fait face. Il pousse de petits mugissements brefs et sourds, en hochant vers nous son énorme tête, et donne les signes d'une violente fureur ; mais il est visible que ses forces l'abandonnent de plus en plus. Au premier coup de feu, il tombe avec bruit, et il n'y a plus qu'à lui donner le coup de grâce. C'est un mâle encore.

Il n'est que huit heures, la chance nous a favorisés. Nous envoyons un homme avertir le village de la provision de viande qui l'attend, nous nous délassons dix minutes en échangeant des remarques — bien sommaires, car la conversation n'est pas facile, — sur les péripéties de la chasse ; puis, afin d'occuper notre matinée, — il va me falloir reprendre la route du Salamat, et je veux profiter de tout mon temps, — nous nous mettons en quête d'une nouvelle piste.

Au bout d'une demi-heure, Somali, qui porte mon fusil, me montre, à près de trois cents mètres, un bubale. Je me rappelle une promesse faite à Paki. Celui-ci m'avait fait demander l'autorisation de tuer une antilope pour mettre la peau sur sa natte de couchage. J'ai répondu qu'il pouvait profiter de la première occasion, et user le nombre de cartouches nécessaire. Mais Denis, hier, d'un air embarrassé, s'est approché de moi. Paki voudrait bien que ce soit moi qui tue son antilope : en raison d'influences mystérieuses, que ses explications d'ailleurs ne parviennent pas à préciser, il doit mourir s'il couche sur la peau d'une bête tuée par lui. J'aurais bien mauvaise grâce à l'exposer délibérément à une mésaventure aussi fâcheuse, et j'ai acquiescé. Voilà le moment de m'exécuter. Seulement, c'est loin.

J'en cours la chance. Je vise le cœur avec soin, — le bubale est immobile. J'entends le bruit que fait la balle lorsqu'elle parcourt un long trajet, et j'en conclus que je l'ai manqué. Il est du reste parti au galop, sans gêne apparente. Somali seul affirme que je l'ai touché. Il l'a entendu crier. Un instant après, il déclare qu'il le voit, tombé.

Paki, à ma surprise, affecte de s'en désintéresser, et reprend sa route sans tenter de recherches. Mais Somali a vite fait de le trouver. Il est couché, en effet, déjà mort. Ma balle a traversé le cœur, et est ressortie par un trou du diamètre d'une pièce de deux francs. Paki se décide à revenir et assiste au dépouillement, sans aider.

Je me décide bientôt à rentrer moi-même. Nous ne voyons plus rien, que des oiseaux de proie qui nous font croire un instant que le rhinocéros blessé dernièrement a succombé dans le voisinage ; nous cherchons, mais en vain ; et nous reprenons le chemin du campement.

Après déjeuner, je fais appeler Paki, et j'examine avec lui la possibilité de trouver des éléphants. Je voudrais beaucoup en rencontrer. Cela me paraît un gibier presque chimérique. Mon imagination se refuse à concevoir, dans cette végétation en somme extrêmement banale, et d'un aspect bien moins sauvage que certains sites de nos forêts, ces géants étranges, qui semblent oubliés sur la terre par une autre époque, et pour lesquels l'esprit se plaît à créer un cadre tel que l'eût dessiné Gustave Doré.

Il n'y a, me dit-il, qu'un moyen : il faut redescendre vers Ndele. Mais sur toute une partie de la route — plusieurs jours, — aucun abri. Je n'ai pas de tente. Les tornades, en cette saison, sont fortes et fréquentes. Puis, cela peut me retarder beaucoup : une quinzaine de jours sans doute. Il faut parfois suivre les troupeaux longtemps. Peut-être trouverai-je, au Salamat, une occasion meilleure ; et je renonce, pour le moment.

Je lui parle aussi des lions. Il y en a ici. Mais il a eu son fils tué près de lui dans une chasse au lion où lui-même a été blessé. Il en a gardé une appréhension que je renonce à vaincre. Je n'en aurai pas moins un tableau appréciable, et l'objet de mon voyage n'étant pas spécialement la chasse, je crois pouvoir m'en contenter. Je m'accorde quatre jours encore, puis je reprendrai ma route.

14 mai. — Mes auxiliaires indigènes se font tirer l'oreille pour partir. Ils ont de la viande en quantité, grâce à moi. Ils n'ont plus d'autre ambition que d'en absorber le plus possible, sans m'en savoir d'ailleurs le moindre gré, et la plupart en sont malades. J'emploie, à l'égard des récalcitrants, les arguments nécessaires, et les décide sans difficulté.

Nous traversons le bahr vers sept heures, et marchons plus d'une heure avant de trouver une voie de bon temps. Enfin, en voici une : rhinocéros. Nous la suivons, non sans quelque lenteur ; le sol est sec et dur, il fait mauvais revoir ; il n'y a guère que des égratignures. J'admire la perspicacité de mes gens, pour qui tout est indice. Mais je ne suis pas encore assez familiarisé avec ce genre de chasse pour les suivre exactement dans leurs déductions. Nous laissons ainsi derrière nous deux fourrés, puis une plaine. Enfin, aux abords d'un troisième fourré, je vois tout d'un coup les indigènes qui me précèdent ne plus avancer qu'avec les plus grandes précautions, ne plus regarder la piste que par intervalles, et scruter tous les buissons du regard. Je sais ce que cela veut dire. Je prends, des mains de Somali, mon fusil tout armé.

Bientôt, arrêt brusque : l'animal est là ; on me le montre, couché, à trente mètres. Mais je n'arrive à rien distinguer d'autre qu'une grosse masse à travers les herbes. Je demande, par signes, de quel côté est la tête. On m'indique la gauche. Je tire au jugé, rien ne bouge.

J'hésite, un peu interdit. L'animal s'agite enfin, comme s'il revenait d'un étourdissement causé par le choc de ma balle. Je le crois hors de combat, et je m'approche, quand, soudain, rassemblant ses dernières forces, il se met debout, s'éloigne et disparaît avant que je sois revenu de ma surprise.

Nous nous élançons sur ses pas. Nous n'allons pas loin. Il est tombé à peu de distance, et deux dernières balles l'achèvent sur place. C'est une femelle de grande taille.

Un quart d'heure de repos. Il est neuf heures.

Il nous faut ensuite une bonne heure pour trouver une nouvelle piste ; c'est encore un rhinocéros. Elle nous conduit sur l'ancien emplacement d'un village, où une brousse d'arbustes commence à repousser et a juste deux mètres de haut. L'animal y a tourné dans tous les sens, et ses allées et venues nous promènent près d'une demi-heure sous un soleil qui commence à devenir gênant. Il a traversé ce qui fut la haie de clôture. Une large brèche et une profonde empreinte y ont inscrit très nettement son passage. Nous sommes maintenant dans un fourré où poussent en abondance des fruits dont les rhinocéros sont friands. Nous l'explorons avec circonspection ; nous en ressortons ; nous voici sous de grands arbres ; ici du moins, nous avons un peu d'ombre.

De nouveau, la piste tourne et se recoupe. Nous en suivons patiemment les caprices. La bête a mangé ; des débris végétaux nous en donnent la preuve, mais pas de ces feuilles encore mouillées de salive qui attestent une présence toute récente. Elle nous ramène au bahr Hadid. Nous y allons, et nous revenons comme elle, marchant dans ses pas, sur la rive ombreuse. Elle est retournée à l'eau. Nous y retournons. Je détache un homme à la découverte, dans l'espoir d'abrégé nos recherches, cependant que nous nous reposons quelques instants. Il nous rejoint sans avoir rien vu. Vers une heure et demie, Paki déclare qu'il faut abandonner. Nous ne gagnons pas de terrain, et une tornade s'annonce par des nuages sombres qui s'accumulent vers l'Est.

Nous repassons le bahr, dans le lit duquel affleure de la latérite. Des arbustes épineux, aussi peu hospitaliers que les barbelés d'il y a quelques années, me rappellent à l'examen de la végétation. Paki me précède, m'indiquant de temps à autre, du doigt, un trou où je pourrais mettre le pied. Un phacochère passe, l'air gai. On est allé chercher mon cheval. Je marche rapidement, je songe, je goûte les joies de cette vie simple, de ces heures précieuses.

Au campement, j'ai la satisfaction de trouver un volumineux courrier qu'un indigène de Fort-Archambault vient d'apporter pour moi. Avant de le lire, je fais encore une tentative pour décider Paki à me faire trouver un lion.

Mais il argue de toutes sortes de difficultés. Il n'y a rien à faire.

La tornade éclate vers cinq heures.

CHAPITRE III

ARRIVÉE AU DAR SALAMAT

15 mai. — Ce matin, il a fallu nous rendre à l'évidence : mes coups de fusil des jours précédents ont achevé de mettre en fuite le gros gibier de la région. Nous n'avons pu trouver aucune empreinte récente. Demain nous partirons pour Singako, qu'on me signale comme un centre cynégétique, et qui est en même temps sur la route d'Am Timane, c'est-à-dire sur ma route. Je demande au chef du village les porteurs qui me sont nécessaires. Je fais en sorte qu'on ne le sache pas, autrement les hommes iraient se cacher dans la brousse. La population est mal disposée, je ne sais pourquoi ; sans doute des désaccords de répartition de viande avec Paki ; car pour moi, j'ai payé largement tout ce que je prenais, et je les ai comblés de venaison (1).

Ce sont des campagnards frustes et craintifs. Ils cultivent le mil, le manioc, exploitent le karité, très abondant dans le pays. Ils pêchent dans les mares du bahr Hadid, où ils trouvent beaucoup de poisson. Il y a des tsétsés sur les bords du bahr, mais il n'en vient pas jusqu'ici ; un bœuf, propriété d'un Arabe qui habite le village, paît tranquillement à cent mètres de ma case.

J'occupe mes loisirs en me renseignant auprès de Paki sur les conditions dans lesquelles se pratique la chasse commerciale à l'éléphant.

(1) Le mot de venaison ne s'applique, à proprement parler, qu'à la chair du cerf, du chevreuil et du daim. Je suis forcé de m'en servir ici, la vénerie n'en ayant pas prévu pour le rhinocéros, etc. Il m'arrivera souvent, au cours de ces récits, de prendre, pour le même motif, des licences de cet ordre.

Lui-même a été employé à cet effet par une dizaine d'Européens successivement. Il recevait, en général, mille francs par an, ce qui doit être un maximum, car c'est un excellent chasseur, et rapportait une soixantaine de pointes : trente éléphants. On chasse aussi le rhinocéros dans le même but. Des Bornouans, qui passaient ces jours-ci, ont vu les cornes de ceux de ces animaux que j'ai tués, et sans savoir qu'elles m'appartenaient, ont aussitôt demandé à les acheter, pour les revendre, naturellement.

L'après-midi, on vient me dire que comme je le craignais, les hommes se sont sauvés dans un village voisin. J'envoie mon garde les chercher. Il les y surprend, et ils le suivent sans résistance.

16 mai. — Singako n'est qu'à une vingtaine de kilomètres, et j'arrive de bonne heure. L'abri réservé aux passagers est occupé par un médecin-major de l'infanterie coloniale, en tournée. Il est absent quand j'arrive. Plutôt que de partager avec lui la place déjà restreinte dont il dispose, je fais débarrasser dans le village, pour m'y installer, deux cases propres : deux cloisons circulaires, coiffées de calottes de chaume, et percées chacune d'une seule ouverture, une petite porte par laquelle on passe à quatre pattes. Tout ce qui sort de la première est incroyable : cinq personnes, un lit indigène — pour laquelle des cinq ? — des nattes, une nombreuse collection de ces vases d'argile qui servent ici aux usages domestiques, un foyer, etc. La seconde n'est pas moins meublée.

Bientôt le docteur rentre au campement, et avec la courtoise cordialité qui est d'usage dans beaucoup de colonies, il vient me voir aussitôt ; je l'eusse devancé si j'avais connu son retour. Il m'invite fort aimablement à déjeuner, et je passe avec lui deux heures agréables, utiles même, car il me ravitaille en sel, dont je commence à manquer, et me donne quelques conseils pratiques qui seront précieux à mon inexpérience du pays.

17 mai. — Le docteur a tué un rhinocéros hier matin. Je pars de bonne heure, dans une direction un peu différente, espérant n'être pas moins heureux. Il y a beaucoup d'empreintes de cet animal, de girafe aussi, mais toutes remontent à vingt-quatre heures au moins. On a



Rhinocéros



Hippopotame tué flottant sur l'eau



Am Timane — Le poste et la place



Un coin d'Abéché



Le grand Erg Occidental



La petite case de pierres qui subsiste auprès du puits de Tabelbalet



l'impression d'une région que le gros gibier vient d'abandonner. Ce n'est nullement invraisemblable : les coups de fusil du docteur ont pu avoir cet effet, comme les miens l'avaient eu deux jours plus tôt. Nous marchons vite. Voici une voie dont la date est au moins douteuse. Mais au bout de dix mètres, Paki ramasse un brin d'herbe cassé. Au lieu que la petite touffe dont il provient est d'un vert clair et frais, il tire, lui, sur le gris du zinc ; sa base présente des reflets jaunâtres ; et il n'a plus toute sa souplesse : piste de la veille. Une autre, bientôt, nous donne de nouveau un moment d'espoir : une branche, que l'animal a brisée en mangeant et laissée par terre, paraît toute fraîche. Paki regarde l'arbuste : la cassure est recouverte d'une couche de terre de près d'un centimètre, œuvre de termites ; c'est encore trop ancien.

Enfin, celle-ci est du matin. Un grand rhinocéros est passé là. Un peu plus loin, il s'est couché. Peut-être est-il resté dans le voisinage. Nous explorons avec soin les buissons. Voici la confirmation de sa toute récente visite : une autre branche dont la cassure conserve des traces, indiscutables cette fois, d'humidité. Il y a devant nous un gros arbre dont le pied est entouré d'une haute termitière embroussaillée. Ne serait-il pas derrière ?

Soudain, dans ces broussailles se dessinent confusément deux oreilles dressées, qui me semblent, au premier abord, ressembler aux siennes. Presque au même moment, un animal de belle taille, trop petit pourtant pour qu'une confusion soit possible, sort en bondissant, fait trois sauts vers nous en grondant d'une manière menaçante, puis s'enfuit, imité successivement dans sa démonstration belliqueuse et dans sa fuite par quatre animaux semblables. Ce sont des chiens de brousse, ou cynhyènes. Je n'en avais pas encore vu : belles bêtes robustes et combattives, au pelage taché de blanc, de brun et de fauve, carnivores, vivant de leur chasse. La surprise passée, nous reprenons la recherche de notre rhinocéros.

Trois heures durant lesquelles il semble conserver son avance, marchant droit et sans s'arrêter, épuisent nos chances et notre espoir. Nous rentrons et arrivons juste à temps pour échapper à une violente tornade. Je décide de m'en tenir là : mon tableau est honorable : trois hippopotames, une girafe, quatre buffles, cinq rhinocéros. Je n'espérais certes pas autant. Je fais venir Paki. Je le rétribue d'une manière

qui témoigne de ma satisfaction. Il prend l'argent d'un air renfrogné, mais je sais bientôt par Denis qu'il est enchanté. Demain, je reprendrai ma direction normale, et la brousse retrouvera sa paix et son calme, jusqu'à ce qu'un autre chasseur passe par là.

18 mai. — Ganatyr, où nous coucherons, est à vingt-quatre kilomètres. Pour rompre la monotonie de l'étape, j'essaie d'une nouvelle manière de marcher : une heure à pied, deux heures à cheval, une demi-heure de repos ; une heure à pied, une heure à cheval, un quart d'heure à pied, le reste à cheval. Elle me réussit parfaitement. En outre, comme je vais au pas, j'ai pris avec moi quelques pages de l'excellent cours d'arabe local de Carbou (1) et j'y jette un coup d'œil de temps à autre.

Peu après Singako, la piste, antérieurement d'une belle largeur, devient sentier. La végétation n'est plus la même. C'est un peu la savane que j'ai vue en Nigeria. Bientôt, comme nous entrons au Salamat, la transformation s'accuse davantage : d'immenses pâturages avec, autour, à l'horizon, de minces rideaux de petits arbres clairsemés, après lesquels viennent d'autres pâturages. Dès le début, le gibier se montre : un troupeau de bubales, dont je m'abstiens de troubler le repos, et une girafe, qui traverse tranquillement la plaine, devant nous, puis nous voit et accélère son allure. Elle est à huit cents mètres au moins. J'ai justement mis pied à terre un instant plus tôt. Somali me passe mon fusil. Je tire sans réfléchir qu'elle est trop loin pour mon adresse. Je la crois touchée, car elle montre d'abord une claudication légère, et je tire deux fois encore. Elle change de direction chaque fois, au passage de la balle, je pense, puis elle part au galop, un galop qui balance tout son grand corps dégingandé, sans boiter cette fois, et après l'avoir suivie des yeux quelques instants, dorée sous le soleil, je la vois disparaître derrière un monticule.

Une dizaine de kilomètres avant Ganatyr, le bétail, si rare depuis Laï, fait de nouveau son apparition, sous la forme d'un troupeau de bœufs d'une centaine de têtes. C'est ici un pays de pasteurs.

(1) Il en existe un autre, paru depuis cette époque, et dû au Colonel Derendinger ; son vocabulaire, particulièrement complet, m'a rendu de grands services.

Ganatyr est un petit groupe de cases, isolé dans la plaine, et disposé en cercle. La nuit, le bétail couche au milieu.

19 mai. — La soirée d'hier s'est passée sans incident. J'ai traité avec le chef pour le transport de mes charges à Am Timane, car je vais pouvoir désormais employer des bœufs. Mes porteurs n'étaient pas encore repartis, et s'étaient groupés non loin de moi. Leurs conversations me gênant pour dormir, je leur ai fait dire d'aller coucher ailleurs : au village, s'ils voulaient. Ils se sont éloignés immédiatement, sans un mot. Ces gens sont légers. L'absence de besoins les a accoutumés à la paresse. Leur moralité est rudimentaire. Mais ils ont conscience de leur évolution moindre, et sont déferents et soumis. Il est des peuples où l'on croit au contraire pouvoir compenser l'infériorité par l'arrogance.

Le site est le même que la veille. Toute cette région est inondée lors des pluies, et le sentier est semé de trous et de crevasses.

Je suis à peine à cheval, après avoir marché ma première heure, que Somali, qui me suit, m'appelle à mi-voix.

Je me retourne : il tend son index vers un point qui se trouve devant moi : « Là ! Là ! »

Je regarde, et deux petites antilopes prennent leur course, dans les herbes. Il sait que je ne recherche pas ce genre de chasse. Il y a donc autre chose. Je force mes yeux, et j'aperçois, à cinq cents mètres, une silhouette aux longues pattes, au long cou, coupée d'un paquet noir : une autruche. C'est la première que je rencontre. Il y en a beaucoup ici. Je descends de cheval, je prends mon fusil. Elle ne nous a pas vus ; elle flâne ; mais elle marche en flânant, et dans le même sens que nous. Je m'impatiente et je tire. Comme pour la girafe la veille, c'est poudre perdue. Elle fait cent mètres d'un pas plus rapide, et ralentit de nouveau. Il y a justement là des arbustes. Je dis à Somali de marcher vers elle en se masquant constamment, s'il peut, et je le suis pas à pas. Il me donne ainsi la direction, et je garde mes yeux pour scruter les cavités du sol à travers les grandes herbes, afin d'éviter les chutes. Mais nos travaux d'approche sont vains ; elle garde sa distance ; même elle s'inquiète, nous ayant peut-être aperçus, et prend une sorte de trot qui nous laisse sans aucune chance.

Les arbres deviennent maintenant un peu plus denses ; nous tra-

versions un de ces rideaux dont je parlais tout à l'heure. Je regarde attentivement alentour, mis en éveil par cette première rencontre ; et dix minutes plus tard, une masse sombre, dont je n'ai pas le temps de distinguer les détails, franchit le sentier à deux cents mètres. J'appelle Somali, qui depuis longtemps a remplacé mes jumelles, et me rend par sa vue perçante d'indigène des services au moins égaux.

— « Qu'est-ce que c'est ? »

— « Autruce » me dit-il.

Encore une. Evitons cette fois les erreurs de tout à l'heure, et observons avant d'agir. Elle se montre bientôt vers la droite, juste un instant, entre deux arbres, dans de hautes herbes ; elle n'est plus qu'à cent mètres ; le vent nous est favorable ; nous voici en marche, d'abri en abri, silencieux. Nous atteignons très vite le début d'une nouvelle plaine. Je redouble de précautions, nous devons être tout près d'elle ; mais de maudites antilopes, que je n'avais pas vues, s'enfuient à grands bonds ; elles lui donnent l'éveil, sans doute, car lorsque je la découvre, elle est loin, et elle court. Revenons au sentier.

Nous sommes déjà tout près de mes gens. Somali fait un petit saut en arrière. Il y a devant nous, aplati sur le sol, un animal gris clair à dessins plus foncés, que je prends d'abord pour un gros serpent. Ce n'est, en réalité, qu'un lézard ; mais un beau lézard, qui dépasse un mètre. Il dormait, s'éveille, part lentement, lourdement ; son allure rappelle celle du crocodile à terre (1). D'ailleurs, il semble partisan du système du moindre effort : il s'arrête à vingt mètres dans une touffe d'herbes où Somali le trouve tout de suite et où je le tue aisément ; sa peau me fera des bracelets de montre. Il a des dents avec lesquelles il faudrait déjà compter, et de longues griffes.

Nous atteignons peu après une région franchement boisée, pittoresque, plaisante, ombragée, où sont semés de petits groupes de cases ; un cavalier vient à moi : il m'est envoyé par un chef, prévenu de mon passage. On s'attend, me dit-il, à ce que je déjeune tout près d'ici, à Kichkech, et à ce que je gagne le village de Marfaïne le soir. C'était, en effet, mon intention.

(1) A terre, le crocodile paraît lourd et maladroit. Dans l'eau, il est capable de mouvements d'une soudaineté et d'une rapidité extrêmes.

A Kichkech, une seule case sert de campement, sous un grand arbre. Une dizaine d'indigènes ont devancé mon arrivée ; deux d'entre eux balaient ; un autre, un vieillard, arrache, sur le sol déjà net, des herbes minuscules ; il y a devant la porte des vases d'argile pleins d'eau, unealebasse avec des œufs, un poulet. Nous sommes ici chez des Arabes, très métissés évidemment et noirs, mais dont le type est déjà nettement distinct de celui du nègre : grands, élancés, le cou long, la tête petite, le nez court et droit, la bouche épaisse, les joues creuses sous des pommettes accusées.

Je repars après un court repas. Peu après, arrive à ma rencontre le chef dont on m'a parlé tout à l'heure. Il est entouré d'une vingtaine de cavaliers, et a des vêtements de soie qui révèlent une certaine aisance. Il a mis pied à terre pour me saluer. Je m'arrête, lui donne la main, dis qu'on l'invite à remonter à cheval, et nous nous remettons en route. Bientôt arrive un deuxième groupe, encore formé de ses gens, puis un troisième, qui se joignent successivement à nous.

Au campement — banal, — il me présente un papier. J'y lis son nom : c'est un seigneur important, Fadel, cheikh des Arabes du Salam. Le papier en question est une pièce qui atteste sa qualité. L'officier qui le lui a remis, — sur sa demande, me dit-il — y a ajouté quelques appréciations personnelles : il est vindicatif, orgueilleux, capable de n'importe quel mensonge ; tel quel, il a toutefois rendu des services. Il attend, d'un air modeste et satisfait que j'aie fini ma lecture. Il guette mon impression sur mon visage. Mes connaissances ne me permettent pas de lui traduire le texte en arabe ; mais je retiens la fin et je lui souris en mettant dans mon expression ce que je puis d'amabilité.

Nous causons quelques instants dans ma case, où je l'ai fait entrer et asseoir. Puis il prend congé pour aller coucher au village voisin ; un homme porteur de son sabre — un sabre d'artilleur, — reste pour le représenter.

20 mai. — Fadel, avec sa suite, m'accompagne quelque temps, lorsque, de bonne heure, je pars ; puis il regagne sa demeure, me laissant un cavalier qui stimulera le zèle des villages à me fournir ce dont j'aurai besoin.

Etape sans intérêt. Site quelconque. C'est une surprise, pour le

voyageur non prévenu, que de voir la campagne, en Afrique Centrale, se distinguer si peu, au premier abord, de la campagne française. Quand je chassais ces jours-ci, j'avais tantôt l'impression de me trouver sur les bords d'un fleuve de notre midi ; tantôt dans un verger normand négligé ; tantôt dans une clairière de la forêt de Fontainebleau ; et quand, dans ces cadres familiers, où n'apparaissaient, pour me représenter la végétation qu'on croit souvent caractéristique de l'Afrique, nul cactus, nul palmier, je voyais surgir une girafe ou un rhinocéros, le contraste était surprenant.

Bœufs, vaches, moutons, chèvres, en grand nombre dans la contrée. Chevaux aussi. Prix : un très beau bœuf, cinquante francs ; une vache, cent francs ; mouton ou cabri, cinq à sept francs ; un cheval, cent à deux cents francs (1). Les habitants ont deux villages, dont l'un à l'abri des inondations pour les cultures ; l'autre, qu'on reconstruit chaque saison, pour les pâturages : ce sont des demi-sédentaires. Mil, coton, ce dernier en petite quantité du reste, etc.

Je me fais couper les cheveux par Somali. Il s'applique beaucoup, et réussit fort bien. Il me coupe même un peu l'oreille. Mais il a déjà acquis, à mon service, des notions médicales précises. Il va tout de suite chercher la teinture d'iode, en met au bout de son doigt, et frotte vigoureusement la coupure. Puis il m'engage à me regarder dans la glace. Je le fais, et constate avec satisfaction que ma calvitie a complètement disparu : c'est maintenant aussi lisse partout. Somali est un serviteur consciencieux.

Courte tornade vers cinq heures. Le toit de ma case laisse passer un déluge. La température s'est abaissée sensiblement sous l'influence de l'orage. C'est un moment d'inconfort. A six heures, le beau temps est rétabli. Le soleil se couche dans un ciel pur, sur l'immense plaine où, par endroits, l'eau brille encore entre les herbes. Les bœufs viennent se rassembler près du village. Tout devient nuit et silence jusqu'au lendemain.

22 mai. — Je suis parti avant le jour, car la piste est sans ombre.

(1) Tous ces prix ont sensiblement monté depuis lors.

Mais le ciel, de nouveau nuageux, et un vent frais, m'ont fait le chemin facile. Pas de gibier en vue.

A l'arrivée, l'homme de Fadel, qui m'a devancé, se porte à ma rencontre, très agité. Le chef d'Am Redjio, où je dois camper, refuse absolument, me dit-il, de se déplacer pour me recevoir. Cette inconvenance le révolte. Elle ne me plaît, à moi-même, qu'à demi. Je pense qu'il y a malentendu, et lui dis d'aller à sa case, qu'on aperçoit à peu de distance, lui dire de ma part que je suis là, et que je l'attends.

Il obéit, et revient, de plus en plus indigné. Le chef, de nouveau, l'a envoyé promener avec une parfaite désinvolture.

Je reste assez surpris, et quelque peu embarrassé. Mon garde n'est pas encore là, je l'ai distancé sur la route. D'autre part, cette attitude m'agace, et je désire mettre fin le plus tôt possible à la situation, un peu ridicule, qu'elle crée. Ceux de mes gens qui sont arrivés avec moi attendent curieusement. Un groupe d'habitants du lieu, — une dizaine assis au milieu du campement, me regarde en silence.

Je vais essayer d'impressionner la récalcitrant.

J'appelle Somali. Je lui demande mon fusil. L'assistance ne perd pas un de mes gestes. Je vérifie avec bruit le fonctionnement de la culasse. Je mets ostensiblement un chargeur.

— « Il a bien répondu, dis-je à mon envoyé d'un ton bref, qu'il refusait de venir ? »

Somali traduit.

— « Oui, c'est ce qu'il a dit. »

Traduction. Les indigènes sont tout oreilles.

Je prends ma canne. Je rends mon fusil, chargé, à Somali. Je lui fais signe de me suivre, et je me dirige vers le village à grands pas.

Je n'ai pas fait dix mètres qu'on court derrière moi. Ce sont deux des hommes d'Am Redjio. Ils se sont levés et me rejoignent en toute hâte. Ils me demandent instamment de ne pas aller plus loin. Le chef va venir ; eux-mêmes iront le chercher.

Ma démonstration a fait son effet. La canne, sans doute, aurait suffi. Mais le fusil, dont j'étais naturellement bien décidé à ne pas me servir, a achevé d'en assurer le succès. On y a vu le symbole d'une implacable résolution.

Je consens à attendre quelques instants.

« — Qu'il se hâte » ; ajoutai-je sèchement en riant sous cape.

Il ne s'est pas écoulé deux minutes. Je vois arriver à pas rapides un homme d'un certain âge, habillé d'une gandoura bleue, et un jeune homme qui marche à ses côtés. Ils me saluent et se tiennent immobiles.

« — Quel est celui qui n'a pas voulu venir ? »

On me désigne le plus jeune.

J'indique du doigt une des deux cases réservées aux serviteurs. On le prend, on l'y dépose et on l'y enferme.

Après quoi, je feins de ne plus m'occuper de lui.

L'homme en bleu prend alors la parole. Il excuse l'autre. Lui seul est le chef. Le jeune est un de ses capitats. Lui n'a pas su que je désirais qu'on vint. On ne lui a rien dit. Mais il estime, de par sa situation, être néanmoins responsable de ce qui s'est passé. Il est prêt à accepter la punition que je lui infligerai.

Ce n'est pas tout à fait clair. Je suis toutefois ravi de trouver un prétexte pour ne pas sévir ; j'ai satisfaction par ailleurs. Je me borne à lui adresser quelques observations bien senties, qui sont écoutées avec soumission, et je lui dis que pour cette fois l'incident est clos. Puis je fais détacher le coupable, dont l'inquiétude était visible. On me comble de bénédictions, et il n'est pas de complaisance qu'on n'ait désormais pour moi.

L'attitude déférente des indigènes est à la fois la conséquence et la condition de leur considération pour nous. Elle a par là une importance particulière, et nous devons la maintenir à tout prix, même dans les cas les plus futiles en apparence.

Vers deux heures, je commence à avoir des fourmis dans les jambes. Fana, le prochain campement, n'est qu'à dix-huit kilomètres. J'appelle Denis. Il a ceci de bon, comme Somali, qu'il est toujours prêt à marcher. Dès mes premiers mots, il envoie chercher les bœufs porteurs. Somali, qui a entendu, est déjà en train de replier mon lit. Nous arrivons au crépuscule. Les cases, que j'aperçois au loin dans la plaine, dessinent leurs toits coniques de paille claire sur la lisière foncée d'un bois. Quand nous les atteignons, c'est pour entrer sous de beaux arbres aux cimes arrondies, au feuillage sombre, qui projettent, sur une herbe fraîche et verte, leurs ombres démesurément allongées.

23 mai. — J'ai quitté Fana dans la nuit, sous un ciel d'orage. Nous avons traversé la zone boisée dont c'était le début. La nuit a pâli, le soleil a paru. Somali s'arrête. Des autruches se montrent à droite du sentier, entre deux bosquets, à cinq cents mètres. Je mets pied à terre. Le terrain est favorable. Il y a des bouquets d'arbres épais et nombreux qui peuvent nous servir d'abris. Du vent, rien à craindre. il souffle vers nous.

Les trois quarts de la distance sont aisément franchis. Là, une antilope se lève et s'enfuit. Sa course va-t-elle alerter les autruches ? Nous ne les voyons pas. Le gros buisson derrière lequel nous nous sommes masqués dès le commencement nous les cache en même temps qu'il nous cache à elles. Nous voici enfin tout près du point où elles doivent être. Je vérifie mon fusil, que Somali vient de me passer ; et, avec mille précautions, nous nous portons un peu vers la droite, pour voir.

Déception ! Les autruches sont toujours à cinq cents mètres. Elles ont marché en même temps que nous. Nous ne nous décourageons pas, et nous continuons. Il y a, entre elles et nous, d'autres touffes de broussailles. Seulement celles-ci s'arrêtent à cent cinquante mètres de l'animal le plus proche, pour recommencer du reste plus loin.

J'atteins la dernière ligne d'arbustes. Notre persévérance est pleinement récompensée. Les autruches, cette fois, n'ont pas bougé. Je choisis la plus grosse ; elle est noire, énorme, et se présente justement de profil. Mais à l'instant même où j'épaule, comme avertie par un secret instinct, elle part et s'éloigne d'un pas précipité. Je tire tout de même. C'est assez difficile ; je connais mal l'anatomie de l'animal ; ses plumes la cachent ; sa cuisse, point évidemment primordial, se déplace constamment. A mon coup de fusil, elle s'aplatit si brusquement sur le sol que je crois d'abord l'avoir touchée ; toujours écrasée, elle change deux ou trois fois de direction, à brusques crochets, comme une poule affolée que poursuit la fermière ; puis elle se relève avec aisance, et entre sous bois où je la perds de vue en quelques secondes. Une autre, puis une troisième, puis toute une troupe, une quinzaine environ, suivent son mouvement ; il y en a de toutes noires, semble-t-il, de noires et blanches, des grises, celles-ci sont les femelles. Le tout disparaît rapidement, et nous allons, déçus, regagner le sentier quand une

autre troupe sensiblement aussi nombreuse se montre au fond de la plaine. Même tactique. Mais le résultat est encore moins satisfaisant. Je m'impatiente, et à près de huit cents mètres j'ouvre le feu sur elles. L'une reste en arrière pendant que la bande s'enfuit. Je l'entends à plusieurs reprises crier dans le bois, et pensant qu'elle est peut-être tombée, j'envoie Somali, très chasseur, à la découverte. Il revient sans rien avoir trouvé.

Avant d'arriver à l'étape, j'ai vu de nouveau la première troupe, fort loin toujours, et l'heure s'avance.

J'ai déjeuné à Am Djalat, où j'ai été reçu par un vieux chef à barbe blanche, et par l'interprète du Commandant de la circonscription, qui me souhaitait la bienvenue avec la plus aimable courtoisie et m'envoyait un excellent cheval, pour le cas où le mien serait fatigué.

J'étais à Am Timane à trois heures : une longue et large allée entre deux rangées de cases, une vaste place, un poste bien dessiné, un petit marché, et quelques constructions de l'administration, le tout lumineux, net et gai.

CHAPITRE IV

AM TIMANE, LE OUADAÏ, LE KANEM, ZINDER, ALGER

24 mai. — J'ai dîné hier soir fort agréablement chez le chef de circonscription, avec un officier de passage, et M. Gustave Bimler, l'un des plus anciens colons du Tchad, quoique fort jeune encore ; il s'y est acquis par son énergie courageuse en même temps que par la droiture de son caractère et la correction de ses procédés, la considération et la sympathie générales.

Nous avons parlé notamment de l'autruche. On peut, paraît-il, la forcer avec un bon cheval. Elle gagne du terrain le premier quart d'heure, conserve encore quelque temps sa distance, et on la rejoint aisément ensuite. On en a tenté l'élevage, au Tchad, sans succès. L'autruche domestiquée y est infestée de parasites. Elle les tue à coups de bec, et abîme ses plumes. Elle a aussi de dangereux ennemis, les panthères. Elle s'apprivoise facilement, mais le mâle reste souvent irritable.

Les cavaliers arabes de la contrée et de certaines régions voisines forcent également l'éléphant. Lorsque l'animal est sur ses fins, ils le frappent de leurs sagaies à large fer aiguisé. Ils pratiquent parfois le piégeage, quoiqu'il soit interdit : un fossé en forme de cône renversé, recouvert de branchages. Ce procédé donne très peu de résultats. Seuls de très jeunes animaux et quelques femelles s'y laissent prendre.

La chasse à courre est pratiquée aussi pour le rhinocéros.

Le commerce de l'ivoire est assez actif. Pour fixer le prix qu'on le paye aux indigènes, on multiplie le nombre de kilogrammes représentant le poids de chaque pointe par lui-même plus un. Ainsi une pointe de 10 kilogrammes se paiera : $10 \times 11 = 110$ francs. Ces mêmes pointes

se revendent à Anvers environ 60 francs le kilogramme. Toutefois les dents dont le diamètre correspond à celui des billes de billard sur une longueur suffisante atteignent 135 francs le kilogramme.

La corne de rhinocéros, généralement exportée en Chine où elle entre dans la composition de certains médicaments, se vend, toujours à Anvers, environ 100 francs le kilogramme (1).

M. Bimler, qui est une autorité en matière de chasse au gros gibier, me donne de précieux conseils, et un renseignement plus précieux encore : il y a des éléphants sur ma route, entre Am Timane et Am Dam. Le Commandant de circonscription, à qui je dis mon vif désir d'en rencontrer, envoie prévenir les chefs de la contrée pour qu'ils me fassent parvenir à mon passage des indications sur la marche des troupeaux. J'emporterai d'Am Timane cet espoir, et le souvenir d'hôtes infiniment accueillants et cordiaux.

26 mai. — Je repars aujourd'hui. Nous nous sommes concertés hier, l'officier et moi, pour ne pas nous rencontrer sur la route, car nous allons tous deux à Abéché. C'est bien colonial. En France, manifester une telle préoccupation surprendrait. Ici, cela semble tout naturel. On est mieux, seul, dans les campements, souvent exigus. Le ravitaillement est plus facile. Enfin, ce n'est généralement pas pour y chercher la compagnie d'Européens qu'on vient en Afrique, lorsqu'on n'est déterminé que par ses goûts.

J'ai serré au fond d'une de mes cantines un pistolet du calibre de 11 mm. 25 que j'avais apporté en prévision de cas où un blocage de mon fusil me laisserait désarmé devant un animal dangereux. Théoriquement, c'est une précaution judicieuse. Pratiquement, je préfère décidément supprimer cette complication d'armement, qui, jusqu'ici, ne m'a rendu aucun service.

Ma caravane s'est un peu augmentée. Mon cheval, parti de Fort-Lamy par la route, selon mes instructions, est arrivé en bon état, sous la conduite d'un petit palefrenier, Ahmed, que j'avais engagé pour la circonstance. J'ai, en outre, avec moi, Denis et son aide Mahmadou,

(1) Tous ces prix, y compris celui qu'on payait aux indigènes ont augmenté, depuis lors, dans des proportions très sensibles.

Somali, un interprète du poste, nommé Abdoullahi, un nouveau chasseur, Aboukher, cinq conducteurs de bœufs, enfin un sergent, un caporal, quatre tirailleurs et deux gardes montés. Les Ouadaïens, quoique généralement paisibles, sont sujets à des actes de fanatisme individuel contre lesquels il est bon, paraît-il, de prendre quelques précautions (1).

J'ai envoyé en avant Aboukher et les deux gardes. Ils me précéderont d'une étape et rayonneront pour me renseigner sur les empreintes. Toutes mes ambitions cynégétiques se sont réveillées devant la possibilité de trouver des éléphants bientôt.

Nous ne faisons qu'une quinzaine de kilomètres et campons près d'une petite mare.

27 mai. — Nous arrivons dans la matinée à Diffei. Les chevaux sont tous en bon état. Les bœufs, bien choisis, portent allègrement leur charge habituelle (50 kilogrammes), à laquelle s'ajoute d'ordinaire, en vertu d'un usage dans lequel ils ne sont certainement pour rien, le poids de leur nonchalant conducteur. Le petit gibier est extrêmement abondant. Nous voyons, à faible distance, des bubales, des hippotragues, deux troupes de cynocéphales, de nombreuses pintades, un troupeau de plus de cent marabouts qui se dérangent à peine quand nous passons au milieu d'eux, et se bornent à nous regarder gravement, leur long bec pointu, à forte base, penché vers la terre.

Je campe sous un arbre, près du village. Vers quatre heures, une tornade s'annonçant, le chef a la prévenance de me faire apporter une case. Je vois tout à coup un toit conique en chaume qui paraît marcher dans la plaine, porté sur les épaules d'une vingtaine d'hommes. Il s'avance vers moi et s'arrête à quelques mètres. On plante en hâte un cercle de pieux terminés par deux branches en fourche, on le pose dessus, on entoure les pieux d'un secco qu'on fixe par des liens, et quand la pluie tombe, je suis à l'abri. La saison est beaucoup moins avancée que dans la région de Fort-Archambault, et les orages moins fréquents et moins forts.

28 mai. — Le sentier traverse une zone d'épineux clairsemés et

(1) La sécurité du pays est devenue satisfaisante par la suite.

rabougris. Je ne vois dans la matinée qu'une antilope et quelques pintades. Campé à Biéré.

29 mai. — Déjeuné à El Goz, couché à Am Tiour.

Une mauvaise nouvelle, aujourd'hui. L'un de mes chevaux a été piqué par des tsétsés. Les premiers symptômes morbides se manifestent. Il est perdu probablement.

Vu d'Am Tiour, le paysage est fort peu récréatif. Devant nous — trop près — une colline dresse son mur vert-sombre ; le sol, défriché en partie, sur lequel les cases sont construites, descend en pente douce vers le pied de ce mur. A gauche, à droite, d'autres collines, moins hautes, un peu plus éloignées.

J'ai fait porter ma table et ma chaise sur un espace ombragé, à quelque distance de tout mon monde, campé du côté opposé. Je regarde Denis faire sa cuisine. Au départ, il a eu une vive discussion avec le conducteur d'un des bœufs, petit vieillard aux jambes arquées, tout édenté, à la figure enfantine. Denis voulait mettre son poulet sur le bœuf. Il a un poulet depuis quelques jours, comme d'autres ont un chien. L'origine de cette volaille s'enveloppe de mystère. Où l'a-t-il prise ? A qui, comment ? Je l'ignore. Toujours est-il qu'elle s'est mise en tête de partager régulièrement mon domicile. A peine suis-je à l'étape, sous ma tente ou dans une case, que le poulet arrive. Quand j'ai un projectile à portée de la main, je le lui lance, en poussant des cris. Il s'en va majestueusement et revient cinq minutes après. Alors, j'appelle Somali, qui l'attrape, et on l'attache. Je suis délivré.

Le petit vieux, qui a certainement de soixante-dix à quatre-vingts ans, a tenu tête à Denis un bon moment, sans que je m'explique le motif de sa résistance. Enfin il a cédé et pris la bestiole. Tout est bien qui finit bien.

Maintenant, Denis, à son tour, a l'air d'un poulet. Accroupi devant son feu, vêtu de loques blanches, il a les cuisses pliées et rapprochées comme si on l'avait ficelé pour le cuire. Je le vois très bien, à travers la clôture de sa case, délabrée et à claires-voies. En outre, je l'entends. Il appelle à tout instant, d'une voix autoritaire et supérieure : « Marmata ! Marmata ! » Le marmiton s'agite à ces ordres. C'est un tout petit bonhomme d'une dizaine d'années. Il a un gros ventre, comme

Je m'étais servi de balles de plomb durci, à enveloppe de maillechort, du poids de quinze grammes. On m'a rapporté l'une d'elles. Elle avait traversé une côte et s'était arrêtée dans le cœur.

* * *

Je suis arrivé quelques jours plus tard à Am Dam, grand village aux habitants peu accueillants, et après m'y être arrêté vingt-quatre heures, j'ai continué ma route vers Abéché, la capitale du Ouadaï, dont je n'étais plus qu'à une faible distance. On y accède, de ce côté, par un sentier coupé d'escarpements rocheux, qui descend lentement dans l'immense cuvette où s'étale la ville. De basses collines bornent l'horizon de toutes parts. C'est un croisement important de routes commerciales. Je venais par le Sud ; par l'Est, on va à El Facher et à Khartoum ; par le Nord dans l'Ennedi, au Borkou, au Tibesti, en Tripolitaine ; par l'Ouest au lac Tchad. Il y avait jadis à Abéché, douze mille indigènes environ. La famine de 1913-1914 a réduit ce chiffre à huit mille. Un assez grand nombre de tribus sont représentées. Il y a même un petit groupement touareg. Je m'y suis reposé quelques jours dans des conditions fort agréables. Après quoi, je me suis dirigé sur Oum Hadjer, notre poste le plus proche vers l'Ouest. J'ai vu les traces du passage, déjà très ancien, de quelques éléphants près de Birket Fatmé, sur le fleuve Batha, et en divers endroits des empreintes de lions et de panthères. J'ai tué, pour mes hommes, quelques gazelles et antilopes. Mais le gibier avait cessé de tenir, comme au cours de ces dernières semaines, une place importante dans mes préoccupations, et j'étais désormais tout à ma route. D'Oum Hadjer, je suis allé, par une contrée sans pittoresque, à Ati, où j'ai laissé les gens d'Am Timane, et de là, j'ai pris le chemin du lac Tchad, par Moussoro et Mao. Ce furent d'abord les longues ondulations sablonneuses et pâles du Kanem. Ses cuvettes où le natron (1) met parfois un admirable fond de neige, ses palmiers doum aux troncs nus et ramifiés, aux têtes rondes, contribuent à lui donner une physionomie particulière. Le désert, vêtu de grâce et de mélanco-

(1) Sorte de sel recherché dans toute l'Afrique Centrale pour l'hygiène du bétail.

lie, s'y annonce sous une végétation légère, et ses sites sont parfois d'une émouvante poésie.

Je tenais à voir le lac, où l'on allait encore assez peu ; comme je comptais me rendre à Fort-Lamy, j'ai projeté de le traverser, et, n'ayant pas d'autre embarcation à ma disposition, de le traverser en pirogue. Il est sujet à de brusques tornades pendant la saison des pluies. Elles disparaissent avec celle-ci, c'est-à-dire en général vers novembre. On était alors en août. Un orage, qui m'a surpris au milieu de son immense nappe — sa superficie est environ quarante-deux fois celle du lac de Genève ; sa profondeur maximum, 6 mètres environ, sa profondeur moyenne, 1 m. 50 — a eu pour double résultat de mettre mes embarcations en pitoyable état et de m'infliger un retard durant lequel mes vivres se sont trouvés complètement épuisés. Il m'a fallu regagner la côte au plus vite. Je n'ai pas insisté dans ma tentative, car la traversée avait été faite maintes fois en baleinière ou en vapeur. Ce n'eût été qu'un record (1) de canotage sans intérêt et j'avais autre chose à faire. J'ai donc pris la route de Massakori. Un courrier que j'ai rencontré à ce poste m'a dispensé d'aller à Fort-Lamy et je suis remonté, par Ngouri, sur Rig Rig et Nguigmi. La Mission Meynier-Joalland suivit ce chemin, en sens inverse, après la date glorieuse — 23 octobre 1899 — où, venant de Dakar, elle atteignit le lac Tchad. Le lieutenant Meynier, aujourd'hui général, tua un rhinocéros non loin de Nguigmi. Il y a encore, un peu plus au Sud, quelques éléphants.

J'avais quitté l'Afrique Equatoriale française : Nguigmi appartient à la colonie du Niger.

Le commandant Bettembourg s'y trouvait avec sa femme, — la première Française qui ait atteint le lac Tchad. — Il connaissait admirablement le Sahara, où il avait longuement voyagé, et durant les trois semaines que nous avons passées ensemble pour nous rendre à Zinder, où ses fonctions le rappelaient, il m'a donné, en vue de la partie désert-

(1) Le mot « record » même n'aurait pas été justifié dans son sens sportif. Le lac Tchad avait déjà été traversé dans ces conditions une quinzaine d'années plus tôt, c'est-à-dire à une époque où le fait avait une toute autre valeur, par un Européen au moins, le sergent Dubost, aujourd'hui chef de bataillon d'infanterie coloniale.

CHAPITRE VIII

DANS LA RÉGION DE FORT-ARCHAMBAULT

Le 14 mai, je me remettais en route pour aller chasser le rhinocéros un peu plus au Sud. J'avais avec moi le même personnel, diminué de Brahim, et augmenté de deux gardes de Fort-Archambault. J'ai couché le premier jour à Maïmara, où j'ai dû user à nouveau de pression pour avoir les vivres nécessaires. C'est une question qui intervient souvent.

Le 16, après avoir traversé le Chari, j'ai suivi inutilement une piste de rhinocéros, et blessé un buffle qu'il m'a été impossible de rejoindre ; tombé sur le coup, il s'était remis sur pied à mon approche et s'était enfui. Il faisait partie d'un troupeau et nous avons vraisemblablement pris le change.

17 mai. — A une heure du camp, après une nuit durant laquelle deux lions ont crié plusieurs fois dans le voisinage, je rencontre une voie de rhinocéros du matin. Trois quarts d'heure plus tard, nous arrivons à un endroit où l'animal s'est couché ; mais l'empreinte du corps est de la nuit ; la rosée a mouillé les brins d'herbe qui s'y trouvent, ils étaient donc à découvert à l'aurore. C'est une contradiction qui ne peut s'expliquer que d'une manière : nous avons, comme hier, pris le change. Nous reprenons la piste à contre-pied et retrouvons bientôt, en effet, la bonne voie : elle s'accompagne, du reste, d'une autre : il y a deux bêtes, qui tantôt se séparent et tantôt se rejoignent : l'une très grosse, l'autre moyenne.

Peu après, Paki me fait signe de me tenir sur mes gardes. Les

arbustes, au feuillage vert clair, qui nous entourent, deviennent particulièrement serrés, et leur ombre a pu tenter notre gibier ; le rhinocéros, comme beaucoup d'autres animaux, dort pendant les heures chaudes ; puis il y a là des herbes dans lesquelles il se couche volontiers : jaunes et sèches en ce moment, clairsemées, elles ont de hautes tiges rondes qui atteignent par endroits deux mètres sur un centimètre de diamètre ; elles sont cassantes et sonores, et le dormeur s'y trouve plus en sûreté parce qu'elles l'avertissent ainsi de toute approche. Nous nous en apercevons cinq minutes plus tard. A trente mètres de nous, un souffle bref bien connu, le bruit d'une masse qui se lève précipitamment, puis d'une lourde course qui s'éloigne ; il est parti. Sans perdre de temps à échanger des réflexions, nous nous hâtons sur les pas de la bête ; mais il ne s'est pas écoulé cinq secondes, qu'un autre souffle, presque au même endroit, nous cloue sur place. Le silence, cette fois, s'est rétabli aussitôt. Le second rhinocéros, est là, probablement disposé à combattre, car il ne fuit pas.

Je tourne doucement et j'ai tout de suite la chance de l'apercevoir presque en entier, par un trou du feuillage. Je lève mon fusil avec lenteur pour éviter d'être entendu, car il est tout près et l'endroit ne me permettrait pas, s'il chargeait, de me déplacer rapidement. Il a, à mon premier coup, un léger frémissement, et reste immobile ; il tombe au second, se relève, retombe sous une nouvelle balle, et je l'achève sans peine. C'est un mâle adulte, le plus petit des deux. Il n'y a plus qu'à rentrer, l'autre a entendu les détonations et courra longtemps.

Je suis pourtant forcé de revenir après déjeuner. Les gens que j'ai laissés en arrière, ont, me dit-on, volé et caché la plus grande partie de la viande. Ce sont des hommes du voisinage. Ils iront la chercher lorsque je serai parti. Je constate en effet qu'il ne reste plus rien, alors qu'on n'a apporté au camp qu'une quantité dérisoire. Ils mettent le fait sur le compte des vautours. Mensonge évident. J'interviens énergiquement, mais il est impossible de retrouver quoi que ce soit. Je reprends le chemin de ma tente.

Je ne devais pas regretter mon déplacement. Après une demi-heure de marche, je trouve au pied d'un bel arbre, isolé dans une grande clairière, la trace de deux autres rhinocéros qui, après avoir dormi, viennent de se lever à l'instant. Je prends immédiatement la piste, très nette, très

facile. Ce sont encore deux bêtes de tailles sensiblement différentes, l'une grosse, l'autre moyenne, d'après les dimensions de leurs pieds.

Elles ont marché d'abord, puis se sont mises à courir. Nous aurai-elles entendu ? Je regarde anxieusement les empreintes. Elles courent toujours. Mais voici qu'enfin l'ongle de devant — le rhinocéros a trois ongles, dont l'un occupe toute la partie antérieure du pied, les deux autres formant les côtés de la partie centrale, — est moins profondément piqué ; puis il cesse tout à fait de l'être ; les pachydermes se sont rassurés.

Un peu plus loin, en traversant un petit bois vert et dense, nous les découvrons dans un fourré. Je les vois assez bien tous deux, se faisant presque face. Je tire sur le plus gros, qui disparaît immédiatement ; j'ai le temps d'envoyer une balle au petit, qui s'enfuit aussi. Je crains de les perdre, et je me hâte de les suivre.

Cinq minutes plus tard, nous rejoignons le premier, qui marche avec peine, pesamment. Mon coup de fusil l'arrête. Il s'agite sur place. Je redouble, il tombe.

Nous approchons. Il est couché sur le ventre, les pattes repliées sous lui, et balance violemment sa tête. Il faut plusieurs cartouches pour l'achever. Puis nous nous jetons sur les traces de l'autre. Il a une patte cassée, et laisse beaucoup de sang aux arbres.

Après un quart d'heure, malheureusement, il devient nécessaire de songer au retour. Le soleil descend, et il ne faut pas que la nuit nous surprenne dans ce bois, infesté de rhinocéros, comme l'attestent les pistes qui se croisent en tous sens. Rien ne m'est plus désagréable que d'abandonner un gibier blessé grièvement. Le minimum de la pitié exigible, à la chasse, est d'abrèger au moins le plus possible l'agonie des animaux destinés à ne pas guérir.

Nous ne sommes pas très loin du campement. J'y arrive à la nuit. Quand j'ai dîné, je fais mettre mon lit hors de ma tente, car il fait très chaud ce soir. Mais je m'éloigne avec soin d'un arbre qui abrite en partie celle-ci. Les indigènes le nomment ici *mostura*. Il porte, suspendu à de longs fils, de nombreux fruits d'un gris blanchâtre, ronds et allongés comme de très grosses saucisses, durs comme des courges et d'un poids de plusieurs kilogrammes ; l'un de ces fruits se détache de temps à autre, à la grande satisfaction des rhinocéros, qui les recherchent, mais au grand péril des gens exposés à les recevoir sur la tête.

19 mai. — Mon but tout indiqué, le matin, est le corps de l'animal abattu. Je le mesure. C'est le plus grand que j'aie tué. Il a, du nez à la naissance de la queue, 2 m. 90. Pour d'autres contrées, d'ailleurs, il serait petit : on en cite, au Kenya, de douze pieds un pouce, soit 3 m. 67. J'en aurais douté si je n'avais trouvé cette précision dans Lydekker.

Mes coups de fusil ont éloigné les hôtes du bois. Nos recherches en vue de trouver une autre piste restent infructueuses.

Nouveau vol de viande, de la part des porteurs. Punition.

20 mai. — Nous gagnons en trois heures le petit village de Motokaba, par un sentier qui chemine entre des arbustes, avec des aperçus sur les belles prairies dont est faite la rive du fleuve, très voisin. Pas une trace.

Je m'installe, tandis qu'on reconnaît le pays. L'atmosphère, autour de moi, se charge bientôt, comme après toutes les chasses fructueuses, d'une odeur de viande et de graisse ; les cornes qui sèchent au soleil, les lanières de venaison qui boucanent sur de petites plates-formes de branchages, répandent de pénibles senteurs ; tous les hommes, et mes boys eux-mêmes, ont en outre si affectueusement manipulé leurs rations que je sens à plusieurs pas l'approche de l'un quelconque d'entre eux.

Le rapport, le soir, est négatif.

21 mai. — Une belle piste aplanie, large de quatre mètres, nous conduit à Béguigui, où je m'arrête. Nous ne rencontrons que des bubales et un guib.

La femme d'un de mes gardes vient s'asseoir à terre, près de ma table, pendant que je déjeune, pour attirer mon attention. Je la questionne. Elle n'est pas satisfaite, ce qui d'ailleurs n'altère en rien sa bonne humeur. Hier soir, son époux, avec mon autorisation, avait engagé pour elle, à Motokaba, une jeune servante, destinée à l'aider quotidiennement dans la cuisson des aliments du ménage. Celle-ci a partagé son repas, s'est dite satisfaite de l'accompagner, s'est montrée douce et soumise. Elles ont couché sur des nattes voisines, dans la même case. Mais durant la nuit, la Sara, prudente, et craignant tout d'un événement aussi inattendu, s'est levée sans bruit et s'est enfuie dans la brousse. L'autre est déçue et froissée. Je n'en peux mais. Je désire néanmoins

lui donner le témoignage de ma condoléance. J'ai laissé un peu d'un maigre poulet qui forme le principal de ma chère. Je le lui tends. Elle le prend, visiblement flattée.

Elle a posé par terre un petit miroir qu'elle avait avec elle. Elle retire les morceaux du plat avec la fourchette que j'y ai laissée, les prend dans ses doigts et les range avec soin sur le miroir. Par terre, cela croquerait sous les dents. Puis elle me rend le plat vide.

Deux de mes hommes se présentent à ce moment. On a relevé, pas très loin, une trace de rhinocéros du matin. J'hésite, car il est déjà deux heures, et si l'animal a marché sans trop de détours, nous risquons de n'être au lieu de sa sieste qu'après son réveil et son départ. Un autre indigène les suit de peu : il y a deux rhinocéros et non pas un ; il les a vus par corps ; son compagnon est resté près d'eux pour surveiller leurs mouvements. Je n'aime pas beaucoup ce procédé ; la sentinelle peut être entendue ou sentie, et le gibier, quand on arrive, s'il n'a pas fui, est déjà en éveil. Pourtant, il est des cas où il simplifie beaucoup les recherches et surtout l'approche. On peut marcher plus vite. On va droit au but, et on ne commence à prendre des précautions que lorsqu'elles sont vraiment nécessaires.

J'y vais. C'est à plus d'une heure. L'homme est là, mais les rhinocéros n'y sont plus. Ils se sont remis en route, sans hâte, du reste, pour manger. Il a eu le bon esprit de ne pas les suivre. Nous allons les trouver facilement. Ce sont les circonstances les plus favorables. Les bêtes cherchent, tirent ou frôlent des branches, sont absorbées par le choix du meilleur feuillage ; on les surprend. Durant leur repos, on les rattrape plus vite, mais ils sont alors immobiles ; les mouches, qui taquinent leurs oreilles, les tiennent souvent éveillées, et le moindre bruit les alerte.

Nous suivons quelques minutes les traces, dans le fourré ; tout à coup, Paki attire mon attention : il semble qu'on entende quelque chose, très près. Nous nous immobilisons pour prêter l'oreille. Cela cesse, puis reprend. Aucun doute. C'est un animal qui mange. L'un des rhinocéros au moins est là.

Je suis toujours surpris du peu de bruit que font la plupart des animaux sauvages. Ils passent à travers la brousse la plus épaisse comme s'ils n'y dérangeaient rien. Ils semblent cuirassés de silence. Les élé-

phants seuls se signalent davantage, et encore bien peu, relativement à leur volume et à leur poids.

Avec des précautions infinies, lentement, l'œil aux aguets, le doigt sur la détente de mon arme, je me rapproche de quelques pas, et découvre la bête : elle se détache bien, dans une petite clairière qui n'est guère plus longue qu'elle, et que le soleil éclaire en partie par dessus les arbustes aux branches enchevêtrées qui l'entourent. Je vise le défaut de l'épaule, tout prêt à me jeter de côté s'il le faut ; le rhinocéros tombe, se relève et disparaît derrière une termitière voisine. Je le revois comme il la dépasse, ou tout au moins je crois que c'est lui ; je tire de nouveau.

Mon coup ne fait que l'arrêter. Il reste debout, et plein de vigueur, nous cherche en tournant sur lui-même et s'agitant furieusement. Je tire deux fois encore. Il ne tombe pas, mais ne bouge plus.

Un tumulte fait de voix, de froissements de feuillage, puis d'une course pesante qui arrive en trombe, attire impérieusement, à ce moment même, mon regard et mon attention : c'est celui sur lequel j'ai fait feu d'abord, qui nous a sentis et qui charge. Ils étaient là tous les deux. Le second était derrière la termitière. Je les ai confondus.

Deux balles, l'une de moi, l'autre de Paki, le jettent par terre presque à nos pieds. Il cherche à se relever en poussant des cris sauvages, mais ne peut y parvenir. Nous n'avons qu'à nous reculer un peu. Celui-là n'est plus à craindre.

C'est le plus gros des deux.

L'autre, durant ce temps, s'est déplacé de deux mètres, et la termitière me le cache une fois de plus, mais les exclamations et l'agitation des pisteurs m'indiquent qu'il est redevenu menaçant. Je grimpe en hâte sur la termitière, je le vois, je redescends parce que je n'ai pas l'équilibre voulu pour tirer, et, à cinq mètres, je l'abats. Maintenant, deux balles bien placées, et tout est fini. Le mâle a 2 m. 65 de la naissance de la queue à l'extrémité du museau ; la plus petite de ses cornes est légèrement biseautée à la partie postérieure ; elle a 0 m. 165 mesurée en épousant la courbure ; la plus grande a 0 m. 41. Le pied de devant 0 m. 19 × 0 m. 24 ; celui de derrière 0 m. 16 × 0 m. 22. La femelle a 2 m. 30 de long, avec des cornes de 0 m. 135 et 0 m. 22. J'admire les règlements de chasse qui enjoignent d'épargner ces dernières, dans

cette brousse et dans ces conditions. Tout au plus peut-on le recommander, et pénaliser l'erreur, mais sans en faire un délit.

21-25 *mai*. — Je n'ai rien ajouté à mon tableau du 21 au 25 mai. J'ai chassé un nouveau couple de rhinocéros, blessé l'un d'eux, mais sans autre résultat qu'une très longue et vaine poursuite.

Je vais faire encore une tentative et je quitterai la contrée ; d'autant plus qu'un cas de variole vient de se déclarer parmi mes porteurs, et que je n'ai pas de vaccin.

26 *mai*. — C'est mon dernier essai ici. Je ne pars qu'à six heures et demie, car tout le monde est fatigué, et je le suis moi-même. Les derniers jours ont été rudes. Puis l'atmosphère est chargée d'orage, et la tension électrique est pénible.

En deux heures, nous ne relevons que des traces de la veille : girafes, buffles, rhinocéros. Peu après, quelque chose d'intéressant nous arrête tous : sur le sol qu'une mince couche de sable recouvre à cet endroit, on distingue une surface du diamètre d'une très grande assiette, aux bords mal définis, qu'un corps pesant a aplatie. Sur cette surface, un réseau serré de raies très fines apparaît en léger relief ; il n'y a pas à s'y tromper ; c'est l'empreinte d'un pied d'éléphant, avec ses crevasses. Elle est de la veille.

La piste s'enfonce dans les broussailles, où, tout de suite, s'accuse le récent passage d'un troupeau : large avenue d'herbes aplaties contre le sol, d'arbustes couchés, arbres brisés ou renversés, crottins nombreux, par places. Ce sont des éléphants de grande taille. Ils viennent, me dit Paki, du Bangoran, peut-être de Ndioko, où chassent deux Européens, et se sont réfugiés dans cette région tranquille. Il avait eu, il y a deux mois, connaissance de leur présence. Mais il les croyait partis, et nul, d'ailleurs, ne les sait là. Il résulte des indices que nous recueillons qu'ils font le va-et-vient entre une mare, que nous voyons d'ici, et le bahr Keita, plus au Nord, dont la rive leur offre une végétation touffue. Il y a sur l'autre bord de ce dernier une ligne de villages peu espacés, qu'ils ne dépassent certainement pas. Nous devons donc les trouver assez facilement. Peut-être même allons-nous les voir revenir.

Je sacrifie momentanément toute autre chose. Un homme part

pour Krouari, où j'ai couché, pour dire à mes gens de rejoindre. Deux autres vont en reconnaissance. En prévision d'un après-midi laborieux, je m'étends par terre, dans cette fausse ombre de la savane, qui fait bien une tache sur le sol, mais une tache bigarrée où percent maints rayons, et où la réverbération d'alentour entretient une atmosphère brûlante ; j'ai tout de suite à éloigner, avec une branche, les tsétsés, et surtout d'odieuses petites mouches, fréquentes ici, si lentes qu'on les écrase le plus souvent en voulant les chasser, et qui laissent une odeur désagréable ensuite.

Mes deux hommes reviennent vers midi sans rapporter d'indication nouvelle. Mais ils ne sont pas allés loin, pour être là si tôt ! Je ne trouve, parmi les indigènes qu'une aide minime ; ils me secondent, en réalité, le moins possible. Nous allons coucher là et si nous n'entendons pas les animaux cette nuit, nous remonterons demain vers le bahr Keita. Paki estime que nous devons sûrement les rejoindre.

27 mai. — Rien de nouveau le matin. Je pars en avant, de bonne heure, avec Paki, Hassan, et quatre hommes armés de sagaies, dont deux connaissent bien le pays. Kaimaré porte mon second fusil. Un autre homme, mon appareil photographique et mon caoutchouc. Ahmed et le reste du détachement doivent nous suivre, à la trace, aussitôt ma tente démontée. Nous allons camper près du bahr, et organiser nos recherches.

La savane est ici fort belle, boisée de beaux arbres, avec de l'air et de larges espaces. Nous ne tardons pas à faire lever une troupe de girafes. L'une d'elles, immense, de robe assez foncée, s'arrête et, de trois quarts, nous regarde ; elle est à deux cents mètres. Elle s'en va bientôt et rejoint les autres. Elles s'effrayent toutes seules et prennent soudain le galop, avec de brusques changements de direction qui ploient leur corps d'un côté, puis jettent leur avant-main de l'autre ; elles donnent à chaque foulée une impression d'effort, comme si elles allaient passer un obstacle. Nous nous divertissons à les regarder.

Peu après, comme nous longeons un bois assez clair, un tialak se fait entendre, et je crois voir au même moment une jambe de derrière, semblable à celle d'un buffle, qui disparaît, suivant le mouvement d'un corps déjà caché par un fourré. Nous y allons, mais nous ne trouvons rien. Il n'y a pas d'empreintes. Je me suis trompé.

Un peu plus loin encore, incident plus intéressant. Paki, Hassan et deux hommes qui marchent en tête viennent de s'arrêter, en faisant signe de la main pour que tout le monde en fasse autant. Hassan arrive en hâte vers moi et me donne mon fusil sans rien me dire. Je l'arme, en étouffant le bruit de mon mieux dans mon mouchoir, et j'avance dans la direction qu'on me montre. Je ne sais absolument pas ce qu'il y a, sinon que c'est un des animaux dont la chasse m'intéresse, et qu'il doit être tout près, pour qu'on prenne tant de précautions.

Je suis promptement fixé : un grand rhinocéros est immobile à trente mètres de nous, à l'ombre d'un arbuste. Je tire, et il disparaît derrière un gros buisson. Je me porte en avant et le découvre aussitôt, immobile encore. Deux nouvelles balles l'abattent. C'est un mâle. Longueur 2 m. 63. Je mesure les animaux quand j'ai mon mètre, mais je l'oublie constamment.

Je laisse deux indigènes pour enlever les cornes et je reprends mon chemin. L'eau doit être tout près, car nous entendons des cynocéphales, et ils ne s'en éloignent jamais beaucoup. Enfin, le cri d'oiseaux aquatiques nous apprend que nous sommes arrivés, et nous découvrons une grande mare. Nous allons camper sous de beaux arbres. Je fais nettoyer l'endroit où j'installerai ma tente quand arrivera le convoi, qui ne peut tarder.

Trois heures plus tard, personne encore. Se seraient-ils tous arrêtés au rhinocéros ? Ce dernier est à une heure d'ici. J'y envoie un homme. Quand il revient, c'est pour me dire qu'il ne les a pas vus. Ahmed a perdu nos traces, ce n'est pas douteux.

C'est d'une maladresse insigne, mais la question n'est pas là : s'ils ont trouvé de l'eau, ils ne courent pas de risques. Dans le cas contraire, cela peut être plus ennuyeux. Paki me dit que sa femme, qui est avec eux, et trois de nos Saras, connaissent assez bien le coin où nous sommes. Puis le bahr n'est pas loin. Seulement, cela risque de nous retarder, et après notre heureuse chance d'hier, de tout compromettre. C'est agaçant.

Désœuvré, je me couche sur des feuilles ; mon déjeuner est resté en arrière, lui aussi ; il est avec eux. Je regarde autour de moi pour tromper mon ennui. Solidement fixé à la fourche d'un arbre, à quelques mètres, est un nid énorme et singulier. Il est fait principalement de menues

branches ; mais il a un volume de près d'un mètre cube, est clos de tous côtés, et présente seulement, tournée vers le sol, une petite ouverture circulaire. Durant que je l'examine, un oiseau gros comme un pigeon, que j'ai à peine le temps de voir, tant son vol est rapide et décidé, arrive tenant quelque chose dans son bec, et entre par le trou avec l'autorité et la précision d'un projectile. Aussitôt des piaillements sonores éclatent à l'intérieur. Ce sont les petits qui accueillent le visiteur. Puis, celui-ci ressort, aussi prompt, aussi impétueux. On le nomme, me dit Paki, le *gali*. Il est le sultan des oiseaux. Ils construisent pour lui son nid. Il se nourrit en partie de poisson.

Un bruit d'ailes, un peu plus loin, attire ensuite mon attention. Deux autres oiseaux, très foncés, de la taille du premier, viennent de se percher côte à côte sur une branche. A peine posés, ils se regardent, puis commencent un manège bizarre, qu'ils accompagnent de couacs véhéments analogues à des coassements de grenouilles : ils baissent brusquement la tête, plongent tout le haut de leur corps vers le sol, et le relèvent aussitôt pour incliner à son tour la partie postérieure : un mouvement de balancement, qu'ils répètent simultanément, mais en sens inverse, l'un baissant la tête pendant que l'autre la relève, et toujours en poussant leurs cris. Ils cessent enfin, prennent leur vol, vont se poser, cette fois, sur un tronc voisin, et s'y accrochent avec leurs griffes en se maintenant verticalement. C'est la première fois que je vois ces acrobates.

Cela m'a fait oublier mes gens. Kaimaré, qui est juché sur un arbre, n'a rien signalé. Paki, parti à leur recherche, revient après être allé jusqu'à l'endroit où nous avons entendu un tialak : il n'a pas coupé leurs traces. Il est cinq heures. J'aperçois maintenant, à l'Est, pas très loin, au-dessus des bois, une fumée qui monte vers le ciel. Cela ne peut être qu'un signal, et d'eux. Vite, un homme part de ce côté. Une demi-heure plus tard, il est de retour ; il s'est heurté au bahr Keita. Le feu est sur l'autre rive. Ils n'ont certainement pas pu le traverser, il est profond ici, et les crocodiles y ont mauvaise réputation. Ce n'est pas eux.

Tous les crocodiles, puisque j'en parle, ne sont pas redoutés des indigènes. J'ai vu jadis Ahmed, dans le lac Tchad, continuer à se baigner, alors qu'un de ces animaux venait d'entrer dans l'eau près de lui. Ailleurs, mes hommes prenaient, tout au contraire, le plus grand soin

de ne pas s'exposer à leurs attaques. En tout cas, les accidents sont fort rares dans les contrées que je connais.

Vers l'Ouest, maintenant, nous entendons comme un cri lointain. Mais il est impossible de répondre utilement ; le vent souffle violemment de là, il ne porterait pas le son. Je pars de ce côté avec Paki. Nous rentrons à la nuit, seuls. Qu'ont-ils bien pu faire, et où sont-ils ?

Alors, je fais élever un énorme bûcher, qu'on allume. Sa haute flamme doit rougir le ciel. Ils l'apercevront. Je mange un peu de viande de rhinocéros grillée, car je suis sans vivres. Nuit assez pénible, dévoré sans arrêt par les moustiques.

28 mai. — Il faut pourtant mettre fin à cette situation. A l'aube, je dépêche deux hommes, à tout hasard, vers le camp que j'ai quitté la veille. Peut-être, ayant perdu nos traces, Ahmed y sera-t-il retourné. Paki, de son côté, part pour un village dont nous ne sommes pas très éloignés, Motokaba, un homonyme de celui où j'étais il y a huit jours.

Une heure après, des « cou...ou...ou » se font entendre. Je me dirige, avec Hassan et Kaimaré, vers le point d'où ils partent. Nous répondons, on nous répond. Qui serait-ce, sinon nos hommes ?

En fait, ce n'est que Paki, mais avec de bonnes nouvelles. Il a rencontré des gens de Motokaba, qui me cherchaient. Tout mon monde y est au complet. Ils y sont arrivés dans l'après-midi, sans incident. Ils n'ont pas vu mon feu, mais on a supposé que j'étais par là. Hier soir déjà, le chef est venu à ma recherche. C'est lui qui a crié. Il voulait m'avertir qu'on avait entendu les éléphants tout près. Vite en route.

Nous longeons un petit bois à gauche, un étang à droite. Il y a des traces de rhinocéros partout. Voici enfin ma tente, des cases. Je déjeune et à onze heures, nous sommes en route pour Tarangara, ce qui va nous rapprocher sensiblement du lieu où l'on croit que se tient notre gibier. Toute la région déjà, dans l'espoir d'une abondante provision de viande, s'est mobilisée. A trois reprises, nous sommes rejoints par des gens qui nous apportent les dernières nouvelles. Nous arrivons à deux heures, et, sur le rapport qui m'est fait, nous repartons aussitôt ; mais les traces que nous trouvons alors sont du matin, et le troupeau paraît s'être déplacé assez sensiblement. Nous rentrons à six heures et demie, sans avoir rien fait que déterminer sa direction générale et son importance ;

vingt-cinq têtes environ ; ce n'est qu'une fraction. Nous partirons demain, pour les rejoindre cette fois.

29 mai. — Nous sommes en route de très bonne heure. On nous fait escorte. Puis les gens s'égrènent, avec des souhaits, et nous nous trouvons bientôt réduits à notre effectif de chasse habituel. J'ai laissé le convoi au village.

Vers huit heures, nous atteignons une vaste mare, couverte en partie de nénuphars ; il y a de nombreux canards, quelques aigrettes. Les hommes boivent et se baignent rapidement. Nous ne rencontrerons plus d'eau de la journée, dit Paki, qui connaît la région à fond. Cette connaissance du pays est d'ailleurs un point capital pour un chasseur. Il y a, avec le gros gibier, une sorte de stratégie de la chasse. S'il abandonne un canton, il faut savoir où il se dirige, par quel chemin on peut le suivre, et quelles ressources, quelles conditions de tout ordre, — ravitaillement, terrain praticable ou marécageux, densité de la végétation, etc. — ménage ce chemin. Il n'est pas impossible de s'en remettre au hasard. Beaucoup l'ont fait. Je le fais parfois moi-même. Mais ce peut-être l'origine de difficultés et d'échecs.

Le pays conserve d'une manière presque constante l'aspect d'un joli parc un peu sauvage, d'abord vert, aéré, lumineux. Puis nous pénétrons au contraire sous de sombres masses de verdure qui couvrent le sol en moutonnements épais, à la lisière d'une prairie. Il faut se baisser pour passer sous leur voûte. Un ruisseau paresseux s'attarde là.

C'est enfin la piste : empreintes du matin. Nous avons réussi, selon notre plan, à la couper, abrégeant ainsi très sensiblement notre trajet. Ils semblent avoir environ deux heures d'avance. Cela nous donne une excellente chance.

Nous faisons lever, peu après, à cent mètres sur notre droite, un trio de rhinocéros, qui s'enfuient à notre odeur, en soufflant avec dégoût. Je m'abstiens de tirer. Une détonation suffirait à compromettre le succès de la journée, surtout avec ces éléphants du Bangoran, qui sont très chassés, et ne se trompent pas à la signification d'un coup de feu.

Jusqu'à onze heures, rien ne viendra plus faire diversion à la monotonie de notre poursuite, à part une bande d'une douzaine de girafes que nous effarouchons en passant. Puis, quelque chose de très intéres-

sant : sous de gros arbres, une place longuement piétinée, où les éléphants se sont reposés et qu'ils ont quittée depuis peu. Nous sommes très près d'eux.

Nous pressons le pas, après avoir donné quelques instants à l'agréable constatation de cette circonstance favorable. Les marrons, dont la surface, tout à l'heure, était presque sèche, sont devenus bruns et humides. Ils sont en tas, ce qui prouve que les animaux ne se pressent pas. Encore un endroit où ceux-ci se sont arrêtés.

Cette fois, c'est moins satisfaisant. Contre toute attente, ils l'ont quitté en courant. Ils auraient donc perçu notre approche ? Le vent, très léger, est pour nous : je n'ai même pas besoin de jeter de poussière en l'air pour m'en convaincre ; chaque fois que nous allons dépasser ces crottins, — semés maintenant le long d'empreintes qui défoncent le sol — mon odorat les devine à vingt mètres de distance. Du reste, voici maintenant que le contraire se produit. L'odeur que je viens de sentir a son origine derrière moi. Le vent n'est pas constant dans sa direction. Il tourne par moments et, chaque fois, nous trahit. Tout s'explique. Le visage de Paki se renfrogne.

Nous marchons toujours, aussi vite, et avec le moins de bruit possible. C'est une impression curieuse de cheminer ainsi parmi des indices qui attestent avec tant d'évidence le voisinage d'une troupe d'animaux de cette taille, sans les voir ni les entendre, quelque diligence qu'on fasse sur leurs pas, comme si quelque anneau de Gygès les rendait invisibles.

Nous nous écartons de la piste. Nous allons la recouper un peu plus loin. La manœuvre réussit. Le troupeau s'est calmé. Il va maintenant, à nouveau, d'assurance. Il est tout près. Nous allons bientôt entendre ses cris, puis le voir.

Mais Paki, qui me précède de quelques pas, s'arrête, avec un geste d'impatience. C'est la malechance décidément ! Ils se sont remis à courir.

L'allure normale des animaux est le pas. Lorsqu'ils prennent le trot ou le galop, c'est neuf fois sur dix, — quatre vingt dix-neuf fois sur cent — qu'ils ont été effrayés.

Un quart d'heure de repos, que j'emploie à déjeuner. J'en profite pour dépêcher un indigène à Tarangara ; il assurera la liaison. En même temps, nous nous concertons. Mes hommes me demandent de prendre

la direction de l'eau, dont nous ne sommes plus très loin. La journée est très compromise. Ils ont soif. Allons.

Le bahr est vite atteint. Nous sentons tout d'un coup notre fatigue. Nous nous délassons quelques instants. Puis nous nous décidons à reprendre, déçus, le chemin du village ; qu'attendre désormais avec ce vent ?

Nous recoupons encore, fortuitement cette fois, la piste de nos animaux. Ils ont tourné. Ils se sont apaisés. Ils mangent en marchant. Tenterons-nous, à nouveau, la fortune ? Ou rentrerons-nous ce soir pour repartir demain avec le ravitaillement nécessaire, et ne plus abandonner alors ? Essayons encore. Et nous voici, à pas pressés, repris d'espoir, sur leurs traces.

Un quart d'heure tout au plus s'est écoulé. Je m'arrête net. Devant moi, à deux cents mètres, entre deux masses de verdure, il m'a semblé voir quelque chose apparaître, puis disparaître : un mouvement dans le paysage. Paki, qui me précédait, mais qui vient de s'arrêter aussi en n'entendant plus mes pas, me demande ce qu'il y a. Au même moment, de la masse de verdure de droite, un éléphant sort, qui se met immédiatement à courir. Un autre, très grand, lui succède dans l'instant. Ce dernier, soudain, nous fait face, en écartant ses grandes oreilles dont le plan s'immobilise perpendiculairement aux deux côtés de sa tête. Nous nous dissimulons de notre mieux. Il a dû voir quelque chose, mais le vent, par chance, se maintient en notre faveur. En effet, il se remet bientôt en route, tranquillement.

Je prends précipitamment mon fusil, des cartouches ; je fais signe aux hommes qui sont en arrière de s'arrêter ; et je pars, avec Paki et Hassan.

Cette fois, mon tour est venu. Je n'ai eu jusqu'ici qu'un rôle effacé. Certes, je me suis, depuis mes débuts, familiarisé avec les empreintes et les diverses particularités dont l'interprétation intéresse le chasseur ; mais je ne suis pas encore à même de diriger la chasse. Parfois certains détails, qui déterminent les initiatives de Paki, m'échappent complètement. La science des indices est, d'ailleurs, très longue à acquérir ; et on hésite longtemps dans son application. Quand il faut engager la chance d'une journée sur la nuance et le degré de sécheresse d'un brin d'herbe et autres constatations non moins délicates, on ne se risque que lorsqu'on est bien sûr de soi.



Une case à Oum Chalouba



Femmes goranes et troupeau au puits de l'Ouadi Kaourou



Mohammed, Sultan du Tama



Campement d'arabes Mahammides au Tama



A Goz Beida, un coin du poste



Filure de coton à Mangaré entre Goz Beida et Am Timane



Mais à partir de l'instant où je sens le gibier tout près et le dénouement imminent, quand, le doigt sur la gâchette de mon fusil chargé de ses quatre cartouches, je marche courbé en deux en ménageant mon souffle, l'œil aux aguets, prêt à l'action, je passe tout au contraire au premier plan. Je sais que de mon jugement, de mes qualités physiques, de mon sang-froid, de mon adresse, dépendent désormais presque entièrement le prix de nos efforts jusque-là concertés. Je suis la *prima spada* qui entre dans l'arène.

Le jeu de la *prima spada* devait d'ailleurs totalement manquer d'autorité ce jour-là.

Je les vois maintenant à soixante mètres, à travers un petit bois. Ils passent en terrain découvert, de l'autre côté de celui-ci, en le longeant. Paki me fait signe de tirer. Ils sont mal placés. Je lui indique que je désire approcher davantage.

Nous entrons dans le bois, nous faufile entre les branches à pas rapides. Il est touffu, mais sans excès. Il faut tantôt enjamber et tantôt se plier en deux, mais partout on peut passer presque sans bruit.

Le moment est venu. Nous nous sommes arrêtés. Le troupeau est à trente mètres. Il défile lentement, d'un gris très clair sous le soleil. Le plus gros des animaux reçoit ma première balle dans la cuisse, car il me tourne presque le dos. Il se retourne un peu en s'affaissant et reçoit la seconde dans l'épaule. Dès la première, tous ont fait halte. Ils vont fuir. Il faut se hâter. Celui-là m'est masqué maintenant. Je tire sur un autre. Avec les balles de mon dernier voyage, celles de quinze grammes, j'aurais déjà un résultat. Celles que j'emploie cette année sont plus légères ; je n'ai pas pu avoir ce que je désirais.

Il y a un flottement. Il semblerait qu'ils cherchent à s'orienter. Puis l'un d'eux se retourne et me fait face. Une balle — de Paki — l'atteint, lui aussi. Tous alors imitent son mouvement. Ils ne se sauvent pas, comme je m'y attendais. Au contraire, les voici rangés presque en ligne, comme un peloton formé en bataille, qui me regardent. Je tire à nouveau.

Et soudain arrive la seule chose que je n'aie pas prévue. Ce ne sont plus des bêtes affolées que j'ai devant moi. Ce sont des bêtes furieuses. Au lieu de se disperser, de disparaître, comme d'ordinaire, trois ou quatre des animaux lèvent leur trompe verticalement en poussant des cris

de rage, et tout le troupeau, au galop de charge, dans un fracas de branches brisées, d'arbustes écrasés, se précipite sur moi.

« Cours, Sidi ». « Cours, Sidi », me crie Paki, qui me donne l'exemple et file à toutes jambes dans les broussailles, où Hassan l'a déjà précédé.

Je me précipite sur ses traces. Le bruit, derrière, est formidable. Je me cogne dans un arbre, je bute, je perds mon casque ; j'ai la chance de ne pas tomber, sans quoi j'étais rejoint. J'ai eu pendant quelques instants le sentiment de ma mort inévitable. Quel espoir raisonnable d'échapper à cette vingtaine de géants, lancés à toute allure à ma poursuite, dont j'entendais, à une quinzaine de mètres déjà, le galop forcené et les cris ? Quel défense, quel refuge ?

Cependant l'habileté de Paki m'avait sauvé. Livré à moi-même, je me serais hâté, instinctivement, de sortir du fourré, où tout gênait ma course, au lieu que les éléphants y passaient en trombe, sans même s'en apercevoir. Si j'avais fait cela, en effet, j'aurais été pris en moins d'une minute. Au contraire, en vieux routier, il s'est bien gardé de gagner le terrain découvert. Il est parti dans les broussailles, n'évitant que celles dont l'épaisseur l'eût par trop ralenti ; et dans une direction perpendiculaire à celle de nos adversaires.

Ceux-ci, emportés par leur élan, nous ont soudain perdus de vue. L'éléphant est mal doué sous ce rapport. Il semble n'avoir qu'une faible acuité visuelle. Il agit en général comme s'il ne distinguait guère un homme immobile des végétaux qui l'entourent : mais tout mouvement l'éclaire (1). Ils ont continué droit devant eux et se sont arrêtés à quatre-vingts mètres environ ; je les entends maintenant aller et venir sur place en poussant toujours leurs cris ; ils nous cherchent. Vont-ils revenir ?

Tout en respirant profondément pour reprendre haleine le plus vite possible, car ma course difficile et, il faut bien le dire, l'émotion, m'ont mis hors de souffle, je me couvre la tête de mes mains, afin d'éviter le soleil. Hassan va ramasser mon casque, me le rapporte. Je recharge mon fusil. Au même moment, Paki se précipite en avant et tire. Presque aussitôt, je suis à ses côtés. L'un des éléphants nous a découverts et vient sur nous. Il ne court pas. Il marche, d'un pas pressé.

(1) Voir aussi, à ce sujet, p. 161.

Je tire aussi, en visant bien. La bête s'immobilise. Je m'attends à voir apparaître les autres, fixés maintenant sur l'endroit où nous sommes. Je regarde les feuilles d'où vont émerger leurs masses grises. Il n'en est rien. Par un hasard heureux, le reste du troupeau, en entendant les coups de feu sans nous voir, n'a ressenti que la frayeur qui pour lui s'attache à ceux-ci. J'ai remarqué que les animaux les plus intelligents, et l'éléphant est incontestablement de ce nombre, donnent souvent les preuves d'une infériorité déconcertante lorsqu'une déduction, même très simple, est nécessaire ; et c'est fort heureux, dans certains cas, pour les chasseurs.

Nous n'avons plus qu'un adversaire. La partie est simplifiée. Du reste, il semble blessé à mort. Il est là, à trente mètres, bien visible, debout ; il ne bouge pas. J'ai déjà remarqué cette attitude chez certains animaux irrémédiablement atteints, mais que leurs jambes peuvent encore porter. Nous l'achevons sans qu'il tente un retour offensif. Il faut seize balles pour cela. Mon armement actuel n'est décidément pas ce qui conviendrait. Il augmente exagérément mes risques.

Nous nous engageons, dès qu'il n'est plus à craindre, sur les traces du troupeau, car le grand mâle que j'ai blessé au début est parti avec les autres. Il saigne beaucoup, et il est aisé de le suivre aux rougeurs. Mais après vingt minutes, voyant que le jour baisse, nous renonçons, et remettant au lendemain matin la suite de la chasse, nous revenons sur nos pas. Repos pour aujourd'hui : nous l'avons bien gagné, du reste.

Une heure plus tard, j'ai la surprise de voir arriver Ahmed et Kaimaré, qui, prévenus par l'homme que j'avais envoyé au village et supposant que je ne rentrerais pas ce soir, ont pris notre piste à tout hasard, coupant au plus court, par endroits, d'après les renseignements qui leur avaient été donnés, et m'apportent mon lit, ma moustiquaire, et un repas. Je passe une fin de soirée exquise, et je dors jusqu'au matin, d'un sommeil réparateur.

30 mai. — Au jour levant, j'envoie un homme sur la piste du blessé. Il revient au bout de deux heures. Le sang, semé par places en petites gouttes multiples, ce qui m'avait fait supposer une blessure au poumon, a cessé de couler. Toutes les traces sont mêlées. Les animaux ont couru constamment. Il sera très difficile désormais de les rejoindre. Je m'en

tiens là, et nous rentrons au village, où j'apprends que quatre d'entre eux sont passés tout près, durant la nuit, courant toujours. Nous avons bien fait de ne pas persévérer. Celui que nous avons abattu est un mâle, mais ses défenses, longues, minces, et d'un diamètre sensiblement égal partout, sont d'une femelle. De même que pour le rhinocéros, il est parfois malaisé de faire la distinction des deux sexes lorsque l'animal est vivant. Ce n'est pas que l'aspect soit tout à fait le même. Il y a d'abord cette différence entre les pointes. Les femelles d'éléphant sont aussi moins grandes. Elles ont le dos plus large avec une épine dorsale moins accusée, moins saillante, les pieds plus petits relativement à leur taille — plus arrondis souvent. Mais dans les conditions défectueuses dans lesquelles on voit généralement le gibier, on peut s'y tromper de très bonne foi. J'avais oublié d'emporter mon mètre et n'ai pas pris de mensurations. L'animal avait quatre ongles visibles aux pieds de devant, trois aux pieds de derrière.

31 mai. — Reposé par la journée d'hier, je reprends la chasse de bonne heure le matin, sans objectif précis cette fois. Je trouve, assez tard, la voie de deux rhinocéros ; leurs débris végétaux que nous ramassons, attestent qu'ils sont passés après le lever du soleil : feuilles encore souples et bien vertes, herbes vertes aussi présentant un reste appréciable de fraîcheur.

La terre est très dure, très sèche, sans poussière, et la piste, par endroits, presque nulle. Elle nous conduit à une vaste mare, puis à un borbier où les bêtes se sont souillées, s'y enfonçant profondément. Les seules traces de leur passage que nous relevions ensuite sont des houzuers — mince couche de boue grise, sèche à la surface, mais encore plastique, restée collée aux herbes ou aux arbustes qu'ils ont frôlés.

Onze heures arrivent. Nous dépassons plusieurs couverts où des rhinocéros raisonnables et tranquilles auraient pu faire une sieste parfaite. Il en est dont je me contenterais. Ils n'ont pas agréé à ce couple délicat. Qu'à cela ne tienne. Nous le suivrons dans ses moindres caprices — si nous pouvons.

Voici de nouveau des empreintes fraîches : au point le plus profond, la terre est un peu plus foncée : l'humidité qu'elle conservait

encore, à un ou deux centimètres de la surface du sol, n'a pas eu le temps de s'épuiser sous l'ardeur du soleil.

Et puis, plus rien. Le sol est redevenu d'une dureté de pierre. Nous cherchons jusqu'à une heure, inutilement. J'en ai assez, et je me décide à rentrer. Seule une pluie nous rendra, en imprégnant la terre, les facilités nécessaires.

Si le gibier m'a fait défaut, les espérances, au retour, ne me manquent pas. La femme de Paki, Agna, m'assure qu'en jetant dans une mare la tête d'un petit animal qui se nomme *ouga* en Banda, et même simplement un bois particulier, bien connu pour cette propriété, on provoque aisément une averse torrentielle. Ahmed, saisi d'émulation, me révèle qu'il existe dans les environs deux hommes qui peuvent, au seul examen de la terre, dévoiler avec précision l'avenir d'une chasse, d'une personne aussi, du reste. L'un d'eux, qui habite près du village, mais qui se trouve en ce moment — par malheur, — à la pêche, a déjà annoncé, l'autre jour, que je tuerais un éléphant. J'ajourne provisoirement la consultation de ces oracles, et je confère avec Paki. Il est d'avis de rester ici. Le gibier est abondant. Il ne nous manque qu'une bonne pluie. En cette saison, les tornades sont fréquentes. Ce n'est qu'un peu de patience à avoir. Il a raison. Attendons.

Le soir, il corrige sa frivole épouse. De même qu'à mon précédent voyage, dans cette même région, elle lui a donné, paraît-il, durant que nous chassions l'éléphant, de graves sujets de mécontentement.

1^{er} juin. — La tornade désirée a éclaté cette nuit. Elle m'a réveillé vers onze heures, et, au bruit du tonnerre, l'eau, traversant le toit de ma case, a copieusement inondé mon lit.

Ce matin, Agna est venue me montrer triomphalement deux espèces de racines en forme de navets, attachées l'une à l'autre, et toutes mouillées. C'est le fameux bois dont l'immersion fait pleuvoir. Elle a procédé, hier, à l'opération. De là cet heureux résultat.

Je voudrais profiter de ces circonstances favorables et partir au petit jour. Mais Paki ne semble pas pressé. Il désire se restaurer d'abord. Il mange avec appétit une abondante et affreuse pâtée. Je le laisse faire. Je ne veux pas brusquer ce vieux serviteur. Puis, je le connais assez pour savoir que la chasse n'en souffrira pas.

Enfin, nous nous mettons en route. Mais il doit être au moins sept heures et demie. Ma montre s'est arrêtée hier et je n'ai plus de précisions à cet égard. C'est gênant la nuit, et lorsque le ciel est couvert. Je projette d'emporter un réveil-matin. Cela me vaudra un sommeil tranquille. Au désert, on est toujours réveillé par les indigènes à l'heure qu'il faut. Ils connaissent bien la marche de certains astres, notamment de Vénus, et le ciel est généralement pur. Ici, il n'en est pas de même. Si je veux partir avant l'aube, il arrive qu'on m'éveille à onze heures du soir, — ou trop tard.

Mes hommes sont pâles — gris plutôt : le gris est la pâleur du noir — et défaits. Ce n'est pas qu'ils soient épuisés de fatigue, ni que leur santé soit altérée ; ils ont simplement passé la nuit à se gorger de viande, et ils en sont incommodés. Un peu d'exercice va les remettre.

J'apprends d'abord, en marchant, que le bahr près duquel se trouve notre village est le bahr Kéré, et non, comme je l'avais cru, le bahr Keïta.

Puis nous sommes arrêtés par le mugissement d'un buffle peu éloigné. Mais, après une courte hésitation, nous continuons notre route. Des buffles, j'en trouverai sur mon itinéraire ultérieur ; au lieu que la région du rhinocéros ne dépasse que de peu Fort-Archambault vers l'Ouest. Voici une empreinte de cynocéphale, dont le pied de derrière, mal dessiné, donne presque l'impression d'une trace de panthère ; des waterbucks, des cobs, une girafe isolée qui s'enfuit.

Nous traversons un petit bois où sont passés nos éléphants, il y a plusieurs jours. Une biche-cochon apparaît ensuite. Un de mes pisteurs l'approche à pas de loup et, à vingt mètres, lui lance sa longue sagaie. Il la manque de très peu.

Enfin, une trace de rhinocéros, la première. Il est certainement plus de neuf heures. Mais elle est nette, et du jour même : pas d'hésitation possible. Nous la suivons. Il y a deux animaux, de tailles sensiblement différentes.

Bientôt tout paraît indiquer leur présence proche, et nous n'avancions plus que pas à pas, nous attendant à les voir d'un moment à l'autre. En effet, nous les découvrons soudain : près du sol, droit devant nous, ces deux surfaces grises et arrondies sont leurs dos. Ils sont là, couchés, endormis sans doute.

Quatre de mes porteurs, qui sont venus sans que je m'en aperçoive, par curiosité, et qui auront de mes nouvelles ce soir, jugent opportun, devant l'imminence de faits nouveaux dont ils préfèrent n'être que les spectateurs lointains, de prendre la fuite. Les deux bêtes, immédiatement alertées, se lèvent d'un même mouvement. Le plus gros reçoit ma balle avant d'avoir fait un pas. L'autre disparaît dans le feuillage, mais je l'aperçois qui passe dans une petite éclaircie et je puis le tirer également.

Ils ne vont très loin ni l'un ni l'autre. Vite arrêtés, blessés grièvement tous deux, ils sont achevés en peu d'instant, sans péripéties. Longueur du plus gros : 2 m. 75.

Je les photographie, et nous allons rentrer, quand un homme du village nous rejoint en hâte. Paki, pour plus de sûreté, avait envoyé faire le bois d'un autre côté sans me le dire. On a repéré un animal, en ce moment couché, à quelques kilomètres du point où nous sommes.

Nous voici bientôt au lieu indiqué. Nous approchons en silence. L'homme qui nous guide montre un point et se range. Je le dépasse avec Paki, et arrive juste à temps pour voir la fin d'une croupe que la lente progression de son propriétaire, avançant sans hâte, fait disparaître aussitôt à mes yeux. Je tire au jugé : deux énormes bêtes, soufflant avec force, prennent la fuite d'un lourd galop. Puis, nous les entendons qui tournent sur place, cherchant notre vent, visiblement en dispositions belliqueuses.

Nous les rejoignons à pas prudents. Ce sont de dangereux adversaires, et qui ont, à la course, plus de vitesse et plus de fond qu'un homme — qu'un Européen surtout. Il n'est généralement pas difficile d'en éviter un, s'il est seul. Deux, cela complique la situation. J'aime mieux prendre l'initiative que la leur laisser. Deux balles suffisent pour l'un. Le second s'enfuit encore, mais je le découvre presque aussitôt après, debout et guettant, au milieu d'un épais buisson. Je le touche, lui aussi, deux fois ; il fait cinq cents mètres, et tombe ; une balle entre les deux oreilles met fin à son agonie. Le coup est à noter comme efficace, à condition, si la bête est debout, qu'elle ait la tête assez basse pour que la balle arrive à peu près normalement à l'os.

Il est midi. Je mesure le dernier — 2 m. 85 — sans prendre la peine de retourner jusqu'à l'autre.

Mon arrivée au village est le signal d'un hymne en mon honneur. Je suis assez satisfait, car je vais pouvoir quitter cette région, où je m'ennuie. Cela me fait neuf rhinocéros. C'est assez pour cette année. Je vais me mettre maintenant en quête d'éléphants et me rendre pour cela dans le haut Logone, que je ne connais pas encore.

L'annonce du retour à Fort-Archambault est accueillie avec joie. C'est, pour Mohammed et pour Kaimaré, le prochain départ pour Ounyanga et pour Fada, qu'ils vont respectivement regagner ; pour Ahmed, quelques jours dans une capitale ; pour Paki, la preuve que je suis satisfait.

Pendant que j'écris ces lignes, j'aperçois, sur le large espace vide qui sépare le campement du village, Ahmed et Mohammed qui livrent un combat aux porteurs. Ils se sont emparés chacun d'une épaisse natte de paille derrière laquelle ils s'abritent, accroupis, comme derrière un bouclier. Tantôt ils lancent un projectile à leurs adversaires, tantôt ils se portent rapidement de quelques mètres en avant ; c'est, appliquée d'instinct, la progression par bonds successifs. Mais, avant d'arriver à l'ennemi, Ahmed jette son bouclier et se sauve à toutes jambes, en poussant des cris aigus, poursuivi par Mohammed. Il a profité des préoccupations que la bataille donnait à son allié pour s'emparer traitreusement d'une de ses sandales, et il emporte son butin.

CHAPITRE IX

LE LOGONE OCCIDENTAL

2-8 juin. — Repos à Fort-Archambault.

J'ai profité de cet arrêt pour laisser séjourner quelques branches cassées sur le sol et rapprocher ensuite leurs aspects successifs de l'heure où je les avais séparées de l'arbre. Je n'ai pas obtenu de résultats susceptibles d'ajouter à la précision, très relative, des données que je possédais déjà. D'ailleurs, pour formuler des règles uniformément applicables, il faudrait tenir compte de l'humidité ou de la sécheresse du lieu, de la rosée du matin, qui ne se produit pas toujours avec la même abondance. Ce n'est généralement pas d'après un indice unique qu'on doit chercher à se faire une opinion exacte, mais d'après la concordance des témoignages fournis par plusieurs indices différents.

9 juin. — Je me dirige, par Koumra, sur Doba et Moundou. Doba est sur la Penndé ou Logone oriental, Moundou sur le Logone occidental. C'est, m'a-t-on dit, un pays exceptionnel au point de vue des éléphants.

Je viens d'arriver au premier campement de la route. Je suis parti tard, et j'y passerai la nuit.

Je n'ai plus ni Mohammed ni Kaimaré, ni Hassan. J'ai repris mon ancien serviteur Somali, que j'ai retrouvé ces jours-ci. J'ai engagé un boy du nom de Genjé, qui sait, au besoin, faire la cuisine. L'administrateur du poste a eu l'amabilité de me prêter un excellent interprète, Bembatou, car personne de mes hommes ne connaît le dialecte de la contrée dans laquelle je me rends. Ce personnel se complète de deux nouveaux miliciens.

La femme d'un de ces derniers procède, en ce moment, devant la case que j'ai concédée à son seigneur et maître, à une opération qui m'intrigue. Elle a ôté de ses bagages — qu'elle porte, en route, sur la tête, dans une grande cuvette de fer, — une bouteille pleine d'une matière jaunâtre, et un bol émaillé qu'une pâte d'un vilain brun remplit à moitié. De la bouteille, elle extrait, à l'aide de deux longues pailles, un peu du mystérieux ingrédient qu'elle renferme. Elle opère maintenant un mélange savant entre ce prélèvement et quelques pincées de la pâte brune. Elle finit par s'en frotter le corps. Une odeur aromatique, qui vient jusqu'à moi, se dégage au cours de l'opération.

Ce sont des soins de beauté.

Puis, elle enfonce une tige de fer évidée dans une corne creuse de jeune bubale, qui fait aussi partie de son nécessaire de toilette, retire la tige, se l'insère entre les paupières en crispant vigoureusement celles-ci, et la tire de manière à laisser sur ses cils et sur le bord de ses yeux une trace de kohl, bien visible malgré le ton foncé de sa peau. Cette opération s'accompagne d'une torsion de la bouche qui trahit l'effort de sa volonté. Mais la mode a ses exigences.

La tige de fer reprend ensuite sa place dans un sac de cuir, parmi les objets les plus divers, cependant qu'un bouchon de petites plumes d'autruche noires emprisonne à nouveau dans la corne le précieux produit.

Cette élégante a nom Fadmé.

10, 11 et 12 juin. — Deux étapes banales, et Koumra, qui n'a rien de bien intéressant non plus, mais c'est un gros village, avec un chef un peu plus important que ceux que je rencontre chaque jour. Il y a là un poste, en ce moment inoccupé. Une troupe d'environ deux cents indigènes vient à ma rencontre, et un orchestre de tam-tams et de clarinettes me berce de son harmonie jusqu'à l'arrivée. A peu près assourdi, je répons au compliment du chef, puis je m'installe sommairement. Soirée peu agréable. Ahmed s'est abominablement grisé et me fait un dîner que je ne puis manger, quoique je ne sois pas très difficile. Il a pris un aide à Fort-Archambault et s'en repose entièrement sur lui, sans vouloir que Genjé, qui pourrait le suppléer au besoin, s'en mêle. Je fais enfermer le coupable, pour la nuit, dans un bâtiment du poste affecté

aux prisonniers, et je congédie son aide, ce qui l'obligera à faire lui-même son service désormais.

Nous sommes maintenant en pleine saison des pluies. J'ai un imperméable, mais, comme tous ceux que j'ai emportés aux colonies jusqu'ici, il s'est mis, au bout de quelques mois, à prendre l'eau comme du papier buvard. Le temps est volontiers lourd et orageux en cette saison, de sorte que j'ai presque constamment très chaud, et les tornades s'accompagnent d'un abaissement de température très brusque et très sensible ; je crains, à recevoir des douches trop fréquentes dans ces conditions, d'être incommodé, d'autant plus qu'il me faut ensuite garder sur moi des vêtements mouillés jusqu'à l'étape, et j'essaie de faire perfectionner mon vêtement. On va le doubler extérieurement, sur le dos, de peaux de filali. Je m'en procure trois. Je ne puis malheureusement en avoir que deux jaunes et une rouge, et le résultat final est vraiment un peu voyant. Mais le graissage que je leur fais subir atténue le contraste de leurs couleurs, et je finis, non sans quelque bonne volonté, par trouver mon costume très comme il faut. Mes gens sont de cet avis et l'admirent beaucoup.

13 juin. — Nous partons vers trois heures. La route, à peu près droite, est large, sablée, envahie en partie par l'herbe nouvelle. De chaque côté, sous l'influence des pluies, une végétation sombre et monotone, mais de peu d'élévation, tend à prendre à la fois de l'épaisseur et de l'ampleur ; c'est une transition entre la savane et la forêt. Nous sommes baignés d'une odeur de terre riche, de plantes humides et chauffées, où se mêlent de temps à autre de vagues relents de pourriture ou de pénétrants parfums de fleurs. Somali relève les empreintes d'un buffle, passé hier ; il n'y a pas encore d'éléphants ici, les villages sont trop nombreux.

14-18 juin. — Je continue ma route et j'arrive le 15 à Doba. C'est un poste, mais les environs sont à peu près insoumis.

Mon premier soin est de me renseigner sur le gibier. Il faut, me dit-on, pousser jusqu'à Moundou, à soixante-quinze kilomètres plus loin. Les éléphants y sont très nombreux. Seulement on m'avertit qu'il est possible de les blesser, non de les tuer. Ils possèdent un pouvoir spécial qui met obstacle à ce que leurs blessures deviennent mor-

telles. C'est fort heureux pour eux, mais ennuyeux pour un chasseur.
Arrêt de trois jours à Doba.

19 juin. — Départ pour Moundou. Traversé la Penndé. Couché à Dungabo.

20 juin. — Dépassé dans l'après-midi Mbikou, dont les gens se sont fait remarquer dernièrement par un acte de rébellion armée. Le village semble absolument désert. Seuls, deux hommes, d'ailleurs à moitié gris, viennent nous montrer la piste qu'il faut prendre. Je gagne le village suivant, Baguere, où j'arrive vers quatre heures et demie, et où je m'installe dans la case misérable qui sert de campement, cependant qu'une tornade s'amoncelle en nuages ardoisés. Un indigène se présente, puis un autre. Le chef est absent. Mais on va apporter de l'eau et des vivres pour les porteurs. En attendant, on me présente un poulet et des œufs. Cela s'annonce assez bien.

A six heures toutefois, pas d'eau encore. Je dis à Bembatou, mon interprète, qu'il serait préférable d'envoyer les porteurs en chercher eux-mêmes. Il me répond qu'il se tient au courant, et que le capitat du chef est parti, avec trois hommes, dans ce but. C'est loin, voilà tout.

L'orage commence à gronder. La nuit tombe sur notre attente. J'entre dans ma petite case pour dîner. Bembatou vient me rendre compte qu'il est retourné au village, l'eau tardant toujours, et les porteurs ayant soif. Il a trouvé, dans la case du capitat, plusieurs indigènes qui l'ont invité grossièrement à quitter la place et l'ont menacé de leurs sagaies. Je dis à l'un de mes deux miliciens d'y aller à son tour. Le milicien me répond qu'il a peur. Je n'insiste pas. L'intervention d'un poltron n'avancera pas les choses.

Mais la question de l'eau domine les autres. Il faut que mes gens boivent. Quoique peu tenté par une promenade nocturne, — il n'y a pas de lune — à travers ce dédale de cases dont chacune abrite un ou plusieurs individus mal intentionnés, je me décide à y aller moi-même, en regrettant de ne l'avoir pas fait plus tôt : ce sera peu pratique à cette heure.

Je tire de ma cantine un petit pistolet et je le mets dans ma poche. Les deux gardes prennent leur fusil. Somali, Paki, Ahmed, le capitat

des porteurs, spontanément, se joignent à eux. On a allumé une torche. Je la fais éteindre. Il est inutile de nous signaler par sa lumière à des gens qui auraient sur nous l'avantage de voir sans être vus. D'ailleurs les éclairs se succèdent à des intervalles si rapprochés que nous suivons sans peine, entre les tiges du mil déjà haut, l'étroit sentier qui va nous conduire au groupe de cases le plus proche.

Nous en franchissons la petite enceinte et nous voici dans la place. Il s'agit maintenant d'avoir de l'eau, tout en évitant les incidents.

Des voix irritées s'élèvent, mais nul champion ne se présente. Pas d'eau dans la cour, mais dans une des cases, une immensealebasse en est pleine. Je la fais prendre. Aucune résistance. C'est un premier succès. Pour éviter l'énervement des gens, et faire connaître en même temps ma présence, je parle d'un ton très mesuré, — le calme de la voix exerce une influence sur les nerfs — et je plaisante par moments, compris ou non.

Deuxième groupe de cases. Là, le capitat du chef, revenu comme par enchantement, nous rejoint. Même opération. Maintenant, il nous guide lui-même vers un troisième groupe d'où sort, à notre approche, un homme menaçant ; ma vue le calme ; l'Européen a toujours plus ou moins de prestige ; et notre provision s'accroît encore. Nous avons finalement rallumé notre torche, car aucune difficulté sérieuse ne s'annonce. Dès que j'ai assez d'eau, nous regagnons le campement. Quant aux vivres, il n'en est plus question. Tout le monde, du reste, a mangé à midi, et nous pouvons à la rigueur nous en passer.

21 juin. — Ce matin, le chef lui-même me rend visite. Je lui dis ce qui s'est produit, et je l'avertis qu'à la longue, une pareille attitude lassera la patience des blancs ; je lui précise ce que cela veut dire, en exagérant même un peu. Il est troublé. S'il avait été là, me dit-il, j'aurais eu tout ce que je désirais. Mais il s'était absenté ; et tout le village était ivre. De son discours, cette fin seule est vraie. Nous partons.

Plus loin, accueil empressé. J'arrive le soir au bord du Logone occidental, c'est-à-dire, pour parler plus exactement, de la branche occidentale du Logone, d'où j'aperçois, sur l'autre rive, quelques cases basses couvertes de chaume dans une grande plaine verte : le poste de Moundou. Une demi-heure après, j'y suis reçu par l'adjutant-chef qui

l'occupe. J'apprends la présence, dans le voisinage, d'un chasseur professionnel d'éléphants, M. R..., qui d'ailleurs va partir.

La perception de l'impôt, me dit l'adjudant-chef, a donné lieu à quelques incidents dans la contrée. Mais il n'y a pas de méchanceté chez ces gens. Ce sont des sauvages sans aucun dressage. Beaucoup de diplomatie, une certaine fermeté, au besoin quelques démonstrations qui devront, autant que possible, demeurer pacifiques, suffiront à les amener à composition. Je suis absolument de son avis.

Il me signale l'existence de deux grands troupeaux d'éléphants, qui font le va-et-vient dans une région peu étendue autour du poste. Normalement, il doit exister un troisième troupeau au Sud-Est, près de Goré. Le rhinocéros n'est représenté que par un vieux couple qui se tient de l'autre côté du fleuve. Plus à l'Ouest, il n'y en a pas.

Deux hommes partent reconnaître, au point de vue du gibier, la partie de pays qui s'étend entre Moundou et Tabila, c'est-à-dire le côté opposé à celui où se tient en ce moment M. R...

22 juin. — Le rapport des deux hommes envoyés hier est négatif. Un renseignement qu'on me donne m'oriente vers Konchassa. Je me mets en route à deux heures, muni de deux jours de vivres pour n'être pas à la merci des villages, et accompagné d'un troisième garde qui assurera au besoin la liaison avec Moundou en vue de mon ravitaillement. La contrée, dans cette direction, est très bien disposée.

Nous traversons Tabila, ancien poste allemand, où sévit cruellement la maladie du sommeil, et Koubo, et nous couchons à Konchassa, où je suis fort bien accueilli. Vu quelques cobs, une piste de lion, une piste de panthère peu anciennes. Près du village, les indigènes ont établi un long barrage de branchages coupé de place en place par d'étroits couloirs de pieux alignés ; au-dessus de chacune de ces percées est un tronc d'arbre, que doit faire retomber toute tentative de passage. Ce sont des pièges du système que j'ai déjà vu — destinés ici aux petites antilopes.

Soirée froide et très humide.

24 juin. — Rapport négatif des gens qui hier, dès mon arrivée, étaient partis ou avaient feint de partir à la recherche des éléphants.

Bembatou vient alors me faire une communication. La chasse présente ici des difficultés d'un ordre particulier. Il y a aux environs trois hommes dont la bouche est mauvaise. Le père du chef de Konchassa est l'un d'eux. Ils sont, chacun pour son pays, les maîtres de la terre. Il convient que je leur fasse un modeste cadeau, — ce sera, en la circonstance, un pain de sel ; ils procéderont alors à une opération dont ils ont le secret, et qui lèvera tout obstacle.

Ahmed et Somali, qui ont écouté, sont absolument de cet avis, et me le disent, sans d'ailleurs, que je le leur aie demandé. Je ne puis dès lors que m'y ranger moi-même.

Bientôt après, les trois hommes sont là ; on est allé les chercher. Chacun d'eux tient à la main unealebasse où se trouve un peu d'un liquide qu'on vient de préparer dans une case. Ils s'accroupissent, rangés devant moi. Je leur fais remettre leurs présents. Alors, des restes d'un feu de la veille, ils tirent trois petits morceaux de charbon de bois et en mettent un dans chaque récipient. Le premier, le père du chef prononce quelques phrases : après quoi, il retire le morceau de charbon, le jette, et répand sur le sol le liquide dans lequel il a baigné. Son voisin, un autre vieillard, prend la parole à son tour. Il déracine avec soin deux brins d'herbe. Il les ajoute dans saalebasse et il verse, comme l'autre, le contenu de celle-ci devant lui. Le troisième l'imité, à part l'herbe. Je vois, quelques minutes plus tard, deux indigènes se mettre en route pour chercher les éléphants. Ceux d'hier n'avaient probablement rien fait. Ici, la patience est la première condition du succès.

Vers trois heures, les deux indigènes reviennent. Un énorme troupeau est rassemblé, paraît-il, à cinq heures de marche vers le Sud. Nous partirons demain matin avant le jour.

Je rappelle à Paki mes instructions. Néanmoins, comme c'est la première fois que je vais aborder une masse aussi considérable, je lui dis que je lui laisse provisoirement un peu de latitude, et je l'autorise à tirer chaque fois qu'un animal paraîtra menacer sa sécurité ou la mienne, soit par des démonstrations belliqueuses, soit simplement par la direction qu'il suivra ; tout en continuant de s'abstenir autant que possible de prendre pour objectif un animal non encore atteint. Lorsque j'aurai, une fois, vu par moi-même comment se présente une chasse de ce genre, je ramènerai son rôle à la normale.

CHAPITRE VIII

DANS LA RÉGION DE FORT-ARCHAMBAULT

Le 14 mai, je me remettai en route pour aller chasser le rhinocéros un peu plus au Sud. J'avais avec moi le même personnel, diminué de Brahim, et augmenté de deux gardes de Fort-Archambault. J'ai couché le premier jour à Maïmara, où j'ai dû user à nouveau de pression pour avoir les vivres nécessaires. C'est une question qui intervient souvent.

Le 16, après avoir traversé le Chari, j'ai suivi inutilement une piste de rhinocéros, et blessé un buffle qu'il m'a été impossible de rejoindre ; tombé sur le coup, il s'était remis sur pied à mon approche et s'était enfui. Il faisait partie d'un troupeau et nous avons vraisemblablement pris le change.

17 mai. — A une heure du camp, après une nuit durant laquelle deux lions ont crié plusieurs fois dans le voisinage, je rencontre une voie de rhinocéros du matin. Trois quarts d'heure plus tard, nous arrivons à un endroit où l'animal s'est couché ; mais l'empreinte du corps est de la nuit ; la rosée a mouillé les brins d'herbe qui s'y trouvent, ils étaient donc à découvert à l'aurore. C'est une contradiction qui ne peut s'expliquer que d'une manière : nous avons, comme hier, pris le change. Nous reprenons la piste à contre-pied et retrouvons bientôt, en effet, la bonne voie : elle s'accompagne, du reste, d'une autre : il y a deux bêtes, qui tantôt se séparent et tantôt se rejoignent : l'une très grosse, l'autre moyenne.

Peu après, Paki me fait signe de me tenir sur mes gardes. Les

arbustes, au feuillage vert clair, qui nous entourent, deviennent particulièrement serrés, et leur ombre a pu tenter notre gibier ; le rhinocéros, comme beaucoup d'autres animaux, dort pendant les heures chaudes ; puis il y a là des herbes dans lesquelles il se couche volontiers : jaunes et sèches en ce moment, clairsemées, elles ont de hautes tiges rondes qui atteignent par endroits deux mètres sur un centimètre de diamètre ; elles sont cassantes et sonores, et le dormeur s'y trouve plus en sûreté parce qu'elles l'avertissent ainsi de toute approche. Nous nous en apercevons cinq minutes plus tard. A trente mètres de nous, un souffle bref bien connu, le bruit d'une masse qui se lève précipitamment, puis d'une lourde course qui s'éloigne ; il est parti. Sans perdre de temps à échanger des réflexions, nous nous hâtons sur les pas de la bête ; mais il ne s'est pas écoulé cinq secondes, qu'un autre souffle, presque au même endroit, nous cloue sur place. Le silence, cette fois, s'est rétabli aussitôt. Le second rhinocéros, est là, probablement disposé à combattre, car il ne fuit pas.

Je tourne doucement et j'ai tout de suite la chance de l'apercevoir presque en entier, par un trou du feuillage. Je lève mon fusil avec lenteur pour éviter d'être entendu, car il est tout près et l'endroit ne me permettrait pas, s'il chargeait, de me déplacer rapidement. Il a, à mon premier coup, un léger frémissement, et reste immobile ; il tombe au second, se relève, retombe sous une nouvelle balle, et je l'achève sans peine. C'est un mâle adulte, le plus petit des deux. Il n'y a plus qu'à rentrer, l'autre a entendu les détonations et courra longtemps.

Je suis pourtant forcé de revenir après déjeuner. Les gens que j'ai laissés en arrière, ont, me dit-on, volé et caché la plus grande partie de la viande. Ce sont des hommes du voisinage. Ils iront la chercher lorsque je serai parti. Je constate en effet qu'il ne reste plus rien, alors qu'on n'a apporté au camp qu'une quantité dérisoire. Ils mettent le fait sur le compte des vautours. Mensonge évident. J'interviens énergiquement, mais il est impossible de retrouver quoi que ce soit. Je reprends le chemin de ma tente.

Je ne devais pas regretter mon déplacement. Après une demi-heure de marche, je trouve au pied d'un bel arbre, isolé dans une grande clairière, la trace de deux autres rhinocéros qui, après avoir dormi, viennent de se lever à l'instant. Je prends immédiatement la piste, très nette, très

facile. Ce sont encore deux bêtes de tailles sensiblement différentes, l'une grosse, l'autre moyenne, d'après les dimensions de leurs pieds.

Elles ont marché d'abord, puis se sont mises à courir. Nous aurai-elles entendu ? Je regarde anxieusement les empreintes. Elles courent toujours. Mais voici qu'enfin l'ongle de devant — le rhinocéros a trois ongles, dont l'un occupe toute la partie antérieure du pied, les deux autres formant les côtés de la partie centrale, — est moins profondément piqué ; puis il cesse tout à fait de l'être ; les pachydermes se sont rassurés.

Un peu plus loin, en traversant un petit bois vert et dense, nous les découvrons dans un fourré. Je les vois assez bien tous deux, se faisant presque face. Je tire sur le plus gros, qui disparaît immédiatement ; j'ai le temps d'envoyer une balle au petit, qui s'enfuit aussi. Je crains de les perdre, et je me hâte de les suivre.

Cinq minutes plus tard, nous rejoignons le premier, qui marche avec peine, pesamment. Mon coup de fusil l'arrête. Il s'agite sur place. Je redouble, il tombe.

Nous approchons. Il est couché sur le ventre, les pattes repliées sous lui, et balance violemment sa tête. Il faut plusieurs cartouches pour l'achever. Puis nous nous jetons sur les traces de l'autre. Il a une patte cassée, et laisse beaucoup de sang aux arbres.

Après un quart d'heure, malheureusement, il devient nécessaire de songer au retour. Le soleil descend, et il ne faut pas que la nuit nous surprenne dans ce bois, infesté de rhinocéros, comme l'attestent les pistes qui se croisent en tous sens. Rien ne m'est plus désagréable que d'abandonner un gibier blessé grièvement. Le minimum de la pitié exigible, à la chasse, est d'abrèger au moins le plus possible l'agonie des animaux destinés à ne pas guérir.

Nous ne sommes pas très loin du campement. J'y arrive à la nuit. Quand j'ai dîné, je fais mettre mon lit hors de ma tente, car il fait très chaud ce soir. Mais je m'éloigne avec soin d'un arbre qui abrite en partie celle-ci. Les indigènes le nomment ici *mostura*. Il porte, suspendu à de longs fils, de nombreux fruits d'un gris blanchâtre, ronds et allongés comme de très grosses saucisses, durs comme des courges et d'un poids de plusieurs kilogrammes ; l'un de ces fruits se détache de temps à autre, à la grande satisfaction des rhinocéros, qui les recherchent, mais au grand péril des gens exposés à les recevoir sur la tête.

19 mai. — Mon but tout indiqué, le matin, est le corps de l'animal abattu. Je le mesure. C'est le plus grand que j'aie tué. Il a, du nez à la naissance de la queue, 2 m. 90. Pour d'autres contrées, d'ailleurs, il serait petit : on en cite, au Kenya, de douze pieds un pouce, soit 3 m. 67. J'en aurais douté si je n'avais trouvé cette précision dans Lydekker.

Mes coups de fusil ont éloigné les hôtes du bois. Nos recherches en vue de trouver une autre piste restent infructueuses.

Nouveau vol de viande, de la part des porteurs. Punition.

20 mai. — Nous gagnons en trois heures le petit village de Motokaba, par un sentier qui chemine entre des arbustes, avec des aperçus sur les belles prairies dont est faite la rive du fleuve, très voisin. Pas une trace.

Je m'installe, tandis qu'on reconnaît le pays. L'atmosphère, autour de moi, se charge bientôt, comme après toutes les chasses fructueuses, d'une odeur de viande et de graisse ; les cornes qui sèchent au soleil, les lanières de venaison qui boucanent sur de petites plates-formes de branchages, répandent de pénibles senteurs ; tous les hommes, et mes boys eux-mêmes, ont en outre si affectueusement manipulé leurs rations que je sens à plusieurs pas l'approche de l'un quelconque d'entre eux.

Le rapport, le soir, est négatif.

21 mai. — Une belle piste aplanie, large de quatre mètres, nous conduit à Béguigui, où je m'arrête. Nous ne rencontrons que des bubales et un guib.

La femme d'un de mes gardes vient s'asseoir à terre, près de ma table, pendant que je déjeune, pour attirer mon attention. Je la questionne. Elle n'est pas satisfaite, ce qui d'ailleurs n'altère en rien sa bonne humeur. Hier soir, son époux, avec mon autorisation, avait engagé pour elle, à Motokaba, une jeune servante, destinée à l'aider quotidiennement dans la cuisson des aliments du ménage. Celle-ci a partagé son repas, s'est dite satisfaite de l'accompagner, s'est montrée douce et soumise. Elles ont couché sur des nattes voisines, dans la même case. Mais durant la nuit, la Sara, prudente, et craignant tout d'un événement aussi inattendu, s'est levée sans bruit et s'est enfuie dans la brousse. L'autre est déçue et froissée. Je n'en peux mais. Je désire néanmoins

lui donner le témoignage de ma condoléance. J'ai laissé un peu d'un maigre poulet qui forme le principal de ma chère. Je le lui tends. Elle le prend, visiblement flattée.

Elle a posé par terre un petit miroir qu'elle avait avec elle. Elle retire les morceaux du plat avec la fourchette que j'y ai laissée, les prend dans ses doigts et les range avec soin sur le miroir. Par terre, cela croquerait sous les dents. Puis elle me rend le plat vide.

Deux de mes hommes se présentent à ce moment. On a relevé, pas très loin, une trace de rhinocéros du matin. J'hésite, car il est déjà deux heures, et si l'animal a marché sans trop de détours, nous risquons de n'être au lieu de sa sieste qu'après son réveil et son départ. Un autre indigène les suit de peu : il y a deux rhinocéros et non pas un ; il les a vus par corps ; son compagnon est resté près d'eux pour surveiller leurs mouvements. Je n'aime pas beaucoup ce procédé ; la sentinelle peut être entendue ou sentie, et le gibier, quand on arrive, s'il n'a pas fui, est déjà en éveil. Pourtant, il est des cas où il simplifie beaucoup les recherches et surtout l'approche. On peut marcher plus vite. On va droit au but, et on ne commence à prendre des précautions que lorsqu'elles sont vraiment nécessaires.

J'y vais. C'est à plus d'une heure. L'homme est là, mais les rhinocéros n'y sont plus. Ils se sont remis en route, sans hâte, du reste, pour manger. Il a eu le bon esprit de ne pas les suivre. Nous allons les trouver facilement. Ce sont les circonstances les plus favorables. Les bêtes cherchent, tirent ou frôlent des branches, sont absorbées par le choix du meilleur feuillage ; on les surprend. Durant leur repos, on les rattrape plus vite, mais ils sont alors immobiles ; les mouches, qui taquinent leurs oreilles, les tiennent souvent éveillées, et le moindre bruit les alerte.

Nous suivons quelques minutes les traces, dans le fourré ; tout à coup, Paki attire mon attention : il semble qu'on entende quelque chose, très près. Nous nous immobilisons pour prêter l'oreille. Cela cesse, puis reprend. Aucun doute. C'est un animal qui mange. L'un des rhinocéros au moins est là.

Je suis toujours surpris du peu de bruit que font la plupart des animaux sauvages. Ils passent à travers la brousse la plus épaisse comme s'ils n'y dérangeaient rien. Ils semblent cuirassés de silence. Les élé-

phants seuls se signalent davantage, et encore bien peu, relativement à leur volume et à leur poids.

Avec des précautions infinies, lentement, l'œil aux aguets, le doigt sur la détente de mon arme, je me rapproche de quelques pas, et découvre la bête : elle se détache bien, dans une petite clairière qui n'est guère plus longue qu'elle, et que le soleil éclaire en partie par dessus les arbustes aux branches enchevêtrées qui l'entourent. Je vise le défaut de l'épaule, tout prêt à me jeter de côté s'il le faut ; le rhinocéros tombe, se relève et disparaît derrière une termitière voisine. Je le revois comme il la dépasse, ou tout au moins je crois que c'est lui ; je tire de nouveau.

Mon coup ne fait que l'arrêter. Il reste debout, et plein de vigueur, nous cherche en tournant sur lui-même et s'agitant furieusement. Je tire deux fois encore. Il ne tombe pas, mais ne bouge plus.

Un tumulte fait de voix, de froissements de feuillage, puis d'une course pesante qui arrive en trombe, attire impérieusement, à ce moment même, mon regard et mon attention : c'est celui sur lequel j'ai fait feu d'abord, qui nous a sentis et qui charge. Ils étaient là tous les deux. Le second était derrière la termitière. Je les ai confondus.

Deux balles, l'une de moi, l'autre de Paki, le jettent par terre presque à nos pieds. Il cherche à se relever en poussant des cris sauvages, mais ne peut y parvenir. Nous n'avons qu'à nous reculer un peu. Celui-là n'est plus à craindre.

C'est le plus gros des deux.

L'autre, durant ce temps, s'est déplacé de deux mètres, et la termitière me le cache une fois de plus, mais les exclamations et l'agitation des pisteurs m'indiquent qu'il est redevenu menaçant. Je grimpe en hâte sur la termitière, je le vois, je redescends parce que je n'ai pas l'équilibre voulu pour tirer, et, à cinq mètres, je l'abats. Maintenant, deux balles bien placées, et tout est fini. Le mâle a 2 m. 65 de la naissance de la queue à l'extrémité du museau ; la plus petite de ses cornes est légèrement biseautée à la partie postérieure ; elle a 0 m. 165 mesurée en épousant la courbure ; la plus grande a 0 m. 41. Le pied de devant 0 m. 19 × 0 m. 24 ; celui de derrière 0 m. 16 × 0 m. 22. La femelle a 2 m. 30 de long, avec des cornes de 0 m. 135 et 0 m. 22. J'admire les règlements de chasse qui enjoignent d'épargner ces dernières, dans

cette brousse et dans ces conditions. Tout au plus peut-on le recommander, et pénaliser l'erreur, mais sans en faire un délit.

21-25 *mai*. — Je n'ai rien ajouté à mon tableau du 21 au 25 mai. J'ai chassé un nouveau couple de rhinocéros, blessé l'un d'eux, mais sans autre résultat qu'une très longue et vaine poursuite.

Je vais faire encore une tentative et je quitterai la contrée ; d'autant plus qu'un cas de variole vient de se déclarer parmi mes porteurs, et que je n'ai pas de vaccin.

26 *mai*. — C'est mon dernier essai ici. Je ne pars qu'à six heures et demie, car tout le monde est fatigué, et je le suis moi-même. Les derniers jours ont été rudes. Puis l'atmosphère est chargée d'orage, et la tension électrique est pénible.

En deux heures, nous ne relevons que des traces de la veille : girafes, buffles, rhinocéros. Peu après, quelque chose d'intéressant nous arrête tous : sur le sol qu'une mince couche de sable recouvre à cet endroit, on distingue une surface du diamètre d'une très grande assiette, aux bords mal définis, qu'un corps pesant a aplatie. Sur cette surface, un réseau serré de raies très fines apparaît en léger relief ; il n'y a pas à s'y tromper ; c'est l'empreinte d'un pied d'éléphant, avec ses crevasses. Elle est de la veille.

La piste s'enfonce dans les broussailles, où, tout de suite, s'accuse le récent passage d'un troupeau : large avenue d'herbes aplaties contre le sol, d'arbustes couchés, arbres brisés ou renversés, crottins nombreux, par places. Ce sont des éléphants de grande taille. Ils viennent, me dit Paki, du Bangoran, peut-être de Ndioko, où chassent deux Européens, et se sont réfugiés dans cette région tranquille. Il avait eu, il y a deux mois, connaissance de leur présence. Mais il les croyait partis, et nul, d'ailleurs, ne les sait là. Il résulte des indices que nous recueillons qu'ils font le va-et-vient entre une mare, que nous voyons d'ici, et le bahr Keita, plus au Nord, dont la rive leur offre une végétation touffue. Il y a sur l'autre bord de ce dernier une ligne de villages peu espacés, qu'ils ne dépassent certainement pas. Nous devons donc les trouver assez facilement. Peut-être même allons-nous les voir revenir.

Je sacrifie momentanément toute autre chose. Un homme part

pour Krouari, où j'ai couché, pour dire à mes gens de rejoindre. Deux autres vont en reconnaissance. En prévision d'un après-midi laborieux, je m'étends par terre, dans cette fausse ombre de la savane, qui fait bien une tache sur le sol, mais une tache bigarrée où percent maints rayons, et où la réverbération d'alentour entretient une atmosphère brûlante ; j'ai tout de suite à éloigner, avec une branche, les tsétsés, et surtout d'odieuses petites mouches, fréquentes ici, si lentes qu'on les écrase le plus souvent en voulant les chasser, et qui laissent une odeur désagréable ensuite.

Mes deux hommes reviennent vers midi sans rapporter d'indication nouvelle. Mais ils ne sont pas allés loin, pour être là si tôt ! Je ne trouve, parmi les indigènes qu'une aide minime ; ils me secondent, en réalité, le moins possible. Nous allons coucher là et si nous n'entendons pas les animaux cette nuit, nous remonterons demain vers le bahr Keita. Paki estime que nous devons sûrement les rejoindre.

27 mai. — Rien de nouveau le matin. Je pars en avant, de bonne heure, avec Paki, Hassan, et quatre hommes armés de sagaies, dont deux connaissent bien le pays. Kaimaré porte mon second fusil. Un autre homme, mon appareil photographique et mon caoutchouc. Ahmed et le reste du détachement doivent nous suivre, à la trace, aussitôt ma tente démontée. Nous allons camper près du bahr, et organiser nos recherches.

La savane est ici fort belle, boisée de beaux arbres, avec de l'air et de larges espaces. Nous ne tardons pas à faire lever une troupe de girafes. L'une d'elles, immense, de robe assez foncée, s'arrête et, de trois quarts, nous regarde ; elle est à deux cents mètres. Elle s'en va bientôt et rejoint les autres. Elles s'effrayent toutes seules et prennent soudain le galop, avec de brusques changements de direction qui ploient leur corps d'un côté, puis jettent leur avant-main de l'autre ; elles donnent à chaque foulée une impression d'effort, comme si elles allaient passer un obstacle. Nous nous divertissons à les regarder.

Peu après, comme nous longeons un bois assez clair, un tialak se fait entendre, et je crois voir au même moment une jambe de derrière, semblable à celle d'un buffle, qui disparaît, suivant le mouvement d'un corps déjà caché par un fourré. Nous y allons, mais nous ne trouvons rien. Il n'y a pas d'empreintes. Je me suis trompé.

Un peu plus loin encore, incident plus intéressant. Paki, Hassan et deux hommes qui marchent en tête viennent de s'arrêter, en faisant signe de la main pour que tout le monde en fasse autant. Hassan arrive en hâte vers moi et me donne mon fusil sans rien me dire. Je l'arme, en étouffant le bruit de mon mieux dans mon mouchoir, et j'avance dans la direction qu'on me montre. Je ne sais absolument pas ce qu'il y a, sinon que c'est un des animaux dont la chasse m'intéresse, et qu'il doit être tout près, pour qu'on prenne tant de précautions.

Je suis promptement fixé : un grand rhinocéros est immobile à trente mètres de nous, à l'ombre d'un arbuste. Je tire, et il disparaît derrière un gros buisson. Je me porte en avant et le découvre aussitôt, immobile encore. Deux nouvelles balles l'abattent. C'est un mâle. Longueur 2 m. 63. Je mesure les animaux quand j'ai mon mètre, mais je l'oublie constamment.

Je laisse deux indigènes pour enlever les cornes et je reprends mon chemin. L'eau doit être tout près, car nous entendons des cynocéphales, et ils ne s'en éloignent jamais beaucoup. Enfin, le cri d'oiseaux aquatiques nous apprend que nous sommes arrivés, et nous découvrons une grande mare. Nous allons camper sous de beaux arbres. Je fais nettoyer l'endroit où j'installerai ma tente quand arrivera le convoi, qui ne peut tarder.

Trois heures plus tard, personne encore. Se seraient-ils tous arrêtés au rhinocéros ? Ce dernier est à une heure d'ici. J'y envoie un homme. Quand il revient, c'est pour me dire qu'il ne les a pas vus. Ahmed a perdu nos traces, ce n'est pas douteux.

C'est d'une maladresse insigne, mais la question n'est pas là : s'ils ont trouvé de l'eau, ils ne courent pas de risques. Dans le cas contraire, cela peut être plus ennuyeux. Paki me dit que sa femme, qui est avec eux, et trois de nos Saras, connaissent assez bien le coin où nous sommes. Puis le bahr n'est pas loin. Seulement, cela risque de nous retarder, et après notre heureuse chance d'hier, de tout compromettre. C'est agaçant.

Désœuvré, je me couche sur des feuilles ; mon déjeuner est resté en arrière, lui aussi ; il est avec eux. Je regarde autour de moi pour tromper mon ennui. Solidement fixé à la fourche d'un arbre, à quelques mètres, est un nid énorme et singulier. Il est fait principalement de menues

branches ; mais il a un volume de près d'un mètre cube, est clos de tous côtés, et présente seulement, tournée vers le sol, une petite ouverture circulaire. Durant que je l'examine, un oiseau gros comme un pigeon, que j'ai à peine le temps de voir, tant son vol est rapide et décidé, arrive tenant quelque chose dans son bec, et entre par le trou avec l'autorité et la précision d'un projectile. Aussitôt des piailllements sonores éclatent à l'intérieur. Ce sont les petits qui accueillent le visiteur. Puis, celui-ci ressort, aussi prompt, aussi impétueux. On le nomme, me dit Paki, le *gali*. Il est le sultan des oiseaux. Ils construisent pour lui son nid. Il se nourrit en partie de poisson.

Un bruit d'ailes, un peu plus loin, attire ensuite mon attention. Deux autres oiseaux, très foncés, de la taille du premier, viennent de se percher côte à côte sur une branche. A peine posés, ils se regardent, puis commencent un manège bizarre, qu'ils accompagnent de couacs véhéments analogues à des coassements de grenouilles : ils baissent brusquement la tête, plongent tout le haut de leur corps vers le sol, et le relèvent aussitôt pour incliner à son tour la partie postérieure : un mouvement de balancement, qu'ils répètent simultanément, mais en sens inverse, l'un baissant la tête pendant que l'autre la relève, et toujours en poussant leurs cris. Ils cessent enfin, prennent leur vol, vont se poser, cette fois, sur un tronc voisin, et s'y accrochent avec leurs griffes en se maintenant verticalement. C'est la première fois que je vois ces acrobates.

Cela m'a fait oublier mes gens. Kaimaré, qui est juché sur un arbre, n'a rien signalé. Paki, parti à leur recherche, revient après être allé jusqu'à l'endroit où nous avons entendu un tialak : il n'a pas coupé leurs traces. Il est cinq heures. J'aperçois maintenant, à l'Est, pas très loin, au-dessus des bois, une fumée qui monte vers le ciel. Cela ne peut être qu'un signal, et d'eux. Vite, un homme part de ce côté. Une demi-heure plus tard, il est de retour ; il s'est heurté au bahr Keita. Le feu est sur l'autre rive. Ils n'ont certainement pas pu le traverser, il est profond ici, et les crocodiles y ont mauvaise réputation. Ce n'est pas eux.

Tous les crocodiles, puisque j'en parle, ne sont pas redoutés des indigènes. J'ai vu jadis Ahmed, dans le lac Tchad, continuer à se baigner, alors qu'un de ces animaux venait d'entrer dans l'eau près de lui. Ailleurs, mes hommes prenaient, tout au contraire, le plus grand soin

de ne pas s'exposer à leurs attaques. En tout cas, les accidents sont fort rares dans les contrées que je connais.

Vers l'Ouest, maintenant, nous entendons comme un cri lointain. Mais il est impossible de répondre utilement ; le vent souffle violemment de là, il ne porterait pas le son. Je pars de ce côté avec Paki. Nous rentrons à la nuit, seuls. Qu'ont-ils bien pu faire, et où sont-ils ?

Alors, je fais élever un énorme bûcher, qu'on allume. Sa haute flamme doit rougir le ciel. Ils l'apercevront. Je mange un peu de viande de rhinocéros grillée, car je suis sans vivres. Nuit assez pénible, dévoré sans arrêt par les moustiques.

28 mai. — Il faut pourtant mettre fin à cette situation. A l'aube, je dépêche deux hommes, à tout hasard, vers le camp que j'ai quitté la veille. Peut-être, ayant perdu nos traces, Ahmed y sera-t-il retourné. Paki, de son côté, part pour un village dont nous ne sommes pas très éloignés, Motokaba, un homonyme de celui où j'étais il y a huit jours.

Une heure après, des « cou...ou...ou » se font entendre. Je me dirige, avec Hassan et Kaimaré, vers le point d'où ils partent. Nous répondons, on nous répond. Qui serait-ce, sinon nos hommes ?

En fait, ce n'est que Paki, mais avec de bonnes nouvelles. Il a rencontré des gens de Motokaba, qui me cherchaient. Tout mon monde y est au complet. Ils y sont arrivés dans l'après-midi, sans incident. Ils n'ont pas vu mon feu, mais on a supposé que j'étais par là. Hier soir déjà, le chef est venu à ma recherche. C'est lui qui a crié. Il voulait m'avertir qu'on avait entendu les éléphants tout près. Vite en route.

Nous longeons un petit bois à gauche, un étang à droite. Il y a des traces de rhinocéros partout. Voici enfin ma tente, des cases. Je déjeune et à onze heures, nous sommes en route pour Tarangara, ce qui va nous rapprocher sensiblement du lieu où l'on croit que se tient notre gibier. Toute la région déjà, dans l'espoir d'une abondante provision de viande, s'est mobilisée. A trois reprises, nous sommes rejoints par des gens qui nous apportent les dernières nouvelles. Nous arrivons à deux heures, et, sur le rapport qui m'est fait, nous repartons aussitôt ; mais les traces que nous trouvons alors sont du matin, et le troupeau paraît s'être déplacé assez sensiblement. Nous rentrons à six heures et demie, sans avoir rien fait que déterminer sa direction générale et son importance ;

vingt-cinq têtes environ ; ce n'est qu'une fraction. Nous partirons demain, pour les rejoindre cette fois.

29 mai. — Nous sommes en route de très bonne heure. On nous fait escorte. Puis les gens s'égrènent, avec des souhaits, et nous nous trouvons bientôt réduits à notre effectif de chasse habituel. J'ai laissé le convoi au village.

Vers huit heures, nous atteignons une vaste mare, couverte en partie de nénuphars ; il y a de nombreux canards, quelques aigrettes. Les hommes boivent et se baignent rapidement. Nous ne rencontrerons plus d'eau de la journée, dit Paki, qui connaît la région à fond. Cette connaissance du pays est d'ailleurs un point capital pour un chasseur. Il y a, avec le gros gibier, une sorte de stratégie de la chasse. S'il abandonne un canton, il faut savoir où il se dirige, par quel chemin on peut le suivre, et quelles ressources, quelles conditions de tout ordre, — ravitaillement, terrain praticable ou marécageux, densité de la végétation, etc. — ménage ce chemin. Il n'est pas impossible de s'en remettre au hasard. Beaucoup l'ont fait. Je le fais parfois moi-même. Mais ce peut-être l'origine de difficultés et d'échecs.

Le pays conserve d'une manière presque constante l'aspect d'un joli parc un peu sauvage, d'abord vert, aéré, lumineux. Puis nous pénétrons au contraire sous de sombres masses de verdure qui couvrent le sol en moutonnements épais, à la lisière d'une prairie. Il faut se baisser pour passer sous leur voûte. Un ruisseau paresseux s'attarde là.

C'est enfin la piste : empreintes du matin. Nous avons réussi, selon notre plan, à la couper, abrégeant ainsi très sensiblement notre trajet. Ils semblent avoir environ deux heures d'avance. Cela nous donne une excellente chance.

Nous faisons lever, peu après, à cent mètres sur notre droite, un trio de rhinocéros, qui s'enfuient à notre odeur, en soufflant avec dégoût. Je m'abstiens de tirer. Une détonation suffirait à compromettre le succès de la journée, surtout avec ces éléphants du Bangoran, qui sont très chassés, et ne se trompent pas à la signification d'un coup de feu.

Jusqu'à onze heures, rien ne viendra plus faire diversion à la monotonie de notre poursuite, à part une bande d'une douzaine de girafes que nous effarouchons en passant. Puis, quelque chose de très intéres-

sant : sous de gros arbres, une place longuement piétinée, où les éléphants se sont reposés et qu'ils ont quittée depuis peu. Nous sommes très près d'eux.

Nous pressons le pas, après avoir donné quelques instants à l'agréable constatation de cette circonstance favorable. Les marrons, dont la surface, tout à l'heure, était presque sèche, sont devenus bruns et humides. Ils sont en tas, ce qui prouve que les animaux ne se pressent pas. Encore un endroit où ceux-ci se sont arrêtés.

Cette fois, c'est moins satisfaisant. Contre toute attente, ils l'ont quitté en courant. Ils auraient donc perçu notre approche ? Le vent, très léger, est pour nous : je n'ai même pas besoin de jeter de poussière en l'air pour m'en convaincre ; chaque fois que nous allons dépasser ces crottins, — semés maintenant le long d'empreintes qui défoncent le sol — mon odorat les devine à vingt mètres de distance. Du reste, voici maintenant que le contraire se produit. L'odeur que je viens de sentir a son origine derrière moi. Le vent n'est pas constant dans sa direction. Il tourne par moments et, chaque fois, nous trahit. Tout s'explique. Le visage de Paki se renfrogne.

Nous marchons toujours, aussi vite, et avec le moins de bruit possible. C'est une impression curieuse de cheminer ainsi parmi des indices qui attestent avec tant d'évidence le voisinage d'une troupe d'animaux de cette taille, sans les voir ni les entendre, quelque diligence qu'on fasse sur leurs pas, comme si quelque anneau de Gygès les rendait invisibles.

Nous nous écartons de la piste. Nous allons la recouper un peu plus loin. La manœuvre réussit. Le troupeau s'est calmé. Il va maintenant, à nouveau, d'assurance. Il est tout près. Nous allons bientôt entendre ses cris, puis le voir.

Mais Paki, qui me précède de quelques pas, s'arrête, avec un geste d'impatience. C'est la malechance décidément ! Ils se sont remis à courir.

L'allure normale des animaux est le pas. Lorsqu'ils prennent le trot ou le galop, c'est neuf fois sur dix, — quatre vingt dix-neuf fois sur cent — qu'ils ont été effrayés.

Un quart d'heure de repos, que j'emploie à déjeuner. J'en profite pour dépêcher un indigène à Tarangara ; il assurera la liaison. En même temps, nous nous concertons. Mes hommes me demandent de prendre

la direction de l'eau, dont nous ne sommes plus très loin. La journée est très compromise. Ils ont soif. Allons.

Le bahr est vite atteint. Nous sentons tout d'un coup notre fatigue. Nous nous délassons quelques instants. Puis nous nous décidons à reprendre, déçus, le chemin du village ; qu'attendre désormais avec ce vent ?

Nous recoupons encore, fortuitement cette fois, la piste de nos animaux. Ils ont tourné. Ils se sont apaisés. Ils mangent en marchant. Tenterons-nous, à nouveau, la fortune ? Ou rentrerons-nous ce soir pour repartir demain avec le ravitaillement nécessaire, et ne plus abandonner alors ? Essayons encore. Et nous voici, à pas pressés, repris d'espoir, sur leurs traces.

Un quart d'heure tout au plus s'est écoulé. Je m'arrête net. Devant moi, à deux cents mètres, entre deux masses de verdure, il m'a semblé voir quelque chose apparaître, puis disparaître : un mouvement dans le paysage. Paki, qui me précédait, mais qui vient de s'arrêter aussi en n'entendant plus mes pas, me demande ce qu'il y a. Au même moment, de la masse de verdure de droite, un éléphant sort, qui se met immédiatement à courir. Un autre, très grand, lui succède dans l'instant. Ce dernier, soudain, nous fait face, en écartant ses grandes oreilles dont le plan s'immobilise perpendiculairement aux deux côtés de sa tête. Nous nous dissimulons de notre mieux. Il a dû voir quelque chose, mais le vent, par chance, se maintient en notre faveur. En effet, il se remet bientôt en route, tranquillement.

Je prends précipitamment mon fusil, des cartouches ; je fais signe aux hommes qui sont en arrière de s'arrêter ; et je pars, avec Paki et Hassan.

Cette fois, mon tour est venu. Je n'ai eu jusqu'ici qu'un rôle effacé. Certes, je me suis, depuis mes débuts, familiarisé avec les empreintes et les diverses particularités dont l'interprétation intéresse le chasseur ; mais je ne suis pas encore à même de diriger la chasse. Parfois certains détails, qui déterminent les initiatives de Paki, m'échappent complètement. La science des indices est, d'ailleurs, très longue à acquérir ; et on hésite longtemps dans son application. Quand il faut engager la chance d'une journée sur la nuance et le degré de sécheresse d'un brin d'herbe et autres constatations non moins délicates, on ne se risque que lorsqu'on est bien sûr de soi.



Une case à Oum Chalouba



Femmes goranes et troupeau au puits de l'Ouadi Kaourou



Mohammed, Sultan du Tama



Campement d'arabes Mahammides au Tama



A Goz Beida, un coin du poste



Fileur de coton à Mangaré entre Goz Beida et Am Timane



Mais à partir de l'instant où je sens le gibier tout près et le dénouement imminent, quand, le doigt sur la gâchette de mon fusil chargé de ses quatre cartouches, je marche courbé en deux en ménageant mon souffle, l'œil aux aguets, prêt à l'action, je passe tout au contraire au premier plan. Je sais que de mon jugement, de mes qualités physiques, de mon sang-froid, de mon adresse, dépendent désormais presque entièrement le prix de nos efforts jusque-là concertés. Je suis la *prima spada* qui entre dans l'arène.

Le jeu de la *prima spada* devait d'ailleurs totalement manquer d'autorité ce jour-là.

Je les vois maintenant à soixante mètres, à travers un petit bois. Ils passent en terrain découvert, de l'autre côté de celui-ci, en le longeant. Paki me fait signe de tirer. Ils sont mal placés. Je lui indique que je désire approcher davantage.

Nous entrons dans le bois, nous faufile entre les branches à pas rapides. Il est touffu, mais sans excès. Il faut tantôt enjamber et tantôt se plier en deux, mais partout on peut passer presque sans bruit.

Le moment est venu. Nous nous sommes arrêtés. Le troupeau est à trente mètres. Il défile lentement, d'un gris très clair sous le soleil. Le plus gros des animaux reçoit ma première balle dans la cuisse, car il me tourne presque le dos. Il se retourne un peu en s'affaissant et reçoit la seconde dans l'épaule. Dès la première, tous ont fait halte. Ils vont fuir. Il faut se hâter. Celui-là m'est masqué maintenant. Je tire sur un autre. Avec les balles de mon dernier voyage, celles de quinze grammes, j'aurais déjà un résultat. Celles que j'emploie cette année sont plus légères ; je n'ai pas pu avoir ce que je désirais.

Il y a un flottement. Il semblerait qu'ils cherchent à s'orienter. Puis l'un d'eux se retourne et me fait face. Une balle — de Paki — l'atteint, lui aussi. Tous alors imitent son mouvement. Ils ne se sauvent pas, comme je m'y attendais. Au contraire, les voici rangés presque en ligne, comme un peloton formé en bataille, qui me regardent. Je tire à nouveau.

Et soudain arrive la seule chose que je n'aie pas prévue. Ce ne sont plus des bêtes affolées que j'ai devant moi. Ce sont des bêtes furieuses. Au lieu de se disperser, de disparaître, comme d'ordinaire, trois ou quatre des animaux lèvent leur trompe verticalement en poussant des cris

de rage, et tout le troupeau, au galop de charge, dans un fracas de branches brisées, d'arbustes écrasés, se précipite sur moi.

« Cours, Sidi ». « Cours, Sidi », me crie Paki, qui me donne l'exemple et file à toutes jambes dans les broussailles, où Hassan l'a déjà précédé.

Je me précipite sur ses traces. Le bruit, derrière, est formidable. Je me cogne dans un arbre, je bute, je perds mon casque ; j'ai la chance de ne pas tomber, sans quoi j'étais rejoint. J'ai eu pendant quelques instants le sentiment de ma mort inévitable. Quel espoir raisonnable d'échapper à cette vingtaine de géants, lancés à toute allure à ma poursuite, dont j'entendais, à une quinzaine de mètres déjà, le galop forcené et les cris ? Quel défense, quel refuge ?

Cependant l'habileté de Paki m'avait sauvé. Livré à moi-même, je me serais hâté, instinctivement, de sortir du fourré, où tout gênait ma course, au lieu que les éléphants y passaient en trombe, sans même s'en apercevoir. Si j'avais fait cela, en effet, j'aurais été pris en moins d'une minute. Au contraire, en vieux routier, il s'est bien gardé de gagner le terrain découvert. Il est parti dans les broussailles, n'évitant que celles dont l'épaisseur l'eût par trop ralenti ; et dans une direction perpendiculaire à celle de nos adversaires.

Ceux-ci, emportés par leur élan, nous ont soudain perdus de vue. L'éléphant est mal doué sous ce rapport. Il semble n'avoir qu'une faible acuité visuelle. Il agit en général comme s'il ne distinguait guère un homme immobile des végétaux qui l'entourent : mais tout mouvement l'éclaire (1). Ils ont continué droit devant eux et se sont arrêtés à quatre-vingts mètres environ ; je les entends maintenant aller et venir sur place en poussant toujours leurs cris ; ils nous cherchent. Vont-ils revenir ?

Tout en respirant profondément pour reprendre haleine le plus vite possible, car ma course difficile et, il faut bien le dire, l'émotion, m'ont mis hors de souffle, je me couvre la tête de mes mains, afin d'éviter le soleil. Hassan va ramasser mon casque, me le rapporte. Je recharge mon fusil. Au même moment, Paki se précipite en avant et tire. Presque aussitôt, je suis à ses côtés. L'un des éléphants nous a découverts et vient sur nous. Il ne court pas. Il marche, d'un pas pressé.

(1) Voir aussi, à ce sujet, p. 161.

Je tire aussi, en visant bien. La bête s'immobilise. Je m'attends à voir apparaître les autres, fixés maintenant sur l'endroit où nous sommes. Je regarde les feuilles d'où vont émerger leurs masses grises. Il n'en est rien. Par un hasard heureux, le reste du troupeau, en entendant les coups de feu sans nous voir, n'a ressenti que la frayeur qui pour lui s'attache à ceux-ci. J'ai remarqué que les animaux les plus intelligents, et l'éléphant est incontestablement de ce nombre, donnent souvent les preuves d'une infériorité déconcertante lorsqu'une déduction, même très simple, est nécessaire ; et c'est fort heureux, dans certains cas, pour les chasseurs.

Nous n'avons plus qu'un adversaire. La partie est simplifiée. Du reste, il semble blessé à mort. Il est là, à trente mètres, bien visible, debout ; il ne bouge pas. J'ai déjà remarqué cette attitude chez certains animaux irrémédiablement atteints, mais que leurs jambes peuvent encore porter. Nous l'achevons sans qu'il tente un retour offensif. Il faut seize balles pour cela. Mon armement actuel n'est décidément pas ce qui conviendrait. Il augmente exagérément mes risques.

Nous nous engageons, dès qu'il n'est plus à craindre, sur les traces du troupeau, car le grand mâle que j'ai blessé au début est parti avec les autres. Il saigne beaucoup, et il est aisé de le suivre aux rougeurs. Mais après vingt minutes, voyant que le jour baisse, nous renonçons, et remettant au lendemain matin la suite de la chasse, nous revenons sur nos pas. Repos pour aujourd'hui : nous l'avons bien gagné, du reste.

Une heure plus tard, j'ai la surprise de voir arriver Ahmed et Kaimaré, qui, prévenus par l'homme que j'avais envoyé au village et supposant que je ne rentrerais pas ce soir, ont pris notre piste à tout hasard, coupant au plus court, par endroits, d'après les renseignements qui leur avaient été donnés, et m'apportent mon lit, ma moustiquaire, et un repas. Je passe une fin de soirée exquise, et je dors jusqu'au matin, d'un sommeil réparateur.

30 mai. — Au jour levant, j'envoie un homme sur la piste du blessé. Il revient au bout de deux heures. Le sang, semé par places en petites gouttes multiples, ce qui m'avait fait supposer une blessure au poumon, a cessé de couler. Toutes les traces sont mêlées. Les animaux ont couru constamment. Il sera très difficile désormais de les rejoindre. Je m'en

tiens là, et nous rentrons au village, où j'apprends que quatre d'entre eux sont passés tout près, durant la nuit, courant toujours. Nous avons bien fait de ne pas persévérer. Celui que nous avons abattu est un mâle, mais ses défenses, longues, minces, et d'un diamètre sensiblement égal partout, sont d'une femelle. De même que pour le rhinocéros, il est parfois malaisé de faire la distinction des deux sexes lorsque l'animal est vivant. Ce n'est pas que l'aspect soit tout à fait le même. Il y a d'abord cette différence entre les pointes. Les femelles d'éléphant sont aussi moins grandes. Elles ont le dos plus large avec une épine dorsale moins accusée, moins saillante, les pieds plus petits relativement à leur taille — plus arrondis souvent. Mais dans les conditions défectueuses dans lesquelles on voit généralement le gibier, on peut s'y tromper de très bonne foi. J'avais oublié d'emporter mon mètre et n'ai pas pris de mensurations. L'animal avait quatre ongles visibles aux pieds de devant, trois aux pieds de derrière.

31 mai. — Reposé par la journée d'hier, je reprends la chasse de bonne heure le matin, sans objectif précis cette fois. Je trouve, assez tard, la voie de deux rhinocéros ; leurs débris végétaux que nous ramassons, attestent qu'ils sont passés après le lever du soleil : feuilles encore souples et bien vertes, herbes vertes aussi présentant un reste appréciable de fraîcheur.

La terre est très dure, très sèche, sans poussière, et la piste, par endroits, presque nulle. Elle nous conduit à une vaste mare, puis à un borbier où les bêtes se sont souillées, s'y enfonçant profondément. Les seules traces de leur passage que nous relevions ensuite sont des houzures — mince couche de boue grise, sèche à la surface, mais encore plastique, restée collée aux herbes ou aux arbustes qu'ils ont frôlés.

Onze heures arrivent. Nous dépassons plusieurs couverts où des rhinocéros raisonnables et tranquilles auraient pu faire une sieste parfaite. Il en est dont je me contenterais. Ils n'ont pas agréé à ce couple délicat. Qu'à cela ne tienne. Nous le suivrons dans ses moindres caprices — si nous pouvons.

Voici de nouveau des empreintes fraîches : au point le plus profond, la terre est un peu plus foncée : l'humidité qu'elle conservait

encore, à un ou deux centimètres de la surface du sol, n'a pas eu le temps de s'épuiser sous l'ardeur du soleil.

Et puis, plus rien. Le sol est redevenu d'une dureté de pierre. Nous cherchons jusqu'à une heure, inutilement. J'en ai assez, et je me décide à rentrer. Seule une pluie nous rendra, en imprégnant la terre, les facilités nécessaires.

Si le gibier m'a fait défaut, les espérances, au retour, ne me manquent pas. La femme de Paki, Agna, m'assure qu'en jetant dans une mare la tête d'un petit animal qui se nomme *ouga* en Banda, et même simplement un bois particulier, bien connu pour cette propriété, on provoque aisément une averse torrentielle. Ahmed, saisi d'émulation, me révèle qu'il existe dans les environs deux hommes qui peuvent, au seul examen de la terre, dévoiler avec précision l'avenir d'une chasse, d'une personne aussi, du reste. L'un d'eux, qui habite près du village, mais qui se trouve en ce moment — par malheur, — à la pêche, a déjà annoncé, l'autre jour, que je tuerais un éléphant. J'ajourne provisoirement la consultation de ces oracles, et je confère avec Paki. Il est d'avis de rester ici. Le gibier est abondant. Il ne nous manque qu'une bonne pluie. En cette saison, les tornades sont fréquentes. Ce n'est qu'un peu de patience à avoir. Il a raison. Attendons.

Le soir, il corrige sa frivole épouse. De même qu'à mon précédent voyage, dans cette même région, elle lui a donné, paraît-il, durant que nous chassions l'éléphant, de graves sujets de mécontentement.

1^{er} juin. — La tornade désirée a éclaté cette nuit. Elle m'a réveillé vers onze heures, et, au bruit du tonnerre, l'eau, traversant le toit de ma case, a copieusement inondé mon lit.

Ce matin, Agna est venue me montrer triomphalement deux espèces de racines en forme de navets, attachées l'une à l'autre, et toutes mouillées. C'est le fameux bois dont l'immersion fait pleuvoir. Elle a procédé, hier, à l'opération. De là cet heureux résultat.

Je voudrais profiter de ces circonstances favorables et partir au petit jour. Mais Paki ne semble pas pressé. Il désire se restaurer d'abord. Il mange avec appétit une abondante et affreuse pâtée. Je le laisse faire. Je ne veux pas brusquer ce vieux serviteur. Puis, je le connais assez pour savoir que la chasse n'en souffrira pas.

Enfin, nous nous mettons en route. Mais il doit être au moins sept heures et demie. Ma montre s'est arrêtée hier et je n'ai plus de précisions à cet égard. C'est gênant la nuit, et lorsque le ciel est couvert. Je projette d'emporter un réveil-matin. Cela me vaudra un sommeil tranquille. Au désert, on est toujours réveillé par les indigènes à l'heure qu'il faut. Ils connaissent bien la marche de certains astres, notamment de Vénus, et le ciel est généralement pur. Ici, il n'en est pas de même. Si je veux partir avant l'aube, il arrive qu'on m'éveille à onze heures du soir, — ou trop tard.

Mes hommes sont pâles — gris plutôt : le gris est la pâleur du noir — et défaits. Ce n'est pas qu'ils soient épuisés de fatigue, ni que leur santé soit altérée ; ils ont simplement passé la nuit à se gorger de viande, et ils en sont incommodés. Un peu d'exercice va les remettre.

J'apprends d'abord, en marchant, que le bahr près duquel se trouve notre village est le bahr Kéré, et non, comme je l'avais cru, le bahr Keïta.

Puis nous sommes arrêtés par le mugissement d'un buffle peu éloigné. Mais, après une courte hésitation, nous continuons notre route. Des buffles, j'en trouverai sur mon itinéraire ultérieur ; au lieu que la région du rhinocéros ne dépasse que de peu Fort-Archambault vers l'Ouest. Voici une empreinte de cynocéphale, dont le pied de derrière, mal dessiné, donne presque l'impression d'une trace de panthère ; des waterbucks, des cobs, une girafe isolée qui s'enfuit.

Nous traversons un petit bois où sont passés nos éléphants, il y a plusieurs jours. Une biche-cochon apparaît ensuite. Un de mes pisteurs l'approche à pas de loup et, à vingt mètres, lui lance sa longue sagaie. Il la manque de très peu.

Enfin, une trace de rhinocéros, la première. Il est certainement plus de neuf heures. Mais elle est nette, et du jour même : pas d'hésitation possible. Nous la suivons. Il y a deux animaux, de tailles sensiblement différentes.

Bientôt tout paraît indiquer leur présence proche, et nous n'avancions plus que pas à pas, nous attendant à les voir d'un moment à l'autre. En effet, nous les découvrons soudain : près du sol, droit devant nous, ces deux surfaces grises et arrondies sont leurs dos. Ils sont là, couchés, endormis sans doute.

Quatre de mes porteurs, qui sont venus sans que je m'en aperçoive, par curiosité, et qui auront de mes nouvelles ce soir, jugent opportun, devant l'imminence de faits nouveaux dont ils préfèrent n'être que les spectateurs lointains, de prendre la fuite. Les deux bêtes, immédiatement alertées, se lèvent d'un même mouvement. Le plus gros reçoit ma balle avant d'avoir fait un pas. L'autre disparaît dans le feuillage, mais je l'aperçois qui passe dans une petite éclaircie et je puis le tirer également.

Ils ne vont très loin ni l'un ni l'autre. Vite arrêtés, blessés grièvement tous deux, ils sont achevés en peu d'instants, sans péripéties. Longueur du plus gros : 2 m. 75.

Je les photographie, et nous allons rentrer, quand un homme du village nous rejoint en hâte. Paki, pour plus de sûreté, avait envoyé faire le bois d'un autre côté sans me le dire. On a repéré un animal, en ce moment couché, à quelques kilomètres du point où nous sommes.

Nous voici bientôt au lieu indiqué. Nous approchons en silence. L'homme qui nous guide montre un point et se range. Je le dépasse avec Paki, et arrive juste à temps pour voir la fin d'une croupe que la lente progression de son propriétaire, avançant sans hâte, fait disparaître aussitôt à mes yeux. Je tire au jugé : deux énormes bêtes, soufflant avec force, prennent la fuite d'un lourd galop. Puis, nous les entendons qui tournent sur place, cherchant notre vent, visiblement en dispositions belliqueuses.

Nous les rejoignons à pas prudents. Ce sont de dangereux adversaires, et qui ont, à la course, plus de vitesse et plus de fond qu'un homme — qu'un Européen surtout. Il n'est généralement pas difficile d'en éviter un, s'il est seul. Deux, cela complique la situation. J'aime mieux prendre l'initiative que la leur laisser. Deux balles suffisent pour l'un. Le second s'enfuit encore, mais je le découvre presque aussitôt après, debout et guettant, au milieu d'un épais buisson. Je le touche, lui aussi, deux fois ; il fait cinq cents mètres, et tombe ; une balle entre les deux oreilles met fin à son agonie. Le coup est à noter comme efficace, à condition, si la bête est debout, qu'elle ait la tête assez basse pour que la balle arrive à peu près normalement à l'os.

Il est midi. Je mesure le dernier — 2 m. 85 — sans prendre la peine de retourner jusqu'à l'autre.

Mon arrivée au village est le signal d'un hymne en mon honneur. Je suis assez satisfait, car je vais pouvoir quitter cette région, où je m'ennuie. Cela me fait neuf rhinocéros. C'est assez pour cette année. Je vais me mettre maintenant en quête d'éléphants et me rendre pour cela dans le haut Logone, que je ne connais pas encore.

L'annonce du retour à Fort-Archambault est accueillie avec joie. C'est, pour Mohammed et pour Kaimaré, le prochain départ pour Ounyanga et pour Fada, qu'ils vont respectivement regagner ; pour Ahmed, quelques jours dans une capitale ; pour Paki, la preuve que je suis satisfait.

Pendant que j'écris ces lignes, j'aperçois, sur le large espace vide qui sépare le campement du village, Ahmed et Mohammed qui livrent un combat aux porteurs. Ils se sont emparés chacun d'une épaisse natte de paille derrière laquelle ils s'abritent, accroupis, comme derrière un bouclier. Tantôt ils lancent un projectile à leurs adversaires, tantôt ils se portent rapidement de quelques mètres en avant ; c'est, appliquée d'instinct, la progression par bonds successifs. Mais, avant d'arriver à l'ennemi, Ahmed jette son bouclier et se sauve à toutes jambes, en poussant des cris aigus, poursuivi par Mohammed. Il a profité des préoccupations que la bataille donnait à son allié pour s'emparer traitreusement d'une de ses sandales, et il emporte son butin.
